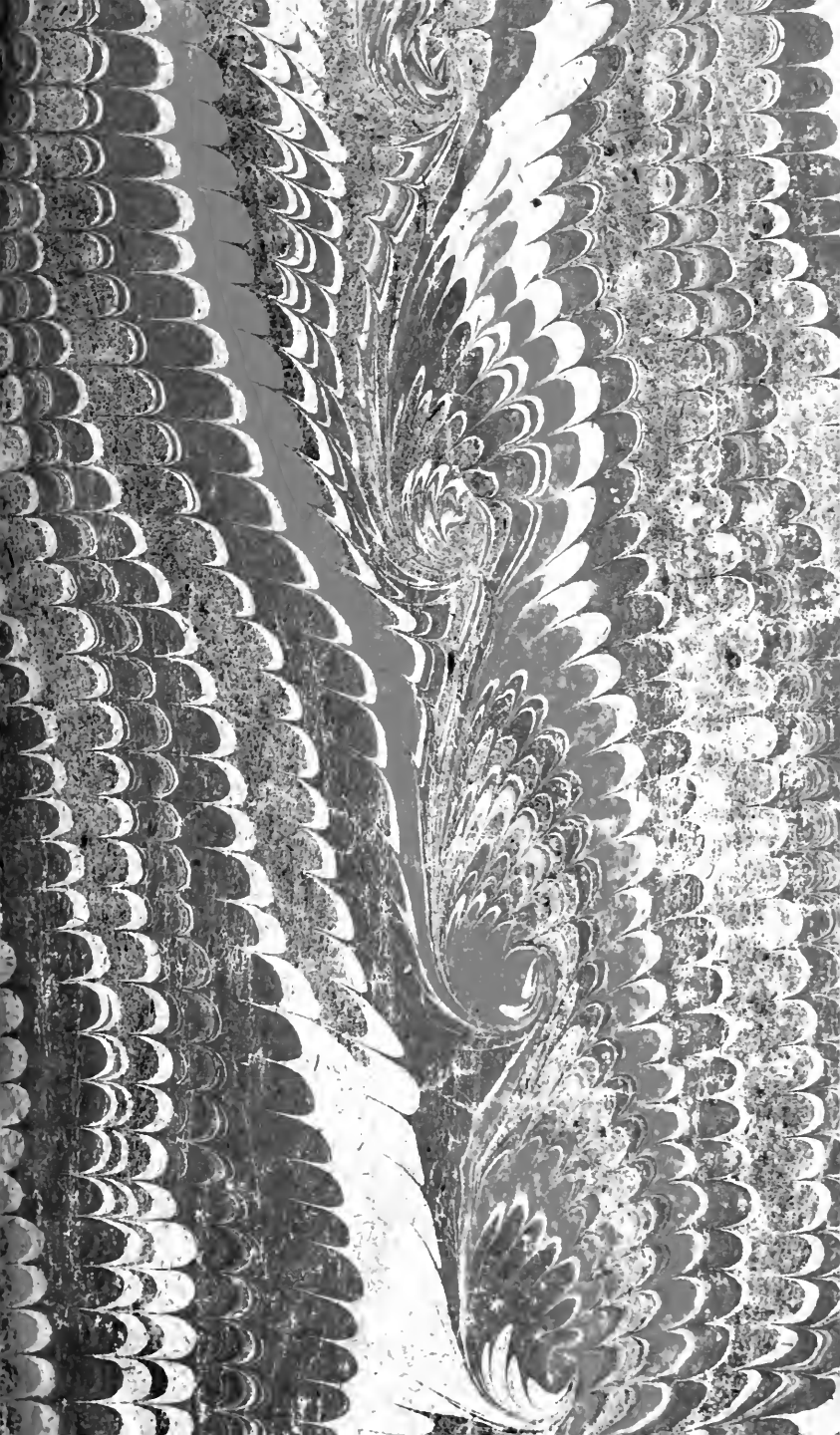


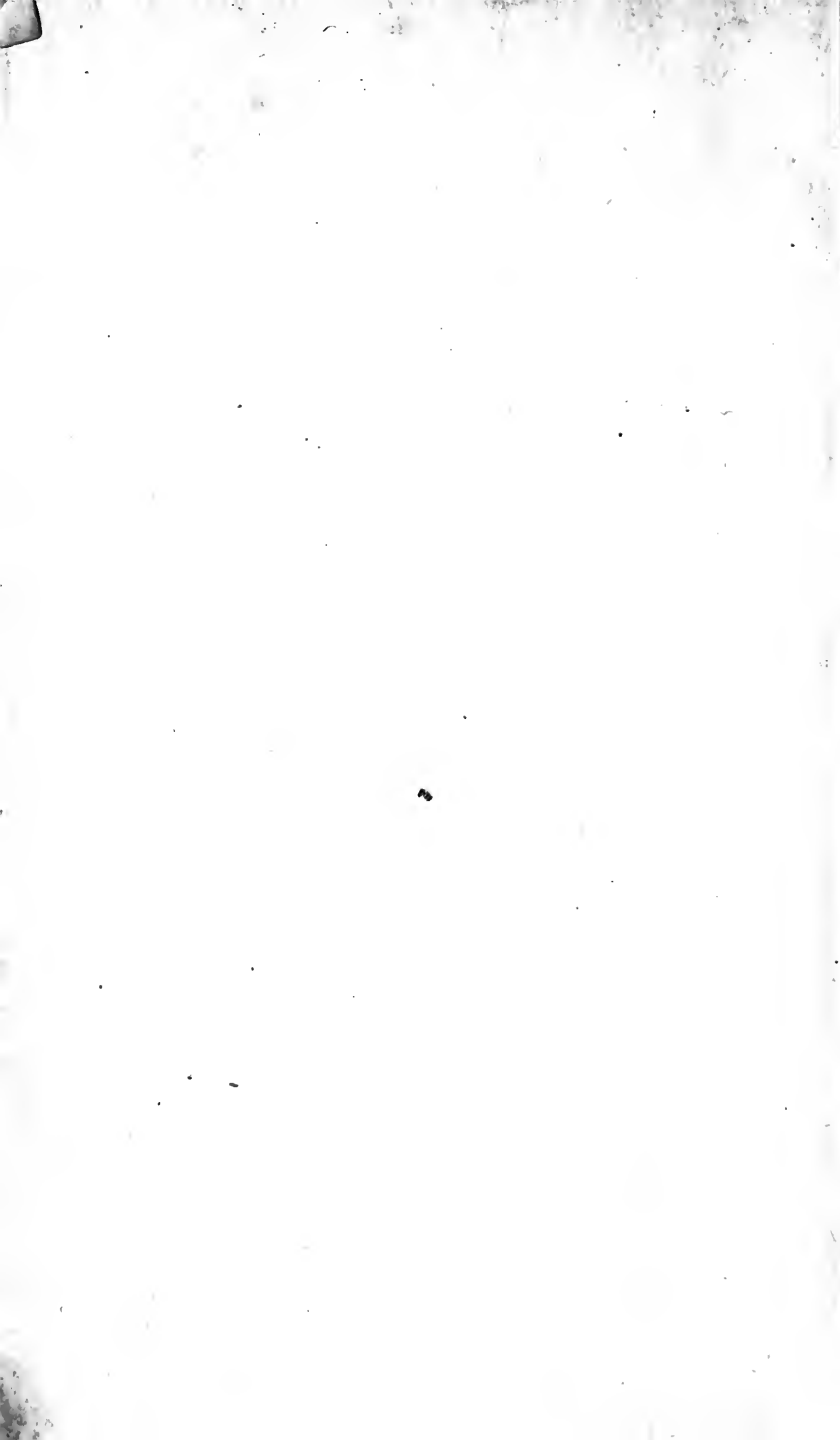


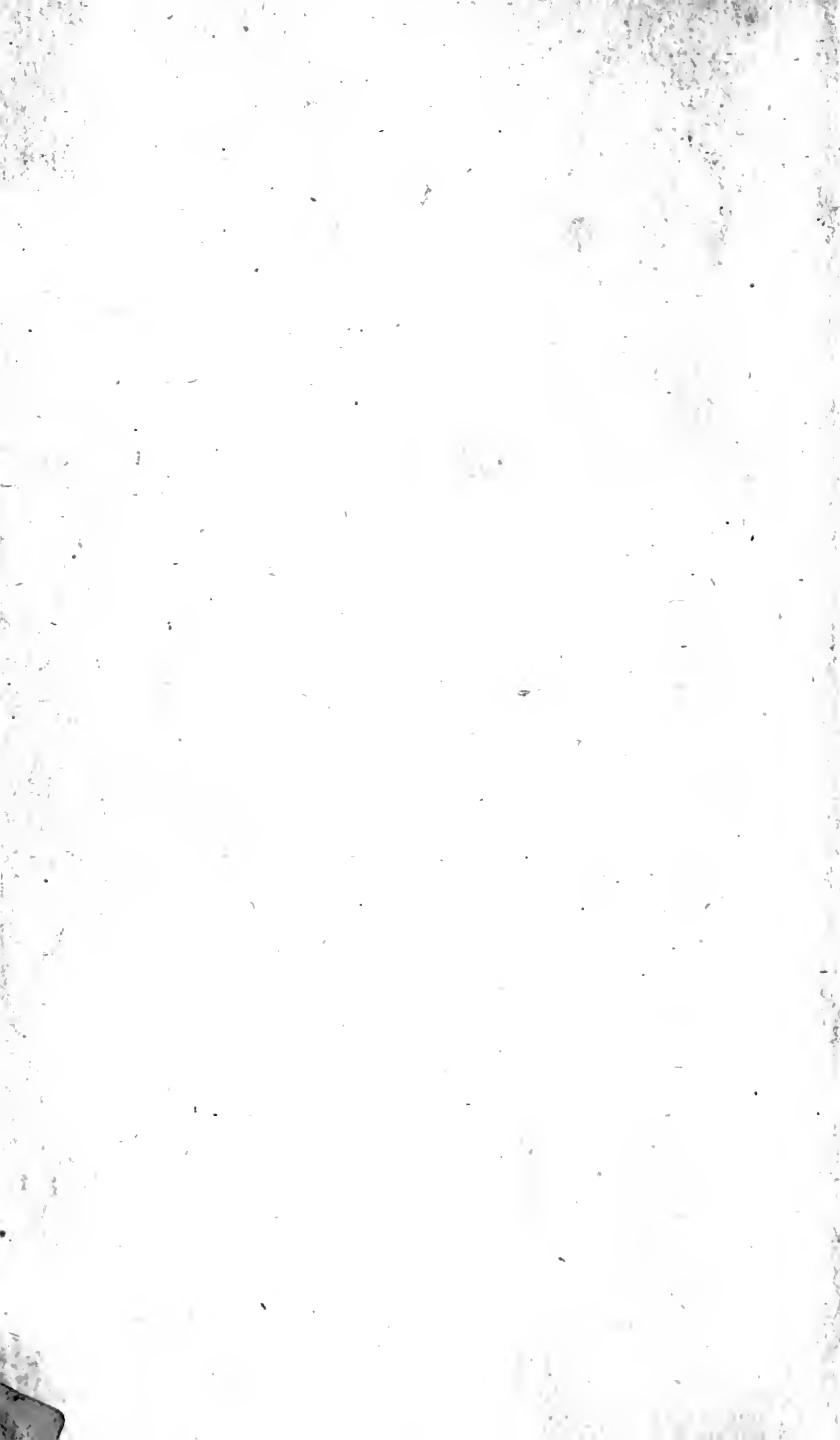
3 1985

St. Michael's
BIBLIOTHECA
Oxonia



Flora,





THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

TOME TROISIEME.

TOME TROISIÈME.

LES EMPYRIQUES, Comédie.

PATELIN, Comédie.

LA FORCE DU SANG, Comédie.

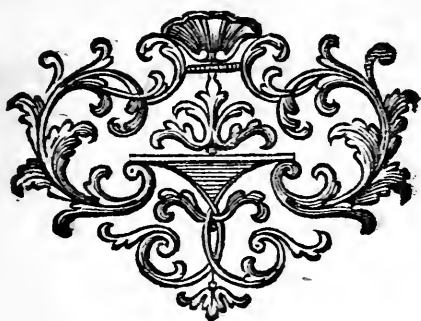
LES QUIPROQUO, Comédie.

LES EMBARRAS DU DERRIÈRE
DU THEATRE, Comédie.

Paraphrase de l'Art Poétique d'Horace.

LES
ŒUVRES
DE

THEATRE
DE MONSIEUR
DE BRUEYS.
TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



LES

OUVRES

DE

THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUYER

TO ME PROSIT



PQ

1731

B9A19

#3

1775
Coll. Spec.

LES
EMPIRIQUES,
COMEDIE
EN TROIS ACTES,

Représentée pour la premiere fois le

1698.

Tome III.

A

EMPIRICALS.

THE TWO S. A. T. S.

THE TWO S. A. T. S. 1893.

A

THE TWO S. A. T. S.

P R E F A C E

O U

A V E R T I S S E M E N T

*De M. Palaprat, sur les Empiriques.**

IL n'est point d'Empire, ni plus généralement, ni plutôt établi, que celui de la nouveauté; en naissant elle regne; l'âge seul diminuë ses forces, & elle n'est jamais si souveraine que dans sa minorité: mais il y a toute apparence que cette minorité durera long-temps, surtout à l'égard de la Medecine. Que l'on affiche un Elixir, une Quintessence, un Opiate avec un nom magnifique, & une nouvelle manière de s'en servir, tout le monde y court: en effet, n'est-ce pas une chose bien gênante & bien triste, que d'être gouverné par des gens sages, d'autant plus circonspects qu'ils sont devenus sçavans par une longue pratique, mais que plusieurs expériences heureuses n'ont pas rendu plus téméraires? Vive, au contraire, ces gens hardis, qui

* Extrait d'une Lettre de M. Palaprat à M. Boudin, Premier Medecin de Madame la Dauphine.

A ij

flattent & enchantent par de belles promesses ; ils commencent par assurer de l'efficacité de leur remède ; ils mettent l'esprit du malade en repos ; en lui parlant affirmativement de sa guérison , & finissent souvent par l'expédier promptement ; mais en lui répondant toujours de sa vie sur leur propre tête. Ils ôtent au moins par-là toutes les horreurs de la mort , & y font arriver leurs malades sans la prévenir ni la craindre. Espèce d'assassinat qu'il seroit aisé de prouver être le plus cruel de tous !

Il y a plus de 1500. ans que l'on saigne & que l'on purge ; il y en a autant que l'on se sert pour cela de la Casse , de la Mane , du Sené , & de la Rubarbe ; mais tout cela est usé , tout cela est vieux. Les régimes , la diète sont à charge : on veut , pour ainsi dire , vivre pour manger. Cette façon de penser est devenue si générale , que les Medecins eux-mêmes ont été contraints de céder au dégoût que l'on a pris pour les médicamens simples & communs , en introduisant des remèdes , dont ils se sont réservé la connoissance , & à rétablir par des moyens prompts & violens , les désordres que causent la bonne chere & les veilles ; à peine encore le désir que les malades ont de guérir promptement , leur

permet-il d'en attendre l'effet. Delà vient la prodigieuse quantité de Charlatans , dont la façon de traiter flatte en même-temps l'esprit & l'impatience des hommes : C'est ce ridicule - là que mon ami jouë dans cette Comédie d'une maniere tout-à-fait agréable. La raison trouva en lui de grandes dispositions à prendre le parti de la Medecine , puisqu'il est beau-frere du grand Barbeirac , & oncle de Messieurs Sidobre & Carquet , célèbres Medecins de la Faculté de Montpellier. Mille gens qui ne se donnent guères la peine d'approfondir le sens des plaisanteries , ont crû qu'il étoit du bel esprit de se moquer de la Medecine , parce que Moliere a jouë les Medecins : quiconque raisonne de la sorte , conclut que Moliere a déclaré la guerre à toutes les personnes de condition & à tous les gens de bien , parce qu'il a jouë les Marquis ridicules , & les hypocrites. Il n'est point de plus grand Panégyrique pour la vertu , que de démasquer ceux qui la falsifient ; & rien ne relève davantage l'excellence d'un art aussi nécessaire que celui de la conservation des hommes , que d'exposer à la risée publique , l'impudence des ignorans qui en abusent. Ainsi Moliere n'a jouë ni la Medecine , ni les Medecins ; mais seulement ceux qui

embrassent cette profession sans esprit, sans connoissance, & sans lumière.

Je ne sçaurois me vanter d'avoir quelque part dans cette Comédie, pas même celle que je me suis donnée dans l'Important, en vertu de la maxime du Droit Civil, (*Si quis in alieno solo.*) Mon ami ne logeoit plus chez moi quand il la composa; il étoit à Montpellier. Ce fut-là qu'il me la montra, quand je passai en Languedoc en 1697. Il est inutile que je parle ici du mérite de cette Comédie, & du plaisir qu'elle m'a fait toutes les fois que je l'ai lûë, (car je ne l'ai jamais vû jouer,) je sçai seulement qu'elle eut le succès qu'elle méritoit; c'est-à-dire, qu'elle réussit fort.



A C T E U R S.

LE BARON, Pere de Mariane.

ARISTE, Frere du Baron.

MARIANE, Fille du Baron.

ERASTE, Amant de Mariane.

M. DE ROMARIN, }
M. DE PAQUINOY, } Empiriques.

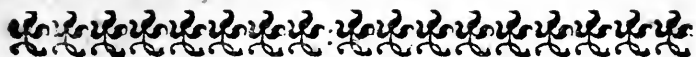
MARTON, Suivante de Mariane.

PASQUIN, Valet d'Erasle.

FRIBOURG, Suisse du Baron.

LAQUAIS,

*La Scene est à Paris dans la Maison
du Baron.*



L E S

E M P I R I Q U E S ,

C O M E D I E .



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

E R A S T E , P A S Q U I N .

E R A S T E *à part.*

O U I , parbleu , cet homme-là est fou , ou il se moque de moi.

P A S Q U I N *à part.*

Ouais , il y a ici quelque chose qui va mal.

E R A S T E .

Avec tant d'amour être traité de la sorte !

P A S Q U I N *à part.*

Est-ce infidélité , ou manquement de parole ?

E R A S T E .

Encore de nouveaux délais !

PASQUIN *à part.*

C'est quelque chose de moins. Monsieur , vous m'avez commandé de me rendre ici. . .

ERASTE.

Je croyois avoir besoin de toi ; mais va m'attendre au logis.

PASQUIN.

Vous n'êtes pas content , Monsieur ; vous aurois-je porté malheur le premier jour que je rentre à votre service ?

ERASTE.

Non , Pasquin , non ; mais va m'attendre , te dis-je ; je suis bien aise que personne ne te connoisse encore ceans : cela pourra peut-être me servir dans la suite.

PASQUIN.

Je m'apperçois, Monsieur , que vous n'avez pas oublié mes petits talens ; & je dois vous dire que depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir , je me suis perfectionné auprès d'un fameux Operateur.

ERASTE.

C'est assez, Pasquin. J'attens ici cette Marton dont tu m'as ouï parler, qui sert Mariane. Je veux m'informer d'elle . . . mais la voici. Va-t-en , & ne dis ceans à personne que tu sois à moi.

PASQUIN *s'en allant.*

Je comprends à peu-près que Pasquin ne fera pas aujourd'hui sans occupation.

SCENE II.

ERASTE, MARTON.

ERASTE.

HE' bien, Marton , tu l'as ouï toi-même.
Que dis-tu du pere de ta maîtresse, & de la
maniere dont il me traite ?

MARTON.

Moi, Monsieur ? je dis qu'il faut prendre pa-
tience.

ERASTE.

Mais n'y a-t-il pas là de quoi enrager ?

MARTON.

Oh ! pour cela non.

ERASTE.

Non !

MARTON.

Non, Monsieur. Vous êtes jeune, amoureux,
& homme d'épée, je ne m'étonne pas si vous êtes
impatient.

ERASTE.

Ah ! je suis impatient !

MARTON.

Oui, vous l'êtes. Monsieur le Baron ne vous a-
t-il pas promis que vous épouserez sa fille quand il
se portera bien ?

ERASTE.

Eh ! ne vois-tu pas qu'il me dit la même chose

depuis trois mois , & que je pars dans huit jours pour ma garnison ?

MARTON.

Et bien avant ce temps-là, il se portera bien, peut-être.

ERASTE.

Peut-être ! Oh ! je ne puis plus attendre , & il faut absolument qu'avant mon départ je le fasse guérir. Dis-moi , qui sont les Medecins ?

MARTON.

Ses Medecins , Monsieur ? il n'en a point.

ERASTE.

Comment ? un homme de sa qualité , malade dans Paris , sans Medecins ?

MARTON.

On voit bien , Monsieur , que vous avez toujours demeuré en Flandres , ou en Allemagne , & que vous ne connoissez plus Paris. Ici , Monsieur , on ne se sert plus de Medecins.

ERASTE.

On ne s'en sert plus ?

MARTON.

Eh ! non , Monsieur , la Medecine est au billon.

ERASTE.

Et de qui donc se sert-on ?

MARTON.

On se sert des Empiriques.

ERASTE.

Des Empiriques ! quels animaux sont-ce là ?

MARTON.

Ce sont des animaux qui ne sont ni Medecins ,
ni Chirurgiens , ni Apoticaire.

ERASTE.

Il n'y a pourtant que les gens de ces professions-
là en qui l'on doit se confier quand on est ma-
lade.

MARTON.

Aujourd'hui , Monsieur , c'est tout le contraire ;
les gens les plus éloignés de ces professions-là sont
ceux en qui on a le plus de confiance.

ERASTE.

J'ai de la peine à croire...

MARTON.

Oh ! Monsieur , cela est si vrai , qu'à l'heure que
je vous parle , on ne voit dans Paris que gens à se-
crets , Souffleurs , Chimistes , Charlatans de toutes
nations , de toutes espèces : les coins des rues sont
accablés de leurs affiches ; chaque matin on y voit
éclore quelque nouveau guérisseur : & le pere de ma
maîtresse est entre les mains de ces Messieurs-là ,
qui font durer sa maladie , & retardent votre ma-
riage.

ERASTE.

Mais , enfin , quel mal a-t-il ?

MARTON.

Vous ne le devineriez jamais.

ERASTE.

Comment ?

MARTON.

Vous voyez qu'il n'est point d'homme dans Paris plus haut en couleur , & plus rouge de visage que lui.

ERASTE.

Cela est vrai. Hé bien ?

MARTON.

Il a la jaunisse , Monsieur , à ce qu'il dit.

ERASTE.

La jaunisse ? cela ne peut être.

MARTON.

Oh ! Monsieur , depuis une maladie qu'il eut , causée , dit-on , par un excès de bile , qui venoit de trop manger , il veut avoir la jaunisse en dépit de tout le monde.

ERASTE.

C'est une foiblesse dont il est aisé de le guérir.

MARTON.

Oui , si c'étoit un homme fait comme les autres ; mais jugez du personnage. A présent il ne veut presque ni manger , ni boire , & c'est ce qui entretient sa mélancolie.

ERASTE.

Je ne m'étonne pas si l'on me cacheoit son mal.

MARTON.

On n'ose le dire à personne.

ERASTE.

Oh ! bien , je vois qu'il ne faut que jouer d'adresse pour le guérir , & je m'avise d'un expédient. J'ai pris ce matin un valet qui m'avoit servi autre-

fois, & que personne ne connoît ceans : c'est un drôle des plus adroits, & qui a servi long-temps un Operateur ; il faut que... Mais j'entens Monsieur le Baron, adieu.

SCENE III.

LE BARON, M. ROMARIN,
ARISTE, MARTON.

LE BARON.

J'Aime à changer de lieu. Venez, Monsieur de Romarin, passons dans ma sale ; je veux y attendre un homme célèbre de votre profession, que j'ai fait appeller, & qui me doit venir voir : vous ne trouverez pas mauvais que je le consulte ?

ROMARIN.

Pourvû que ce ne soit pas un Medecin.

LE BARON.

Un Medecin ? j'aimerois mieux crever.

ROMARIN.

Vous feriez fort bien.

LE BARON.

Et vous, mon frere, ne vous avisez plus, je vous prie, de me contester des choses que je sçai mieux que vous.

ARISTE.

Cependant, mon frere, il est bien certain qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour voir que vous n'avez pas au moins la jaunisse.

LE BARON.

J'ai ce que j'ai. Vous sçavez qu'on ne doit pas disputer du goût ; je prétens qu'on ne doit pas aussi disputer de la vûë. Vous me trouvez rouge , n'est-ce pas ? & moi je me trouve jaune.

ROMARIN.

C'est une espèce de jaunisse que tout le monde ne connoît pas.

MARTON.

Il faut avoir de bons yeux pour s'en appercevoir.

LE BARON.

Paix. Un siége , Marton , vite un siége. *après s'être assis.* Je souffre beaucoup , Monsieur , quand je marche , d'où vient cela ?

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en mouvement.

LE BARON.

Oui , en mouvement. Maudite bile ! non , il faut que je me leve ; la bile me suffoque quand je suis assis.

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en repos.

LE BARON.

En repos.

ARISTE.

De bonne foi , mon frere , je ne conçois pas.

LE BARON.

Monsieur mon frere , tous vos raisonnemens.....
Ne vient-il pas un vent coulis de ce côté-là ?

MARTON.

MARTON.

Je n'en vois point.

LE BARON.

J'y sens un froid qui me glace.

ROMARIN.

C'est la bile qui se refroidit.

LE BARON *portant la main à l'autre
côté de sa tête.*

Ay ! ay ! n'a-t-on pas laissé la cuisine ouverte ?

MARTON.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Je sens de ce côté-là une chaleur qui me brûle.

ROMARIN.

C'est la bile qui s'échauffe.

MARTON.

Voilà une bile qui joue bien des personnages.

ARISTE.

Eh ! mon frere, ôtez - vous cela de l'esprit , & songez à tenir à Erasme la parole que vous lui avez donnée, vous verrez que dans la réjouissance des noces cette imagination se dissipera.

LE BARON.

Ah ! je vous entens. Vous prétendez donc que je suis un visionnaire , & que mon mal n'est qu'une chanson ? Mais vous qui raisonnez si bien , dites-moi , s'il vous plaît , d'où vient donc qu'à présent je sens un grand froid de ce côté... non , de ce côté... De quel côté, Monsieur , ai-je dit que j'avois froid ?

ARISTE.

Ah, ah, ah, ah.

LE BARON.

Bon, riez, riez.

ARISTE.

Qui ne riroit, de voir que vous doutez de quel côté vous avez froid ?

MARTON.

C'est un effet de la bile qui doute.

LE BARON.

Oui, la bile fait en moi des choses inconcevables.

ROMARIN.

Affûrement.

ARISTE.

Mais d'où vient que vous ne l'avez pas guéri, depuis un mois que vous le traitez ?

ROMARIN.

C'est que la nature est affoiblie en Monsieur par les saignées qu'on lui a faites autrefois.

LE BARON.

Vous ne m'aviez pas encore dit cela. Quoi, vous m'auriez guéri, si je n'avois jamais été saigné ?

ROMARIN.

Très-infailliblement.

LE BARON.

Et il n'y a que cela qui empêche vos remèdes d'agir ?

ROMARIN.

Il ne peut y avoir d'autre cause dans toute la nature.

LE BARON *riant.*

Je ne sçai donc pas comment cela se fait ; car il est bien certain que de ma vie je n'ai été saigné.

MARTON *à Romarin.*

Allons, Monsieur, peu de chose vous embarrasse ; ayez recours à la bile.

ARISTE *riant.*

Ah, ah, ah.

ROMARIN.

Il ne faut pas tant rire, je soutiens ce que j'ai avancé.

ARISTE.

Et mon frere n'a jamais été saigné.

ROMARIN.

Et qu'importe ? la vie est dans le sang ; celui dont il tient la vie a été saigné, c'est comme s'il l'avoit été lui-même.

LE BARON.

Oh, non, non, j'ai ouï dire à mon pere qu'il n'avoit jamais été saigné.

MARTON.

Et qu'importe ? la vie est dans le sang ; & si vous pressez Monsieur, il ira quereller la saignée jusqu'à la trentième génération.

ROMARIN.

Langue de vipère tu auras quelque jour besoin de moi.

MARTON.

De vous ? ah ! si vous me tuez jamais, je vous le pardonne.

LE BARON.

Paix. Je songe, Monsieur, qu'il est près de fix heures. Marton, va dans ma chambre, ouvre les fenêtres qui regardent le nord, & ferme celles qui regardent le septentrion, n'est-ce pas, Monsieur ?

ROMARIN.

Le nord & le septentrion, Monsieur, c'est la même chose. Je vous ai dit que le soir il faut ouvrir au midi, & fermer au septentrion ; mais rien ne presse encore. Je vais cependant faire un tour à mes fourneaux.

S C E N E I V.

LE BARON, ARISTE, MARTON.

ARISTE.

E St-il possible, mon frere, que vous vous laissiez mener par le nez à un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Oui.

MARTON.

A un vilain Souffleur, que je soupçonne de travailler à autre chose qu'à des remèdes.

LE BARON.

Tant mieux.

MARTON.

Qui brûle ceans tout le charbon de la Grève ;
& qui quelque jour nous grillera.

LE BARON.

J'aime la grillade.

ARISTE.

Je suis assuré que si vous pouviez vous résoudre à manger & à boire un peu plus que vous ne faites. . .

LE BARON.

Oh ! j'enrage ; ne sçavez-vous pas que tout ce que je mange se change en bile , & que ma jaunisse redouble ?

ARISTE.

Mais, là , mon frere , informez-vous un peu de vos meilleurs amis , si on a jamais vû jaunisse de la couleur de la vôtre.

LE BARON.

Je vous dis , moi , que la couleur n'y fait rien qu'il n'y a que la diette qui puisse me guérir : & Monsieur Romarin soutient que si je pouvois entièrement m'abstenir de boire & de manger , seulement quinze jours , je ferois tout - à - fait hors d'affaires.

MARTON.

Oh ! pour cela , je vous en répons.



S C E N E V.

ROMARIN, LE BARON, ARISTE,
MARTON.

ROMARIN.

IL y a plaisir à voir petiller les flammes de ces fourneaux.

LE BARON.

Tenez , Monsieur , voilà mon frere qui me soutient toujours. . .

ARISTE.

Non, mon frere , je ne conteste plus contre Monsieur ; mais puisqu'il n'a pû encore vous guérir , que ne faites-vous appeller des Medecins ?

ROMARIN.

Eh ! Monsieur , des Medecins ! A quelles gens l'adressez-vous là pour guérir un malade ?

MARTON.

Eh ! fy donc , Monsieur , des Medecins ! Ne sçavez-vous pas que cela est aujourd'hui contre les regles du bon sens ?

LE BARON.

En effet, *clisterium donare* , *seignare* , *purgare*. Allez voir un peu ce que dit Moliere de vos Medecins.

ARISTE.

Je sçai bien , mon frere , que vous êtes de ceux

qui ont pris au pied de la lettre les railleries ingénieuses de ce charmant Auteur : mais , en bonne foi , parce qu'il a joué le ridicule des Medecins , comme il a joué celui de presque toutes les professions , faut-il se priver du secours qu'on peut tirer de leur art ?

LE BARON.

Ah ! vous faites le Docteur. Tenez , je ne veux que Marton pour vous confondre ; elle a bon sens , comme vous sçavez. Te fers-tu de Medecins ?

MARTON.

Moi , Monsieur ? le Ciel m'en préserve.

LE BARON.

Et pourquoi ne t'en fers-tu pas ?

MARTON.

C'est , Monsieur. . . que je me porte bien.

LE BARON.

Mais si tu étois malade ?

MARTON.

Pour moi , Monsieur , en toutes choses je crois que mal ou bien , il faut toujours tenir le grand chemin battu : quand je veux des souliers , je vais aux Cordonniers ; des habits , aux Tailleurs ; des étoffes , aux Marchands ; des conseils , aux Avocats ; & quand je voudrai des remèdes , j'irai aux Medecins.

LE BARON.

Elle veut plaisanter.

ARISTE.

Elle parle de fort bon sens.

SCENE VI.

F R I B O U R G , M A R T O N ,
 L E B A R O N , R O M A R I N ,
 A R I S T E .

*Fribourg vient très-lentement par derrière , cherchant
 son maître des yeux.*

A R I S T E .

M Ais voilà votre Suisse qui vous cherche.

L E B A R O N .

Il vient , sans doute , me donner des nouvelles
 de cet homme célèbre que j'attens. Approche,
 Fribourg , approche donc ; qu'est-ce ?

F R I B O U R G .

Monfir. . .

L E B A R O N .

Parle , qu'as-tu à me dire ?

F R I B O U R G .

Monfir , moi. . .

L E B A R O N .

Parle donc.

F R I B O U R G .

Moi , vien fitement vous dire. . .

L E B A R O N .

Oh ! dis donc. La lenteur de cet animal-là met
 ma bile dans un mouvement terrible.

R O M A R I N .

R O M A R I N.

C'est le propre de la nation Helvetique d'être phlegmatique.

M A R T O N.

Parleras-tu ?

L E B A R O N.

Mais voyez la tranquillité de ce bourreau-là ; plus on le presse , moins il se hâte.

F R I B O U R G.

Moi rien fous dire...

M A R T O N.

Oh ! garde-le pour demain , ce que tu-as à dire.

A R I S T E.

Dis donc ce qu'il y a , & retire-toi.

F R I B O U R G.

Si moi parlor , fous prendre tout pitêtre ein grand fâchiment ?

L E B A R O N.

Non , on ne se fâchera point , parle.

F R I B O U R G.

Si moi parlor , fous point fâchir ?

L E B A R O N.

Et non , moi point fâchir : parle , parle , parle.

F R I B O U R G.

Eh bien , moi , rien fitement vous dire le feu être bravement à la maison.

L E B A R O N.

Le feu est au logis ?

F R I B O U R G.

Oui , Monfir , fort bien.

Tome III.

C

Ah ! quel malheur ! que ferons-nous ?

F R I B O U R G .

J'affre pien dit , fous fâchir ; auffi moi ne fouloir point parlor. Moi , va fitement aider à ly éteindre.

S C E N E . V I I .

M A R I A N E , L E B A R O N , A R I S T E ,
M A R T O N , R O M A R I N .

M A R I A N E .

N E vous allarmez pas , mon pere , le danger est prefque paffé.

L E B A R O N .

Et qui eft l'étourdi , le coquin , le traître qui avoit mis le feu au logis ?

M A R T O N .

Gage que c'eft Monsieur avec fes maudits fourneaux.

M A R I A N E .

Il eft vrai que le feu a commencé à fa chambre , & on a jetté même fes hardes par la fenêtre.

R O M A R I N *fort en courant.*

Mes hardes !

MARTON.

Ne courez pas si vite, il n'y a pas grand'chose à brûler.

LE BARON.

Allons tous voir vite ce que c'est. Oh ! passez devant. Il pourroit y avoir encore quelque danger, & il est bon... Mais quel homme est-ce ci ?

SCENE VIII.

PAQUINOY, LE BARON.

PAQUINOY.

AH ! bon, le voilà seul. Il m'a fait appeller, profitons de l'occasion. Monsieur...

LE BARON.

Qu'est-ce ? Je suis pressé, le feu est au logis.

PAQUINOY.

A ce que je vois, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Non ; mais à présent il faut que j'aille...

PAQUINOY *arrétant le Baron.*

Quand vous sçaurez qui je suis...

LE BARON.

Eh bien, je laisserai brûler ma maison ?

PAQUINOY.

Je suis le célèbre Monsieur Paquinoy.

LE BARON.

Nous nous verrons une autre fois : serviteur.

*PAQUINOY l'arrêtant & le retenant
par force.*

J'ai , Monsieur , ce remède merveilleux , qu'on appelle les gouttes d'Angleterre.

LE BARON.

Je n'en ai que faire à présent , &c. . .

PAQUINOY. Il l'arrête.

Si vous sçaviez la vertu de ces gouttes-là...

LE BARON.

J'enrage. Serviteur. . .

PAQUINOY le reprenant.

Peut-être avez-vous le ventre dur ?

LE BARON.

Ah ! le bourreau !

PAQUINOY le retenant.

Je vous donneroïis la medecine noire , qui purge par la vûë , pourvû qu'on avale en même-temps trois grands verres de tisanne laxative.

LE BARON.

Il faut être bien endiablé , pour....

PAQUINOY le reprenant toujours.

Ah ! Monsieur , si par bonheur vous aviez une violente colique. . .

LE BARON.

Ah ! le traître !

PAQUINOY.

Je vous ferois prendre mon eau pacifique , ou mon essence tranquilisante. . .

LE BARON.

Eh ! Monsieur de Paquinoy , je vous conjure ,

laissez-moi aller donner ordre au feu , & revenez ce soir.

PAQUINOY.

Eh ! que ne le disiez-vous plutôt ? suis-je homme à importuner les gens ?

LE BARON.

Eh bien , serviteur.

PAQUINOY *le reprenant.*

Vous voulez donc que je revienne ce soir ?

LE BARON.

Eh, oui, de par tous les diables, ce soir.

PAQUINOY.

Voilà qui est bien. *il revient.* Et à quelle heure, Monsieur, s'il vous plaît ?

LE BARON.

Oh ! à l'heure qu'il te plaira.

PAQUINOY.

Serviteur. *Il l'arrête encore pour lui dire : Cela suffit.*

SCENE IX.

MARIANE , MARTON ,
LE BARON.

LE BARON.

AH ! je n'en puis plus : me voilà rebuté pour toute ma vie de ce bourreau-là.

MARTON.

Vous voilà encore allarmé, Monsieur ? nous ve-

nous vous dire que le feu est éteint.

LE BARON.

C'est bien pis, que le feu.

MARIANE.

Et qu'est-ce donc, mon pere ?

LE BARON.

Un enragé qui m'a retenu ici par force. Marton, si un homme qu'on appelle Monsieur de Paquinoy revient ici ce soir, fais le chasser du logis.

SCENE X.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

Monsieur de Paquinoy ! c'est justement celui, qui la semaine derniere tua une femme de qualité dans notre voisinage.

MARIANE.

De qui sçais-tu cela ?

MARTON.

De notre Fribourg, qui étoit alors au service de cette Dame-là.

MARIANE.

Eh bien, ma pauvre Marton, que t'a dit Erasme du procédé de mon pere ?

MARTON.

Il enrage aussi bien que vous.

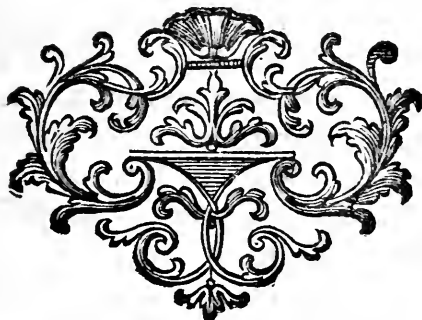
MARIANE.

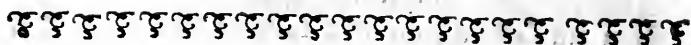
Qu'a-t-il résolu de faire ?

M A R T O N.

Il a un dessein, qu'il va faire exécuter par son valet : je vous le dirai tantôt. Suivons Monsieur votre pere, pour le préparer à ce que veut faire Erasme.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M A R I A N E , M A R T O N .

M A R I A N E .

E Raste ne vient point.

M A R T O N .

Il m'a dit qu'il viendrait avec ce feint Empirique, ce valet que nous ne connoissons point : il le doit amener lui-même.

M A R I A N E .

J'ai de la peine à croire que ce qu'il a dessein de faire puisse réussir.

M A R T O N .

Pourquoi non ? Pour guérir Monsieur votre pere, il ne faut que trouver adroitement le moyen de le faire manger & boire, & Erasme m'a assuré que ce valet trouvera quelque expédient.

M A R I A N E .

Les Empiriques qui viennent ceans l'embarrasseront.

M A R T O N .

Pour Monsieur de Romarin, l'accident du feu a fait tomber entre mes mains une cassette, qui me

servira quand je voudrai à le chasser de ceans ; & pour Monsieur de Paquinoy , s'il ose y revenir , il ne fera pas mal reçû , je l'ai recommandé à Fribourg.

M A R I A N E.

Pourquoi à Fribourg ?

M A R T O N.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit au service d'une Dame , que cet Empirique tua l'autre jour ?

S C E N E II.

P A S Q U I N , M A R I A N E ,
M A R T O N.

P A S Q U I N *à part , en Empirique.*

O H , oh , mon maître devoit être ici pour me présenter.

M A R T O N.

Voilà un homme qui n'ose entrer.

P A S Q U I N *à part.*

Il m'avoit dit qu'il y seroit avant moi : attendons.

M A R I A N E.

Marton , ne seroit-ce pas le valet d'Erasme ?

M A R T O N.

Non , Madame , Erasme doit l'amener lui-même : je gage plutôt que c'est Monsieur de Paquinoy.

PASQUIN.

Voilà des Dames que je ne connois point. Ne faisons pas ici de qui pro quo.

MARIANE.

Sçache qui c'est.

MARTON.

Qui êtes-vous, Monsieur, s'il vous plaît ? qui demandez-vous ? qui cherchez-vous ?

PASQUIN.

Mesdames, je suis... je cherche... j'attens... je demande... Monsieur le Baron.

MARTON.

à *Mariane*. Je ne me trompe point. à *Pasquin*. Vous êtes, sans doute, Monsieur de Paquinoy ?

PASQUIN.

C'est à peu-près le nom de votre très-humble serviteur.

MARTON *d'un ton flatteur*.

Eh bien, Monsieur, faites-nous, s'il vous plaît, la grace, *d'un ton rude*, de déloger d'ici tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Oh ! oh ! peut-être ignorez-vous qui je suis ?

MARTON.

On vous connoît mieux que vous ne pensez ; mais vous, à qui croyez-vous parler ?

PASQUIN.

Moi ? je ne sçai.

MARTON.

Voilà la sœur de cette Dame que vous tuâtes

l'autre jour, & moi je suis sa cousine.

PASQUIN *à part.*

Que diantre me vient-elle conter ?

MARTON.

Il a peur. Croyez moi, délogez de ceans, il ne fait pas bon ici pour vous.

PASQUIN.

Oùais ! Permettez au moins que j'attende ici....

MARTON.

O ! que de raisons. *à part.* Je m'en vais bien te faire détalier , moi. *à Mariane.* Retirons-nous. Hola, Fribourg , hola.

PASQUIN.

Tubieu , on me prend ici pour un autre : le plus sûr est de décamper , & d'aller attendre mon maître dans la rue.

MARTON *dans une aîle du Théâtre.*

Voilà cet empoisonneur que tu connois, chasse-le d'ici.

FRIBOURG *sans être vu.*

Mon camerate, à moi , à moi.

Mariane & Marton sortent d'un côté, Pasquin s'en va de l'autre, & Paquinoy entre en même-tems par le milieu du Théâtre.



S C E N E I I I.

P A Q U I N O Y *seul.*

P Uisque Monsieur le Baron m'a dit de revenir ce soir , j'espère que je serai bien reçu : il n'est rien de tel , que de bien prendre son temps. Ne faisons pas comme tantôt ; mais attendons que quelqu'un paroisse pour me présenter à lui. Bon , voici à propos deux de ses gens. Il y a pourtant-là un drôle que j'ai vû ailleurs.

S C E N E I V.

F R I B O U R G , U N L A Q U A I S ,
P A Q U I N O Y .

P A Q U I N O Y .

V Ous êtes, sans doute....

F R I B O U R G *au laquais.*

Prendre, toi, sti bâton ; prendre, moi , sti l'autre.

Fribourg jette un bâton au laquais , il en prend un autre ; ils placent M. de Paquinoy au milieu ; ils essayent si les bâtons sont bien en main , & demeurent ainsi quelque temps.

P A Q U I N O Y .

Que veut dire ceci ? à qui en voulez-vous !

FRIBOURG.

Allons , gagner toi fitement li chimin de li ruë .

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

PAQUINOY.

Moi , mes enfans ?

FRIBOURG.

Nous n'être point les enfans d'un Liperique. Si toi n'entre dehors , moi cassir ton tête : toi afe tué mon mitresse , moi point souffrir toi tuir mon maître. Entre dehors.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils haussent leurs bâtons.

PAQUINOY.

Attendez , attendez. *à part-soi.* C'est une pièce que me veut faire le Souffleur qui loge ceans. Il en aura le démenti. *Il tire une bourse , & ils rabaisent leurs bâtons.* C'est par l'ordre de votre maître que je viens ici. Faites-moi parler à lui , voilà un loüis que je vous donne.

Fribourg prend le loüis.

LE LAQUAIS.

Et moi , n'aurai-je rien ?

FRIBOURG.

Vous donnir donc encore quelque chose à mon camerate , pour ly afoir foulu prendre la peine de tonner à fous de coups de bâton.

PAQUINOY.

Tiens , voilà un écu pour toi. . . Oh , çà , fai-

38 LES EMPIRIQUES,
tes-moi parler à Monsieur le Baron.

F R I B O U R G.

Monfir Baron n'afre point loisir de mourir de fti
four; quelqu'autre demain vous pourra fenir ly tuer.

L E L A Q U A I S.

Hors d'ici.

Ils le frapent.

F R I B O U R G.

Entri dehors.

P A Q U I N O Y.

Au fecours, au fecours, au fecours.

S C E N E V.

ARISTE, ERASTE, PASQUIN,
PAQUINOY, FRIBOURG,
LE LAQUAIS.

E R A S T E.

QU'est-ce ci?

P A Q U I N O Y.

Eh ! Messieurs ! voilà deux coquins qui me vou-
loient insulter.

F R I B O U R G.

Ly être menteur , Monfir : moi , parce qu'il
avre tué mon maîtresse , ly avre seulement pour
rire tout doucement avec fti bâtonne donné comme
cela.

Il le frappe.

LE LAQUAIS.

Et moi , comme ceci.

Il le frappe.

A R I S T E.

Marauts ! retirez-vous. Je vous assure , Monsieur ,
que mon frere n'a point de part à cette violence ,
& qu'on les fera châtier très-sévérement.

P A S Q U I N à *Paquinoy.*

Pour moi , Monsieur , je vous remercie de tout
mon cœur.

P A Q U I N O Y.

Et de quoi , Monsieur ?

A R I S T E.

Vous avez , sans doute , guéri quelqu'un de ses
amis.

P A S Q U I N.

Oui , Monsieur ; la personne du monde qui m'est
la plus chere étoit dans un grand péril , dont vous
l'avez tirée fort à propos.

P A Q U I N O Y.

Cela m'est assez ordinaire.

P A S Q U I N.

Je le crois , Monsieur , & je souhaite que pa-
reille chose vous arrive souvent.

E R A S T E à *Paquinoy.*

Oh ! ça , Monsieur , Monsieur le Baron n'au-
roit pas à présent le temps de vous consulter : nous
venons ici pour une affaire de conséquence , prenez
la peine de revenir demain matin.

Pourvû que je n'y retrouve pas ces deux coquins.

A R I S T E.

On va les faire mettre en prison au logis.

P A Q U I N O Y.

Soit, je reviendrai demain matin. *à part.* C'est la meilleure pratique de Paris, il ne faut pas se rebuter pour si peu de chose.

A R I S T E.

J'ai préparé mon frere à te bien recevoir. Vous, Erasme, allez avertir de tout Mariane & Marton, afin qu'il n'arrive plus ici de surprise.

E R A S T E.

Mon pauvre Pasquin, si tu réüssis ta fortune est faite.

P A S Q U I N.

Sur les instructions qu'on m'a données, j'ai compris à miracle ce que j'ai à faire, & je suis préparé comme il faut, puisque nous avons affaire à un homme facile à duper.



SCENE

SCENE VI.

LE BARON, ROMARIN, ARISTE,
PASQUIN.

LE BARON à *Romarin*.

LE feu aura , sans doute , brûlé la cassette dont vous êtes tant en peine.

ROMARIN.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas pour tout l'or des Indes , qu'on eût vû les secrets qu'elle renfermoit.

LE BARON.

Ah ! mon frere , voici apparemment cet illustre dont vous m'avez parlé ?

PASQUIN.

Oh ! Monsieur. . .

LE BARON.

Et vous l'appellez ? . . .

PASQUIN.

Le Sieur Pasq... Diamantin , à vous servir.

ARISTE.

Monsieur arriva hier à Paris , avec un officier ami d'Erasme , qui lui a vû faire des choses...

PASQUIN.

Eh ! Monsieur , cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il m'a vû guérir des hidropiques , des paralytiques , des epileptiques , des frenetiques. Pures

bagatelles, vous dis-je. Monsieur, qui apparemment est un des habiles de la profession, peut vous dire que les enfans sçavent aujourd'hui guérir ces maux-là.

LE BARON.

Diantre ! quel homme est-ce ci ?

ROMARIN *bas au Baron.*

C'est un affronteur assurément.

PASQUIN.

Il faudroit avoir vû ce que j'ai fait à Siam, en Bretagne, en Tartarie, en Provence, à la Chine...

LE BARON.

Vous avez été à la Chine ?

PASQUIN.

Vraiment, vraiment, j'ai été bien plus loin, j'ai été à Constantinople.

ROMARIN.

à part. L'ignorant ! Et Constantinople, Monsieur, n'est qu'en Turquie.

PASQUIN.

Qu'en Turquie ! Vous parlez de cette Constantinople, où sont les Turcs ; je parle, moi, d'une autre Constantinople, qui est à plus de dix mille lieues au-delà.

ROMARIN.

Et la terre n'a que neuf mille lieues de tour.

PASQUIN.

Oui, oui, des lieues d'Allemagne : j'entens, moi, des lieues de la Chine, qui n'ont que trente-six toises.

LE BARON.

Eh ! bien , Monsieur Diamantin , vous prétendez donc professer à Paris la Medecine ?

PASQUIN *feignant d'être fort en colere.*

La Medecine , Monsieur ! la Medecine ! La premiere chose que j'ai à vous dire , c'est que je ne suis point Medecin.

LE BARON.

Bon.

PASQUIN.

Que je ne l'ai jamais été.

LE BARON.

Tant mieux.

PASQUIN.

Et que je ne le serai de ma vie.

LE BARON.

Fort bien. Vous a-t-on dit...

PASQUIN.

La Medecine ! à moi qui viens de la Chine : on me prend pour un Medecin ? Serviteur.

ARISTE.

Eh ! Monsieur , Monsieur.

PASQUIN.

La Medecine !

ROMARIN.

Cet homme-là fera du bruit à Paris.

ARISTE.

Mon frere n'a pas eu dessein de vous fâcher.

Non, ma foi.

ARISTE.

Par professer la Medecine, il entendoit guérir les malades.

LE BARON.

Il est vrai, & je vous demande pardon si je vous ai appelé Medecin.

PASQUIN.

Cela étant ainsi... je m'appaise. C'à, voyons, qu'y a-t-il à faire?

ARISTE.

Je vais donner ordre qu'on ne laisse entrer personne.

SCENE VII.

MARTON, LE BARON,
ROMARIN, PASQUIN.

LE BARON à Marton qui entre.

Que viens-tu faire ici? toi.

MARTON.

Je viens voir ce grand homme qu'on vous a amené.

LE BARON.

Monsieur, c'est une fille du logis, nous pouvons continuer devant elle. Vous a-t-on dit le mal que j'ai?

PASQUIN.

Non ; mais j'ai connu ce que c'est dès que je vous ai vû.

LE BARON.

On dit pourtant qu'à me voir, on ne me donneroit jamais le mal que j'ai.

PASQUIN.

Ce sont des ignorans. Tenez , Monsieur , ces regards intercadens , cette phisionomie calendulaire , & sur-tout cette face... rubiconde , marquent que vous avez la jaunisse.

MARTON.

L'y voilà.

LE BARON.

Mais , Monsieur , tout le monde me dit que je suis rouge , & que la jaunisse est jaune ; vous me feriez plaisir de m'expliquer un peu cela.

PASQUIN.

Ouidà , très-volontiers.

ROMARIN *à part.*

Ah ! voyons un peu comment il s'en tirera.

PASQUIN.

Nos anciens n'ont connu que deux sortes de bile ; la jaune , & la grise.

ROMARIN *au Baron.*

La grise ! l'ignorant ! Eh ! dites la noire , Monsieur , la noire.

PASQUIN.

Eh ! oui , oui , la noire , si vous voulez. *au Baron.* C'est , Monsieur , qu'en Chinois gris veut dire noir.

Fort bien.

P A S Q U I N.

Or, un fameux Tartare, que j'ai connu au Japon, a découvert depuis peu avec le... microscope...

R O M A R I N *au Baron.*

L'ignorant ! vous voulez dire le microscope.

P A S Q U I N.

Eh ! oui, je veux dire le mi... micro... miro... *au Baron.* L'accent Chinois, Monsieur, que j'ai conservé, fait que j'ai de la peine à prononcer certains mots. Ce fameux Tartare donc, avec le... avec... ce que Monsieur dit, découvrit qu'il y avoit une troisième sorte de bile, qui est la bile rouge.

M A R T O N.

La belle découverte !

P A S Q U I N.

Et nous appelons en Chinois cette bile-là, Marmarigés.

M A R T O N.

Voilà un vilain mal.

P A S Q U I N.

Oui, Marmarigés, *id est*, Roujabilis ; c'est-à-dire, rouge bile, ou si vous voulez, bile rouge.

L E B A R O N.

Je comprends cela, rouge bile, ou bile rouge.

P A S Q U I N.

Oui. Monsieur a de la pénétration. Cependant

comme la bile jaune est la plus connue , nous appellons jaunisse tous les épanchemens de bile , noire , jaune , ou rouge.

MARTON.

Cet homme-là connoît votre mal à miracle.

LE BARON.

Il en parle très-sçavamment.

PASQUIN.

Oh , oh. Ainsi votre maladie , à parler dans les termes de l'art , est une jaunisse rouge.

LE BARON.

Je l'ai toujours crû.

ROMARIN *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci ? il ne raisonne point trop mal.

LE BARON.

Hé bien , Monsieur , me guérirez-vous ?

PASQUIN.

Un Charlatan vous diroit oui ; mais , moi , qui suis sincere , je vous dirai franchement que vous êtes un homme mort.

LE BARON.

Je suis un homme mort ?

PASQUIN.

Vous le seriez dans vingt-quatre heures , si , heureusement pour vous , je n'étois venu à Paris. J'ai seul le remède infailible pour ce mal-là.

ROMARIN *au Baron.*

N'en croyez rien , c'est un fourbe.

Il est pourtant de bonne foi. Monsieur, donnez-moi vite ce remede. Dans vingt-quatre heures, peste !

PASQUIN.

Il faut sçavoir auparavant si vous êtes préparé à le prendre.

LE BARON.

Il ne faut que demander à Monsieur les remedes qu'il m'a donnés.

ROMARIN.

Je n'ai que faire de les lui dire.

PASQUIN.

Il n'en est pas besoin. *Il lui tâte le poul.* Voici qui me le dira.

LE BARON.

Vous le devinerez à cela ?

PASQUIN.

Au pays dont je viens, on connoît au mouvement du poul la cause d'une maladie, tous les accidens qu'a eus le malade, & tous les remedes qu'il a pris.

MARTON.

Diantre !

LE BARON.

Et comment faites-vous ? il semble que vous jouyez de l'épinette.

PASQUIN bat avec ses doigts sur le
bras du Baron.

C'est la maniere des Chinois. Ah, ah, ah, je
sens

sens ici déjà... oui, que l'on vous a donné de l'algarot, de l'algarot.

L E B A R O N.

Il est vrai.

P A S Q U I N.

C'est fort bien fait. Ha, ha, ha, je, je touche ici l'or potable, l'or potable.

L E B A R O N.

Cela est encore vrai. Quel homme !

P A S Q U I N.

Cela étoit nécessaire. Ha, ha, ha, je sens ici passer par mes doigts liliuns, antimoinés, sels volatils, mercures, restaurans, elixirs, esprits du Soleil, sirops de longue vie, &c.

L E B A R O N.

O ! le grand homme ! Oui, Monsieur, j'ai pris de tout cela.

P A S Q U I N.

Parfaitement bien. Vous voilà préparé à miracle, & Monsieur est un très-habile homme.

M A R T O N.

L'habile fourbe que voici !

P A S Q U I N.

Allons, dans moins de vingt-quatre heures vous n'aurez pas une goutte de bile rouge dans le corps, en faisant ce que je vais ordonner.

R O M A R I N *au Baron.*

Prenez garde à ce que vous ferez.

P A S Q U I N *à part.*

La peste de l'homme !... *au Baron.* Monsieur,

Tome III.

E

50 LES EMPIRIQUES,
vous sçavez que chacun de nous a ses secrets , &
qu'il n'est pas à propos que Monsieur sçache...

ROMARIN *à part , en s'en allant.*

Eh ! je n'en ai que faire. Il faut que je fasse suivre ce drôle-là par mon laquais lorsqu'il sortira d'ici, pour découvrir qui il est.

MARTON *bas.*

Garre la cassette.

S C E N E V I I I .

LE BARON , PASQUIN ,
MARTON .

P A S Q U I N .

O H ! çà , Monsieur , avant que j'ordonne , çà , voyons , comment faisons-nous ?

L E B A R O N .

Quoi , Monsieur ?

P A S Q U I N .

Ne comprenez-vous pas ?

L E B A R O N .

Non.

P A S Q U I N .

Je vais donc m'expliquer. Estes-vous riche ?

L E B A R O N .

Oh ! oh ! est-ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez cela ?

P A S Q U I N.

Oui , très-nécessaire.

M A R T O N.

J'entens , Monsieur , ce qu'il veut dire. Ces Messieurs commencent toujours par faire leur marché ; après arrive ce qui peut.

P A S Q U I N.

Oui , ce sont-là nos statuts. Ça , combien avez-vous de rente ?

M A R T O N.

Je vais parler pour vous. Monsieur peut avoir à peu - près vingt mille livres de rente.

L E B A R O N.

Eh ! pas tout-à-fait.

P A S Q U I N.

C'est-à-dire quinze , ou environ ? Eh bien , sur ce pied-là il faut configner... Monsieur , je donne mes remèdes aux pauvres , & je les vends aux riches... il faut configner... Au reste , je ne veux rien toucher que vous ne soyez guéri.

M A R T O N.

Cela est encore dans l'ordre. Avec ces Messieurs l'argent quelquefois peut être en sûreté , on ne risque toujours que la vie.

P A S Q U I N.

Il faut donc configner... oui , il me faut cela , cent loüis seulement.

L E B A R O N.

Cent loüis !

PASQUIN.

Et Monsieur, au prix des autres, je suis un gâtemétier.

MARTON.

Il est vrai que nous en avons quelques-uns à Paris, qui écorchent diablement les gens qu'ils envoient en l'autre monde.

LE BARON.

Allons, qu'à cela ne tienne; voilà une bague, que je confie entre les mains de Marton pour les cent louis, que je payerai lorsque je serai guéri.

SCENE IX.

ERASTE, MARIANE, LE BARON,
PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH! voici des gens qui sont bien pressés.

ERASTE.

Nous venons sçavoir, Monsieur, si vous êtes content de celui que j'ai eu le bonheur de vous adresser.

LE BARON.

Ah! Monsieur! ah! ma fille! c'est le plus grand homme... il vient de la Chine.

MARIANE,

De la Chine!

MARTON.

Oui, Madame, où l'on a decouvert depuis peu la bile rouge.

LE BARON.

Tandis que le Baron dit ce qui suit, Mariane & Erasme parlent bas ensemble, & n'entendent point ce qu'il dit.

Monsieur Diamantin, voilà ma fille, que j'ai promise à Monsieur, & quand je me porterai bien ils doivent épouser.

MARIANE.

Monsieur, guérissez vite mon pere.

PASQUIN.

C'est ce que je vais faire. Oh ! ça, voici mon ordonnance. *aux Amans.* Eloignez-vous un peu, vous autres : la moindre distraction que j'aurois lui pourroit coûter la vie.

LE BARON.

Tenez-vous bien loin.

PASQUIN.

Fort bien. Premièrement, je vous défens, sur peine de mort, de manger ni de boire.

LE BARON.

Je m'en garderai bien.

PASQUIN.

Le remède que je vais ordonner vous nourrira suffisamment.

LE BARON.

Ne m'ordonnez rien, s'il se peut, de mauvais goût.

PASQUIN.

Non , non , ceci ne fera pas mauvais , & cette fille-là le fera faire chez-vous. Approche-toi.

MARTON.

Çà , que faut-il faire ?

PASQUIN gravement.

Accipe. . . Tu n'entens pas le Latin ?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

Il faut donc s'humaniser. Il faut prendre. . . . Monsieur , à la Chine on traite les malades tout autrement qu'à Paris.

LE BARON.

Je le crois bien.

PASQUIN.

Il faut prendre. . . trente-sept onces de mouton de Beauvais.

LE BARON.

Du mouton ?

PASQUIN.

Oui , du mouton. Le mouton est un animal pacifique , qui calme les agitations de la bile.

MARTON.

Allons , trente-sept onces de mouton de Beauvais. Après ?

PASQUIN.

Autant de bœuf de Normandie.

LE BARON.

Du bœuf ?

PASQUIN.

Oui, du bœuf. Le bœuf est un animal vigoureux, qui donne des forces pour l'expulsion.

MARTON.

C'est justement ce qu'il vous faut. Autant de bœuf de Normandie. Ensuite ?

PASQUIN.

Un gros chapon du Mans.

LE BARON.

Un chapon ?

PASQUIN.

Oui, un chapon. Le chapon a en soi un sue merveilleux pour les rougibilaires.

MARTON.

Un chapon du Mans. Est-ce tout ?

PASQUIN.

On fera infuser... c'est-à-dire, bouillir le tout ensemble pendant trois heures, dans trois pintes d'eau de riviere, après y avoir jetté trois dragmes de sel marin.

MARTON.

De sel marin.

PASQUIN.

Et après avoir fait des tranches de pain de Gonneffe, on répandra cette drogue en circulant..... *en faisant la posture d'un homme qui trempe la soupe.*

LE BARON.

Eh ! ventrebleu, vous m'ordonnez-là un potage,

PASQUIN.

Il est vrai ; mais quel potage ! Il y a dans ce

potage plus de mystère que vous ne pensez. D'ailleurs, une poudre invisible que j'y mêlerai fera l'effet que je souhaite.

MARTON.

Il faut avouer que les Chinois ont inventé de belles choses.

LE BARON.

Eh ! bien, soit : que ne fait-on pas pour guérir ?

PASQUIN.

Avec cette drogue-là, dont vous prendrez la quantité que je vous prescrirai, vous avalerez une potion cordiale, que je vous...

LE BARON.

Je crains extrêmement les potions.

PASQUIN.

Celle-là ne sera pas bien difficile à prendre. C'est un elixir de certaines choses précieuses, infusées dans le meilleur vin qu'on peut trouver, & qui ne changent ni le goût, ni la couleur du vin. Les Chinois, Monsieur, ont ceci de particulier, qu'ils donnent à leurs remèdes le goût des alimens, pour les rendre plus avalables.

MARTON.

Je ne m'étonne pas s'il nous vient de ce pays-là de si belles étoffes.

LE BARON.

En effet. Allons, il faut se laisser conduire.

PASQUIN.

Quand ce que je viens d'ordonner sera prêt, vous me ferez avertir ; & pour vous montrer que je suis

sur de mon remède , j'en ferai l'épreuve devant vous , aussi bien que de la potion , que j'apporterai moi-même. Je suis un peu menacé de votre mal, & par précaution je ne serai pas fâché d'en prendre quelque peu.

LE B A R O N.

On ne peut pas être de meilleure foi.

P A S Q U I N.

Allez vous divertir, jusqu'à ce que cela soit fait ; & ce soir, quand vous vous mettrez au lit, ne manquez pas de vous coucher sur le côté gauche. . . ou sur le droit , comme il vous plaira. Allez.

S C È N E X.

ERASTE , MARIANE , PASQUIN ,
MARTON.

M A R I A N E.

Vous avez beau dire , Eraste , ces tendres sentimens ne seront pas de durée.

E R A S T E.

Ah ! Mariane , je vous le proteste encore , rien au monde ne diminuëra l'ardeur dont je brûle , & je vous jure que ni l'absence , ni le temps , ni le mariage. . .

M A R T O N.

Monsieur , pour le mariage ne jurez point , je ne connois personne qui ne se soit parjuré.

E R A S T E.

Non, Marton, mon amour...

M A R T O N.

Eh ! votre amour nous tiendrait ici le reste de la soirée, & il est question d'aller vite faire faire la soupe.

P A S Q U I N.

Eh ! bien, qu'en dites-vous ?

E R A S T E.

Je crains que ce que tu fais ne tire en longueur, & il faut lui faire donner vite son consentement.

P A S Q U I N.

Monsieur, il faut commencer par le bien alimenter ; après laissez agir la potion cordiale : vous n'en sçavez pas encore toute la vertu. Je ne crains que ces maudits Empiriques.

M A R T O N.

Ne t'en mets pas en peine, je sçai le moyen de t'en débarrasser.

M A R I A N E.

Je vais suivre mon pere, pour l'entretenir dans la bonne disposition où il est.

Elle sort.

M A R T O N.

Moi, je vais faire exécuter ton ordonnance à notre cuisinier.

P A S Q U I N.

Allons, nous, Monsieur, chez d'Arboulín, nous faire donner six bouteilles de ma potion cordiale.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ROMARIN.

LE BARON *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

OUI , tandis qu'hier au soir vous étiez sorti pour aller chercher la cassette dont vous êtes encore en peine, Monsieur Diamantin , que j'attens ici , me donna le remède qu'on m'avoit préparé : il m'en fit bourrer , mais bourrer comme il faut ; &c il me faisoit aussi avaler de temps en temps de grands verres de sa potion cordiale.

ROMARIN.

Si vous n'y prenez garde , cet homme - là vous empoisonnera.

LE BARON.

Oh ! pour cela non , ou bien il s'empoisonneroit lui-même ; car de tout ce qu'il me donne , il en prend beaucoup plus que moi.

ROMARIN.

Et ne vous dit-il point de quoi est composé ce qu'il vous donne ?

LE BARON.

Il n'en fait pas un secret , hors la poudre invisible qu'il y jette.

ROMARIN.

Bon , la poudre ! mais sçavez-vous le reste ? Je ne m'en informe que pour votre intérêt.

LE BARON.

Je ne sçai pas si je m'en pourrai bien souvenir ; mais voici à peu près ce que c'est , & de quelle manière on le compose. Il faut prendre... Les Chinois donnent à leurs alimens le goût des remèdes , pour les rendre plus avalables.

ROMARIN.

Ce sont pures visions. Voyons ce beau remède.

LE BARON.

Il faut prendre... oui... j'y suis. Trois dragmes de pain de Gonneffe , en tranches , & le faire infuser... c'est-à-dire , bouïllir , dans trente-sept onces de sel Marin ; oui , de sel Marin... & répandre ensuite de l'eau de rivière pendant trois heures... en circulant autour d'un chapon de Normandie , du mouton du Mans , & du bœuf de Beauvais. Je ne vous dis pas peut-être les choses dans l'ordre ; mais il y entre de tout cela.

ROMARIN.

Cependant , trente-sept onces de sel Marin empoisonneroient un diable.

LE BARON.

Il faut donc que la poudre le corrige ; car ce remède étoit d'un goût merveilleux. L'excellente

chose encore que sa potion cordiale ! oui , j'aurois juré que c'étoit du vin de Champagne , & du meilleur.

ROMARIN.

C'en étoit peut-être ?

LE BARON.

Oh ! non , non , il y avoit sur la fiole une grande inscription que j'ai lûe.

ROMARIN.

Cet homme-là s'amuse à des sottises.

LE BARON.

Il vous estime beaucoup... Au reste , on m'a dit que Monsieur de Paquinoy doit revenir ce matin. Il faut s'en défaire honnêtement : c'est un homme qui a de beaux secrets , & je pourrois en avoir besoin quelque jour. Vous ne le connoissez pas ?

ROMARIN.

Non. Monsieur de Paquinoy ?... ce nom-là m'est entièrement inconnu.

LE BARON.

Il a dit la même chose de vous , & qu'il n'avoit jamais ouï parler de Monsieur de Romarin.

ROMARIN.

C'est donc quelque nouveau venu , comme votre Chinois.



SCENE II.

PAQUINOY, LE BARON,
ROMARIN.

LE BARON.

AH ! je parlois de vous à Monsieur.

PAQUINOY. *Il regarde avec frayeur
la porte par où Fribourg est venu.*

Je suis homme de parole, comme vous voyez.
il touffe. Hé, hé, hé.

LE BARON.

Vous regardez fort cette porte-là. Comme vous êtes enrumé, vous craignez peut-être le vent coulis ; je vais la fermer.

*Tandis qu'il va fermer la porte, il leur donne
le temps de faire leur à parté.*

PAQUINOY.

Le vent coulis n'est pas ce que je crains ; mais c'est bien fait de la fermer, il ne vient rien de bon de ce côté-là.

ROMARIN *à part.*

J'ai vù cet homme-là quelque part : il s'appelloit autrement... Serviteur, Monsieur.

PAQUINOY.

Serviteur. *il touffe.* Hé, hé, hé... Cet homme-ci ne m'est pas inconnu : il avoit un autre nom. *il touffe.* Hé, hé, hé.

R O M A R I N *à part.*

C'est lui-même. Le drôle ne me reconnoît pas ;
il faut que je le découvre.

P A Q U I N O Y.

C'est lui assurément. Il ne se souvient pas de m'a-
voir vû ; il faut que je le fasse connoître.

S C E N E I I I.

PASQUIN, LE BARON, PAQUINOY,
R O M A R I N.

*P A S Q U I N au fond du Theatre, où il
a trouvé le Baron qui alloit fer-
mer la porte.*

B On jour, Monsieur. L'on va vous apporter
tout-à-l'heure deux fioles de votre potion. . . .
Mais qu'est-ce que je vois ? on consulte sans me
faire appeller ?

L E B A R O N.

Non , Monsieur : dès que la potion viendra je
l'irai prendre,

P A S Q U I N.

Deux hommes de la profession ceans d'intelli-
gence contre moi ?

L E B A R O N.

Eh ! non non , ces deux Messieurs ne se connois-
sent seulement pas.

Il est vrai que je ne connois pas Monsieur sous le nom de Paquinoy ; mais je le connois fort bien sous celui du sieur Islander ; c'étoit au moins le nom qu'il portoit , lorsqu'il prit la peine d'envoyer en l'autre monde une Dame de qualité de ce voisinage.

P A Q U I N O Y.

Et croyez - vous que sous le nom de Romarin je ne reconnoisse pas le sieur de la Fumée ? C'étoit-là votre nom , lorsque vous empoisonnâtes...

LE BARON.

Eh ! Messieurs... Monsieur , pour l'honneur de la profession...

P A S Q U I N *à part-soi.*

Il est vrai qu'ils seroient trop long-temps à se quereller. Eh ! doucement , Messieurs , doucement , de quoi diable vous piquez-vous ? Vous avez changé de nom l'un & l'autre : Eh bien , ne sçavez-vous pas qu'il est ordinaire aux plus grands hommes de notre profession d'en user ainsi ? Moi-même , je vous avoüerai qu'il n'y a pas long-temps qu'on m'appelloit le sieur Pasquin ; mais comme ce nom ne me parut pas convenable au métier que je fais , je ne fis pas scrupule d'en prendre un autre , & de me faire appeller le sieur Diamantin. Est-ce qu'il n'est pas permis , quand on ne se trouve pas bien d'un nom , d'en prendre un autre qui vous accommode ?

PAQUINOY.

P A Q U I N O Y.

Oui ; mais il m'accuse d'avoir tué...

R O M A R I N.

Et lui d'avoir empoisonné. . .

P A S Q U I N.

Eh ! bien ; tué , empoisonné , qu'est-ce que tout cela ? Ne faut-il pas , pour nous rendre habiles , que nous fassions des expériences ? Malheur sur qui elles tombent. A présent , sans vanité , je guéris tous mes malades ; mais j'ai fait tout comme vous. Bon , empoisonné , tué , égorgé , ne sont-ce pas là les droits de notre apprentissage ?

P A Q U I N O Y.

Oui ; mais sçachez que ce ne fut pas moi qui tuai cette Dame du voisinage.

R O M A R I N.

Vous lui donnâtes pourtant votre remède ?

P A Q U I N O Y.

Il est vrai ; mais dans le temps qu'il commençoit d'opérer elle eut peur , & envoya querir un Medecin.

P A S Q U I N.

Malè.

P A Q U I N O Y.

Affûrement , *malè*. Croiriez-vous , Monsieur , que ce désastreux Medecin n'eut pas plutôt mis pied à terre à la porte de la rue , que ma malade creva ?

P A S Q U I N.

Ah ! le bourreau !

C'est tuer les gens de bien loin.

PASQUIN.

Oh ! ça , Messieurs , vous voilà d'accord , prenez la peine de ...

S C E N E I V.

MARTON, ROMARIN, PAQUINOY,
PASQUIN, LE BARON,
LE LAQUAIS *portant deux grandes*
foles.

MARTON à Romarin.

M Onfieur , votre laquais est là , qui a quelque chose à vous dire de pressé.

ROMARIN à part *en s'en allant.*

Il vient me donner assurément des nouvelles , montrant *Pasquin* , de ce fourbe-là.



SCENE V.

MARTON, LE BARON,
PASQUIN, PAQUINOY,
UN LAQUAIS.

MARTON à Pasquin, lui montrant
ce que porte le laquais.

V Oilà, Monsieur, ce que votre Distillateur ordinaire nous a dit de vous apporter.

PASQUIN.

Ah! fort bien. Allez vite avaler cela, en grignotant cette opiate, *il tire de sa poche un grand biscuit.* à laquelle j'ai donné le goût d'un biscuit.

MARTON à Paquinoy.

Monsieur, notre Fribourg vous baise les mains.

PAQUINOY.

Bon... *il arrête le laquais.* Permettez, Monsieur, que je lise cette inscription... Oüais! *il lit.* *Potion cordiale, Rubanbri-Diamantine.* Voilà un nom bien extraordinaire.

PASQUIN lui ôtant la fiole.

Oh! oh! Voyez cela, c'est un elixir de rubis, d'ambre jaune, & de diamans potables.

MARTON.

Cette drogue doit être bien chere.

PASQUIN.

Oui, sans cela on en avaleroit terriblement à Pa-

ris. Mais allez vite boire, il ne faut pas la laisser éventer.

LE BARON à Paquinoï.

Serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir.

PAQUINOÏ.

Oùais ! me faire appeler, & me planter-là ? Je ne sortirai point.

MARTON en s'en allant, dit à part.

Je sçai bien le moyen de te faire détalier : attens, attens.

SCENE VI.

PAQUINOÏ, PASQUIN.

PAQUINOÏ à part-soi.

TAchons de gagner cet homme-ci. Monsieur, je sçai que vous êtes un homme extraordinaire...

PASQUIN.

Il est vrai ; mais je vous prie de...

PAQUINOÏ.

Je vois que le malade de ceans a pour vous une entière confiance...

PASQUIN.

Il a raison ; mais comme j'ai commencé à le traiter, trouvez bon que...

PAQUINOÏ.

Si vous voulez m'affocier dans cette pratique. *il touffe*. Hé, hé, hé.

P A S Q U I N.

Pour cette fois-ci laissez-moi le guérir , & une autre fois je vous le livrerai.

P A Q U I N O Y.

Je vous ferai part d'un secret. Hé , hé , hé , hé.

P A S Q U I N *en sortant.*

Quel diable d'homme ! Si Marton n'y vient donner ordre...

P A Q U I N O Y.

Oui , d'un secret qui est souverain , hé , hé , hé , pour la poitrine , hé , hé , hé ; & infallible , hé , hé , hé , hé , pour la toux. Hé , hé , hé , hé.

S C E N E V I I.

M A R T O N , P A Q U I N O Y ,

M A R T O N.

A H ! Monsieur !

P A Q U I N O Y ,

Qu'est-ce donc ?

M A R T O N.

Sauvez-vous...

P A Q U I N O Y.

Et pourquoi ?

M A R T O N.

Et sauvez-vous , vous dis-je.

P A Q U I N O Y.

Qu'ai-je à craindre ?

MARTON.

On avoit mis en prison notre Suisse, pour avoir commis, dit-on, quelque irrévérence envers vous.

PAQUINOY.

Eh bien?

MARTON.

Ce diable-là vous a entendu tousser ici, & il a enfoncé la porte.

PAQUINOY.

La porte?

MARTON.

Oui, Monsieur; il a pris son sabre, & il dit comme cela : *Il faut que je li coupe son tête.*

On fait du bruit.

PAQUINOY.

Quel bruit entens-je?

MARTON.

Et ! c'est Fribourg qui vient.

FRIBOURG, *sans être vu.*

Mon camerade, prendre, toi, sti bâton; prendre, moi, sti sabre,

Paquinoy s'enfuit.



SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON,
ROMARIN.

MARTON *riant.*

AH, ah, ah, ah.

PASQUIN.

Le voilà parti. Ah ! voici l'autre.

MARTON.

Je l'aurai bien-tôt congédié.

ROMARIN *à part , au fond du
Theatre.*

Je l'avois bien dit que mon laquais me portoit
des nouvelles de ce drôle-là... Ah, ah, Monsieur
le fourbe.

PASQUIN.

Plaît-il ?

ROMARIN.

Vous venez de la Chine, dites-vous ?

PASQUIN.

Comment ?

ROMARIN.

Valet revêtu ! Je vais tout découvrir à Mon-
sieur le Baron.

MARTON.

Il est enfermé.

ROMARIN *en s'en allant.*

N'importe, je veux qu'il sçache...

MARTON.

Monfieur, Monfieur, un mot. Vous a-t-on rendu fidèlement ce que l'on garentir hier du feu dans votre chambre?

ROMARIN *revenant, & changeant de voix.*

Je penſe, qu'oui. Comment?

MARTON.

Eh ! rien, Monfieur. Allez trouver Monfieur le Baron, je vous le dirai tantôt.

ROMARIN.

Non, non, diſ ſeulement. Je ſuis en peine de certaine choſe.

MARTON.

C'eſt, Monfieur, que lorsqu'on jettoit vos meubles par les fenêtres...

ROMARIN.

Eh ! bien ?

MARTON.

Le Commiſſaire du quartier, qui avoit accouru au feu, ſe ſaiſit...

ROMARIN *allarmé.*

De quoi ?

MARTON.

D'une bagatelle. Allez ſeulement, vous le ſçau- rez touſjours.

ROMARIN.

Non, je le veux ſçavoir. De quoi ſe ſaiſit-il ?

MARTON.

M A R T O N.

Eh ! d'une méchante cassette seulement.

R O M A R I N.

D'une cassette !

M A R T O N.

Oui , Monsieur. Il y avoit dedans , à ce qu'on dit , quelques pièces d'argent. . . ou façon ; avec de petits instrumens assez gentils.

R O M A R I N.

Le Commissaire s'en saisit ?

M A R T O N.

Oh ! vous ne perdrez rien : c'est un homme fort exact , il en a chargé son procès-verbal ; & il est là en bonne compagnie , pour vous rendre le tout en présence de gens.

R O M A R I N *s'enfuyant.*

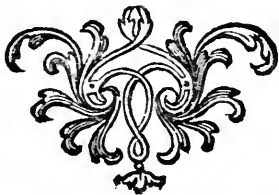
Il est là ? Diantre !

M A R T O N.

Je te répons de celui-là.

P A S Q U I N.

La peste , le joli petit métier ! Voilà à quoi aboutit ordinairement la soufflerie.



S C E N E IX.

ERASTE , ARISTE , MARIANE ,
PASQUIN, MARTON.

ERASTE.

Q U'a donc Monsieur de Paquinoy, qui court
comme un fou ?

MARTON.

Il fuit la colere de Fribourg, Monsieur.

MARIANE.

Et Monsieur de Romarin , qui se sauve par la
porte de derriere ?

MARTON.

Il fuit la croix du tiroir, Madame ; & je viens
de faire ceans fin d'Empiriques.

ARISTE.

Eh ! bien , Pasquin , comment se porte mon
frere ?

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, je crois qu'à l'heure qu'il est...
oh ! il commence à se bien porter.

MARIANE.

Seroit-il possible ?

PASQUIN.

Oh ! oui, Madame. A présent Monsieur votre
pere doit avoir vuidé, ou peu s'en faut, la se-
conde fiole de sa potion cordiale : la dose étoit hon-
nête, & j'en attens un bon succès.

M A R T O N.

Oh ! ça , faisons donc ce que nous avons concerté tantôt ensemble. C'est un homme à qui on fait accroire tout ce que l'on veut : d'ailleurs , les vapeurs du vin , & la confiance qu'il a prise en toi , nous le feront emporter d'emb'ée.

A R I S T E.

A tout hazard j'ai fait tout préparer pour les nêces.

P A S Q U I N.

Je vous ai dit , Monsieur , qu'il me faut avoir sur moi cent louis.

E R A S T E.

Je te les ai apportés , les voilà ; si tu réussis je te les donne.

P A S Q U I N *les mettant dans sa poche.*

Il n'y a pas de plus sûre caution. . . Je l'entens. Tenez-vous là cachés quelque part , pour revenir , & nous laissez commencer , Marton & moi.

S C E N E X.

L E B A R O N , P A S Q U I N ,
M A R T O N.

L E B A R O N *un peu gai.*

A H ! parbleu , Monsieur Diamantin ! Monsieur Diamantin !

P A S Q U I N.

Eh bien , Monsieur ?

G ij

LE BARON.

J'ai bien arrosé la bile rouge.

MARTON.

Ah ! Monsieur , vous voilà parfaitement bien...
Tenez , voilà votre bague , que Monsieur m'a dit
de vous rendre.

LE BARON.

Ma bague ? & je ne lui ai pas encore donné les
cent louis.

PASQUIN.

Pardonnez - moi , Monsieur , vous me les avez
donnés.

LE BARON.

Comment ? je vous ai donné , moi , les cent louis
promis ?

PASQUIN.

Oui , Monsieur.

LE BARON.

Oh , oh , diable m'emporte si je m'en souviens.

PASQUIN.

Je suis homme d'honneur , Monsieur , je suis
payé.

MARTON.

Pourquoi vous le diroit-il ? reprenez votre bague.

Il la reprend.

LE BARON.

En effet ... Parbleu , pourtant , plus j'y rêve ,
& moins...

PASQUIN.

Cela ne me surprend pas , Monsieur.

LE BARON.

Comment ?

PASQUIN.

C'est un effet de la potion que vous avez prise.

MARTON.

De la potion ?

Le Baron rêve.

PASQUIN.

Oùais, Marton. Il y a dans cette potion - là une certaine drogue, qui fait que l'on oublie entièrement tout ce que l'on a fait ; on ne s'en souvient que quelque temps après.

MARTON.

C'est une chose admirable que les ouvrages de la Chine.

LE BARON.

Oùais ! il me semble pourtant Mais, mais, mais, palasfanbleu, puisqu'il le dit, il faut bien que cela soit. Voilà une plaisante potion !

MARTON.

Oùi, Monsieur, qui fait que l'on paye ses dettes sans s'en appercevoir.

LE BARON.

Je sçai pourtant le compte de mon argent : où ai-je pris celui que je vous ai donné ?

PASQUIN.

Si vous voulez, Monsieur, vous ne m'aurez pas payé : que m'importe ? redonnez la bague.

LE BARON.

Non, non, non, je ne dis pas cela : mais d'où l'ai-je pris cet argent ?

PASQUIN.

Un homme ne vous est-il pas venu payer certaine dette que vous ne sçaviez pas ? Il y avoit cent louis, vous me les avez donnés ; les voilà encore.

LE BARON.

Oh ! là drôle de potion !

MARTON.

Tout prospère chez-vous, depuis que vous avez chassé Monsieur de Romarin.

LE BARON.

J'ai chassé, moi, Monsieur de Romarin ?

MARTON.

Vraiment, oui ; demandez s'il est au logis. Le Commissaire ne vous est-il pas venu faire des plaintes de lui ? ne vous en souvient-il pas ?

LE BARON, *après avoir rêvé.*

Non, parbleu.

MARTON.

Bon ! & si on ne l'avoit fait sauver, il étoit perdu. Vous avez mis là les pièces fausses qu'on lui a trouvées. Tenez, les voilà encore.

Elle lui met, & retire de sa poche ce qu'elle dit.

LE BARON.

En effet. . . Oüais ! . . . il faut donc, Monsieur, que ce soit la potion.

PASQUIN.

C'est cela même. Vous vous souviendrez demain de tout cela.

LE BARON.

Voilà, encore un coup, une drôle de potion ! . . .
Marton , ne lui aurois-je pas aussi donné , sans m'en appercevoir, de l'argent que quelqu'un m'eût apporté ?

MARTON.

Oh ! non, Monsieur.

LE BARON.

Pa , pa , passe pour le reste.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MARIANE, ERASTE,
LE BARON, PASQUIN,
MARTON.

ARISTE.

M On frere , je viens vous dire que , suivant l'ordre que vous m'avez donné . . .

LE BARON.

Quel ordre ?

ARISTE *faisant le surpris.*

Ah ! ah !

LE BARON.

Oùi, quel ordre. Monsieur vous dira que je ne puis pas à présent m'en souvenir. Quel ordre, dites?

ARISTE.

Eh ! de faire tout préparer.

LE BARON.

Quoi, préparer?

ARISTE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

On vous le dira. Quoi, préparer ?

ARISTE.

Eh ! ce qu'il faut pour leurs nêces !

LE BARON.

La peste ! à *Pasquin*. Voici encore de la potion.

PASQUIN.

Justement.

MARTON.

Est-ce que vous auriez aussi oublié, Monsieur, que vous m'avez envoyé, moi, querir le Notaire ?

LE BARON.

Ah ! ah ! le Notaire ?

MARTON.

Vraiment, oui, Monsieur, le Notaire. Il a dressé leur contrat, vous l'avez dicté vous-même ; ne vous en souvient-il plus !

LE BARON après avoir rêvé , se
tourne vers *Pasquin*.

La potion.

PASQUIN.

Oùi, Monsieur.

LE BARON.

Eh ! . . . l'ai - je signé ?

MARTON.

Vous avez dit, Monsieur, qu'il falloit le faire en présence des parens.

LE BARON.

Cela est dans l'ordre. Et les parens, m'ont-ils vû ?

MARTON.

Bon ! ils vous ont complimenté.

LE BARON.

Oùais ! voilà qui est admirable ! Et que leur ai-je répondu ?

MARTON.

Que vous étiez guéri, & que vous étiez charmé de ce mariage.

LE BARON.

Moi ?

PASQUIN.

Oui, oui ; j'y étois présent, Monsieur, & même vous avez fait sur cela un fort beau discours, que tout le monde a admiré.

LE BARON.

Parbleu, cela est trop plaissant ! Et vous ai-je invité à leurs nôces ?

PASQUIN.

Vous m'avez fait, Monsieur, cet honneur-là.

LE BARON.

J'en suis vraiment ravi. Allons donc finir cette affaire-là tous ensemble; & souvenez-vous de me faire prendre de cette potion-là quand il faudra payer la dot.

Fin du dernier Acte.



P A T E L I N ,

C O M E D I E ,

C O M P O S E E

E N T R O I S A C T E S ,

A V E C

U N P R O L O G U E .

E T T R O I S I N T E R M E D E S ,

M E S L E ' S D E D E ' C L A M A T I O N S ,
D E C H A N T S , E T D E D A N S E S ;

E t r e p r é s e n t é e p o u r l a p r e m i e r e f o i s s a n s P r o l o g u e ,
& s a n s I n t e r m é d e s l e 4 . J u i n 1706.

IN THE MATTER OF

JOHN W. EDWARDS

DECEASED

BY

THE

WILL OF

IN PROBATE

P R E F A C E

DE L'AUTEUR.

J'Ai tiré le fujet de cette Comédie d'une ancienne pièce Comique , intitulée : *Les Tromperies , Finesses , & Subtilités de M^e. Pierre Patelin , Avocat à Paris* , imprimée à Roüen , chez Jacques Cailloüé en 1656. sur la Copie de l'an 1560.

Voici ce que dit de cette pièce M. Pasquier dans ses Recherches de la France , chap. 55. liv. 7. « Ne vous souvient-il » point de la réponse que fit Virgile à ceux » qui lui improperoient l'étude qu'il employoit en la lecture d'Ennius , quand » il leur dit , qu'en ce faisant , il avoit appris à tirer l'or d'un fumier ? Le semblable m'est arrivé n'agueres aux champs , où étant destitué de compagnie , j'ai trouvé , sans y penser , la farce de M^e. Pierre Patelin , que je lus & relus avec tel contentement , que j'oppose maintenant cet échantillon à toutes les Comédies Grecques , Latines , & Italiennes. » Puis après avoir donné le fujet de cette pièce , & en avoir rapporté quelques-

uns des meilleurs endroits , il continue ainsi : « Ne pensez pas que , par une opinion particuliere , je foye le seul auquel ait plû ce petit Ouvrage ; car au contraire , nos ancêtres trouverent ce Maître Pierre Patelin avoir si bien représenté le personnage , pour lequel il étoit introduit , qu'ils mirent en usage ce mot *Patelin* , pour signifier celui , qui par beaux semblants enjauloit ; & de lui , firent uns *Patelineur* & *Patelinage* pour même sujet. Et quand il advient qu'en communs devis , quelqu'un extravage de son premier propos , celui qui le veut remettre sur ces premieres brisées , lui dit : *Revenez à vos moutons* , & autres proverbes que nous avons puisés de la fontaine de Patelin.

» Davantage , (dit-il , dans le même chap.) je receuille quelques anciennetés , qui ne doivent pas être négligées ; car quand vous voyez le Drapier vendre ses six aulnes de drap neuf francs , & qu'à l'instant même , il dit que ce sont six écus , il faut nécessairement conclure , qu'en ce tems-là , l'écu ne valoit que trente sols. Mais comme accorderons-nous les passages ? en ce que , en tous les endroits où il est parlé du prix de chaque aulne , il n'est parlé que de vingt-quatre sols ; ce

» qui n'est pas somme suffisante pour faire
» revenir les six aulnes à neuf francs , ains à
» sept livres quatre sols seulement. C'est
» encore une autre ancienneté digne d'être
» considérée , qui nous enseigne qu'en la
» ville de Paris , où cette farce fut faite ,
» & par aventure représentée sur l'échaf-
» fault , quand on parloit du sol simplement ,
» on l'entendoit *parisi* , quinze deniers tour-
» nois , (car ainsi étoit-il de notre ville de
» Paris) & à tant que les vingt-quatre sols
» faisoient les trente sols tournois. »

L'estime que M. Pasquier fait de cette Comédie , est ce qui me l'a fait faire , ou pour mieux dire , ce qui me l'a fait travailler , & mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne suis pas cependant tout-à-fait de l'avis de M. Pasquier ; mais il est vrai que cette pièce est un fumier , dont on peut tirer de l'or : je ne sçai pas si je l'ai fait , mais je sçai bien que je me suis extrêmement diverti en y travaillant. J'en ai conservé autant que j'ai pû les jeux de Theatre que j'y ai trouvés , en les intéressant dans une seule action qu'il m'a fallu inventer , afin de garder à peu-près les règles qu'on observe aujourd'hui , & qu'on ne connoissoit guères en France , au tems où cette pièce fut faite , ce qui m'a obligé

d'y ajouter les Personnages de Valère , d'Henriette , & de Colette , & d'en changer entièrement l'économie & le dénouement.

|| Cette Comédie avoit été faite en l'année 1700. pour être représentée devant le Roi , par les principaux Seigneurs de la Cour , dans l'appartement de Madame de Maintenon ; mais la guerre qui survint à l'occasion de la mort du Roi d'Espagne , en empêcha l'exécution , & six ans après elle fut jouée sur le Théâtre François , sans Prologue , & sans Intermèdes , par les soins de M. Palaprat , comme les autres pièces de Théâtre que j'avois composées en différens tems *.

** Voyez l'Avertissement qui est à la tête du premier Volume.*

REMARQUES HISTORIQUES.

PAR les remarques de M. Pasquier , que M. de Brueys a inféré dans sa Préface , on peut conclure que la Farce originale de Pierre Patelin Avocat , a été faite à Paris vers l'an 1470. puisque le Blanc , dans son Traité des Monnoyes observe que les écus d'or vieux , ou à la Couronne , haussèrent de prix en 1473. & furent mis à trente sols.

Cette Farce fut imprimée pour la première fois à Paris , chez Simon Vostre , in 8°. sans date. Peu de tems après , il en parut une traduction Latine , faite par *Reuchlin* , sous le nom d'*Alexander Conribertus*. Comme cette édition étoit pleine de fautes,
le

le neveu du Traducteur en publia une seconde Gothique, en petit in-12. sur velin, imprimée chez Guillaume Eustache, avec Privilège de Louis XII. datté du 6. Septembre 1512. Simon Colinet la réimprima in-8°. en 1543. (Voyez les notes de Duchat sur Rabelais, liv. 1. ch. 20.) & en 1723. Urbain Coustelier en donna une édition exacte & faite avec soin, à laquelle il joignit le Testament de Patelin. Jacques Guerin promet incessamment une nouvelle édition de cette pièce ancienne, avec des changemens & des augmentations considérables.

Les différentes éditions ou traductions qu'on a faites du Patelin, peuvent faire présumer avec raison qu'il a eu un grand succès dans son origine, & qu'il a conservé long-tems l'estime qu'il s'étoit acquise. En effet, on trouve dans cette Comédie le simple, le naturel, & le comique, né du fond de l'action, ou de la situation, & non du mot; il ne paroît pas que l'original ait dégénéré dans la copie de M. de Brueys; si cependant l'on peut appeller copie un Ouvrage, dont le fond, à la vérité, n'appartient pas à son Auteur; mais que néanmoins cet Auteur a sçu travailler avec tant d'art, soit dans la conduite, soit dans les détails, qu'il lui a donné l'air d'originalité, & la grace de la nouveauté. M. de Brueys n'a conservé de l'ancien Patelin, que les principales Scenes de l'Avocat, & de Guillaume; parce que ce sont des Scenes prises dans la nature, & qui ne peuvent jamais rien perdre de leur mérite. Quant au fond, comme la nature ne change point, ses vrais mouvemens ne cessent point d'être les mêmes; & quelques anciens qu'ils soient, ils sont toujours bons à présenter aux hommes; ainsi ce n'est plus pour celui qui se charge de les remettre au jour, qu'une affaire de style; mais

qui cependant ne diminuë rien du génie qu'il faut avoir pour réüssir dans ce genre d'Ouvrage.

Personne, je crois, ne fera le reproche à Moliere d'avoir emprunté de Plaute le sujet d'Amphitrion, celui du Festin de Pierre de Calderon, & d'avoir pris dans les anciennes Farces Italiennes une partie de ses Sujets & de ses Scenes comiques ; dès que l'on conviendra qu'il est devenu original dans la façon dont il a traité ce qu'il a emprunté d'autrui, on ne pourra lui refuser la justice & les loüanges qu'il mérite. Qu'importe, après-tout, que ce qu'on nous présente sur le Théâtre soit original ou non, pourvu qu'il en ait le caractère ; & ne vaudroit-il pas mieux reprendre de bons Sujets oubliés depuis un ou deux siècles, que d'en imaginer de nouveaux, en courant le risque de la réüssite ? Il est vrai, que ces anciens Sujets ne demandent ni faillies d'esprit, ni bons mots, ni équivoques ; mais y auroit-il grand mal de ramener sur le Théâtre la franchise & le naturel de Guillaume, de Chrifaldes, & le beau simple d'Harpagon, d'Arnolphe & de Sganarelle ? On objectera peut-être que le fond de ces anciennes pièces n'est pas noble, & souvent même dans le bas ; mais il est aisé de répondre à cela, que si ce même fond produit des situations vraies, naturelles, & comiques, il n'est pas difficile de l'anoblir ; & de le rendre convenable aux mœurs du tems où l'on écrit. D'ailleurs, une action Théâtrale ne doit-elle se passer qu'entre des petits Maîtres, des Financiers, ou des coquettes du grand monde ; & ne peut-on, à l'exemple de Moliere, mettre sur la Scene les Bourgeois, & les gens du tiers Etat ? Ils ont leurs ridicules aussi bien que les Marquis & les femmes du bel air ; mais avec cette différence, que les ridicules des Bourgeois sont vrais, & dans la nature ; & que ceux des petits

Maitres ne font, en quelque façon, que des contorsions ou des affecterries. Le succès qu'a eu le Pâtelin moderne, & le plaisir qu'il fait encore aujourd'hui dans ses représentations, est une preuve que l'action bourgeoise seroit susceptible sur le Théâtre, d'autant, ou peut-être de plus de comique que l'action noble; si depuis trente ans les mœurs n'avoient pas changé, & si le Bourgeois, qui rougit aujourd'hui de l'être, n'avoit adopté les façons de penser & d'agir des gens de qualité, & n'avoit mis le naturel & la simplicité des mœurs de nos peres, au rang de leurs pourpoints & de leurs ringraves.



~~~~~

# N O M S D E S A C T E U R S

*du Prologue de la Comédie de Patelin.*

T H A L I E.

M E R C U R E.

A P O L L O N.

V U L C A I N.

M I N O S.

P L U T O N.

P R E M I E R E G R A C E.

D E U X I E M E G R A C E.

T R O I S I E M E G R A C E.

C H O E U R D E S D I E U X.



# PROLOGUE

DE LA COMEDIE

DE

# PATELIN.

*Le Théâtre représente l'Olimpe ; Mercure,  
le Messager de Jupiter , assemble tous  
les Dieux.*

MERCURE.

**D**IVINITE'S de la Terre & des Cieux ;  
Que de toutes parts on s'avance ?

Accourez tous : le Souverain des Dieux

Nous honore de sa présence ;

Hâtez-vous , hâtez-vous de paroître à ses yeux ?

CHOEUR DES DIEUX.

Hâtons-nous , hâtons-nous de paroître à ses yeux.

UN DES DIEUX.

Dans ce jour de réjouissance ,

De son auguste présence ,

Il daigne honorer ces lieux ,

Que l'on chante , que l'on danse ?

CHOEUR DES DIEUX.

Que l'on chante , que l'on danse ;

Hâtons-nous , hâtons-nous de paroître à ses yeux.

U N D E S D I E U X .

C'est ici , qu'éloigné des travaux glorieux ,  
Qui lassent quelquefois la suprême Puissance ;  
Il se plaît à goûter le charme précieux ,  
Des tranquilles plaisirs que donne l'Innocence.

C H O E U R D E S D I E U X .

Que l'on chante , que l'on danse ;  
Hâtons-nous , hâtons-nous de paroître à ses yeux.

*Ici les Dieux & les Déeses témoignent par leurs danses  
la joye de paroître aux yeux de Jupiter.*

M E R C U R E . ( *Recit de chant.* )

Laiſſons aux Filles de Memoire ,  
Le ſoin d'éterniſer ſa gloire ;  
Et puisqu'il nous paroît daigner y conſentir ,  
Avec le ſecours de Thalie ,  
Par quelque heureuſe ſaillie ,  
Tâchons de le divertir.

T H A L I E . ( *Recit ſans chanter.* )

Lorſqu'il prenoit plaſir à mes jeux innocens ,  
La Scene pour lui plaſire enſantoit des miracles ,  
Depuis que de ſa vûë il prive mes Spectacles ,  
Ils ſont devenus languiffants :  
Pour lui j'avois pris ſoin de former un Moliere ;  
Mais il n'eſt plus , c'eſt vous en dire aſſez.  
Tâchons donc de trouver dans les ſiècles paſſés ,  
Pour les jeux d'aujourd'hui quelque heureuſe ma-  
tiere ,

Dans la galante Cour d'un Monarque François;  
Jadis , certain Auteur fit un comique ouvrage ,  
D'où nous vient le Patelinage ;  
C'est le sujet dont je fais choix.

UN DES DIEUX. (*Recit de chant.*)

Du fameux Patelin renouvelons l'histoire ,  
La France lui donna le jour ;  
Montrons , montrons aujourd'hui par quel tour ,  
Jusqu'à nous de ce fourbe a passé la memoire.

CHOEUR DES DIEUX.

Montrons , montrons aujourd'hui par quel tour ,  
Jusqu'à nous de ce fourbe a passé la memoire.

THALIE. (*Cette Scene se déclame sans chanter.*)

Vous tous , que Jupiter comble de ses bienfaits ,  
Et qui ne cherchez qu'à lui plaire ;  
Allez vous travestir , prenez l'air & les traits  
De ceux dont vous devez prendre le caractère ,  
(à Mercure.) Vous , faites Patelin.

MERCURE.

Moi , Muse ? nous verrons !

THALIE.

Oui , je vois que c'est votre affaire ,  
Vous êtes le Dieu des larrons ,  
Vous ne sortirez pas de votre caractère ;  
(à Apollon.) Vous , Apollon , vous ferez Agnelet.

A POLLON.

Un Berger , moi ?

THALIE.

Point de défaite ,

Ne l'avez-vous pas déjà fait  
 En gardant les troupeaux d'Admette ?  
 Sur qui puis-je jeter les yeux ,  
 Pour d'un Marchand dupé représenter le rôle ?  
 Ah ! c'est à vous , Vulcain , qu'il conviendra le  
 mieux.

V U L C A I N .

Un Dieu Marchand ?

T H A L I E .

Eh ! oui , sur ma parole  
 Il vous convient , en vérité !  
 J'ai besoin d'une dupe , & vous l'avez été.  
 Il me faudroit un Juge de Village :  
 A vous le dé , grave Minos.

M I N O S .

Mais , Muse , vous n'êtes pas sage ;  
 Et vous osez , mal à propos ,  
 Du Juge des Enfers , faire un Juge de Bale.  
 Voulez-vous que je me ravale ,  
 A juger un procès qui n'est que fiction ,  
 Et d'un Poëte oisif , l'imagination ?

T H A L I E .

D'un Poëte ? Minos , est-ce vous faire injure ?  
 Ne leur devez-vous pas cela ?  
 Et de qui tenez-vous , que de ces Messieurs-là  
 L'inférieure Magistrature ?  
 Il me reste à donner un Rôle seulement . . .  
 Pluton veut-il faire l'amant ?

P L U T O N .

Ah ! dispensez m'en , je vous prie ,

J'en

J'en crains encore le danger,  
Pour l'avoir fait une fois dans ma vie,  
Une mere faillit à me dévifager.

THALIE.

Quoi, ce n'est que cela? prenez, prenez ce Rôle,  
Il n'est plus de mere si fole.

MERCURE.

Thalie, enfin, le veut; finiffons ces débats,  
Pour plaire à Jupiter, que ne feroit-on pas?

Sa bonté nous y follicite.

Nous avons vu plus d'une fois,

Que de nos différens emplois,

Si quelqu'un foiblement s'aquitte;

Celui dont nous fuivons les Loix,

Se contente du zele-au défaut du mérite;

Mais de vos jeux, Muse, que dira-t-on?

Eh! quoi, pas une feule Actrice?

THALIE.

Vous aurez pour femme Euridice,

Je fçais qu'elle a fuivi Pluton:

Pour femme de Théâtre, au moins, autrement non;

Car prenez garde à son époux fidelle.

Il ne manquera pas par fes chants merveilleux,

De la venir reclamer en ces lieux,

Il ne fcauroit vivre fans elle:

J'ai deux Rôles encor, celui de Henriette

Sera pour la belle Cypris,

Et pour représenter Colette,

Je vais ravir une Nymphé folette

Pour qui le Dieu Pan est épris,

*Tomé III.*

I

De ce Dieu , cependant , je crains la jalousie ,  
Les Faunes , les Silvains venants à son secours ,  
Pourroient bien de nos jeux interrompre le cours :  
En tout cas de leurs chants , la douce mélodie ,  
Leurs danfes , leurs concerts , pour servir ses amours ,  
Feront un Intermède à notre Comédie.

Voilà tous mes Rôles donnés ,  
Et j'en ai fait , je pense , assez bien le partage.  
Ce n'est pas encor tout... ces murs sont trop ornés ,  
Pour le lieu de la Scene il me faut un Village :

Muse , sçavante en l'art des Bâtimens ,  
Changez cette superbe & riche architecture

En une champêtre structure

Pour assortir mes divertissemens ;

Et vous , Hébé , Déesse du bel âge ,

Aux graces qui suivent vos pas ,

Faites embellir cet ouvrage ,

Il ne manquera point d'apas.

Moi je vais cependant , pour la pièce attenduë ,

Faire préparer mes Auteurs.

Quoi ! vous craignez les Spectateurs ,

Et n'osez , travestis , vous montrer à leur vüë ?

Quand il faut divertir le plus puissant des Dieux ,

On peut paroître sur la Scene ;

Quelque figure qu'on y prenne ,

Tout personnage est glorieux.

*Les Dieux & les Déesſes qui doivent ſe travestir ſe rendent à cette raiſon , & ſuivent Thalie. Cependant l'Olimpe ſe change en un Village , tandis que la Déesſe Hébé danſe & invite les Graces qui l'accompagnent à parer la Scene : ce qu'elles font en plaçant des vases de fleurs en différens endroits , en danſant & en chantant.*

U N E G R A C E.

A cette Scene ruſtique ,  
Donnons tous nos ornemens ;  
L'éclat le plus magnifique ,  
Ne vaut pas nos agrémens.

( On danſe. )

U N E A U T R E G R A C E.

Toujours , quoiqu'on veuille faire ,  
C'eſt à nous qu'on a recours ;  
Sans nous on ne ſçauroit plaire ,  
Avec nous on plaît toujours.

( On danſe. )

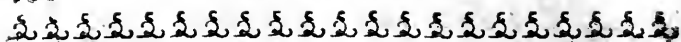
U N E A U T R E G R A C E.

Venez , charmante Thalie ,  
Vos Aſteurs peuvent ſortir :  
Votre Scene eſt embellie ;  
Venez , venez nous divertir.

*Les Graces repètent en Chœur les deux derniers Vers.*

*Fin du Prologue.*





## A C T E U R S.

P A T E L I N , Avocat.

Madame P A T E L I N , Femme de l'Avocat.

H E N R I E T T E , Fille de Patelin.

G U I L L A U M E , Drapier.

V A L E R E , Fils de Guillaume, & Amant d'Henriette.

C O L E T T E , Servante de Patelin, & fiancée à Agnelet.

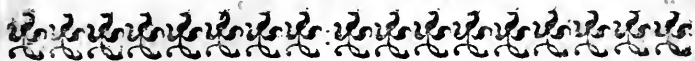
A G N E L E T , Berger de Guillaume; Amant de Colette.

B A R T O L I N , Juge du Village.

U N P A Y S A N .

D E U X R E C O R D S ,

*La Scene est dans un Village près de Paris.*



L'AVOCAT

PATELIN,

COMEDIE

EN TROIS ACTES.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. PATELIN *seul.*

C'EST-est résolu, il faut aujourd'hui même, quoique je n'aye pas le sol, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre, que d'être pauvre. Qui diantre à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un Avocat? Ne diroit-on pas plutôt que je serois un Magister de ce Bourg? Depuis quinze jours j'ai quitté le Village, où je demeurois pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires, elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là pour voisin mon compere le Juge du lieu, pas un

pauvre petit procès : de cet autre côté un riche Marchand Drapier ; pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah ! pauvre Patelin ! pauvre Patelin ! Comment feras-tu pour contenter ta femme , qui veut absolument que tu marie ta fille ? Qui diantre voudra d'elle , en te voyant ainsi déguenillé ? Il te faut bien par force avoir recours à l'industrie. . . Oui , tâchons adroitement à nous procurer à crédit un bon habit de drap , dans la boutique de Monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche , tel qui refuse ma fille . . .

---

## S C E N E II.

Mr. P A T E L I N , Me. P A T E L I N ,  
C O L E T T E .

Mr. P A T E L I N .

**M**Ais voilà ma femme & sa servante qui causent ensemble sur ma friperie , écoutons sans nous montrer.

Me. P A T E L I N .

Oh , ça , Colette , je n'ai point voulu te parler au logis , de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

Mr. P A T E L I N .

L'y voilà.

Me. P A T E L I N.

Je veux que tu me dise, où ma fille peut avoir dequoi aller aussi proprement qu'elle va.

C O L E T T E.

Eh ! c'est, Madame, que Monsieur votre époux lui donne...

Me. P A T E L I N.

Mon époux, il n'a pas dequoi se vêtir lui-même.

Mr. P A T E L I N.

Il est vrai.

Me. P A T E L I N.

Je te chasserai, & tu ne te marieras point avec Agnelet ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

C O L E T T E.

Peste ! Madame, il faut vous la dire : Valere, le fils unique de Monsieur Guillaume, ce riche Marchand Drapier, qui demeure-là, est amoureux de Mademoiselle Henriette, & il lui fait des présens de tems en tems.

Mr. P A T E L I N.

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

Me. P A T E L I N.

Mais, où prend Valere dequoi faire ces présens ? son pere est un riche brutal qui ne lui donne rien.

C O L E T T E.

Oh ! Madame, quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent, cela est dans l'ordre ; & Valere fait comme les autres, c'est la règle.

Mais , que ne fait -il demander ma fille en mariage ?

C O L E T T E .

Il l'auroit fait aussi ; mais il craint que son pere n'y veuille pas consentir ; à cause , ne vous déplaîse , que notre Monsieur va toujours mal vêtu , cela fait mal juger de ses affaires.

Mr. P A T E L I N .

C'est à quoi je vais donner ordre.

Me. P A T E L I N .

J'entens quelqu'un , retire-toi. Ah ! te voilà !

Mr. P A T E L I N .

Oui.

Me. P A T E L I N .

Comme te voilà vêtu !

Mr. P A T E L I N .

C'est que . . . je . . . je ne suis pas glorieux ,

Me. P A T E L I N .

C'est que tu es un gueux ; & je viens d'apprendre que ta gueniserie rebute tous les parrains qui se présentent pour notre fille.

Mr. P A T E L I N .

Vous avez raison ; le monde juge des gens par les habits ; j'avouë que ceux que je porte font tort à Henriette , & j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Me. P A T E L I N .

Toi , proprement ! & avec quoi ?

Mr. P A T E L I N.

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

Me. P A T E L I N.

Et où allez-vous , s'il vous plaît ?

Mr. P A T E L I N.

Je vais m'acheter un habit de drap.

Me. P A T E L I N.

Sans avoir un fol , acheter un habit ?

M. P A T E L I N.

Oui , de quelle couleur me conseilles-tu de le prendre ? gris de fer , ou gris de more.

Me. P A T E L I N.

Hé ! prends-le comme tu pourras , si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner ; je vais parler à Henriette , je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent gueres.

Mr. P A T E L I N.

Si l'on me demande , je ferai ici à la boutique de notre voisin.

---

### S C E N E I I I.

Mr. P A T E L I N *seul.*

**E**lle n'est pas encore fermée. . . . Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera ces guenilles , une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à Monsieur Guillaume pour venir à bout de mon dessein. . . . Le voilà

avec son fils , allons nous mettre *in habitu* , & revenons promptement.

---

## S C E N E IV.

Mr. GUILLAUME, VALERE.

Mr. G U I L L A U M E.

O N commence à ne voir guère clair dans la boutique : exposons ceci un peu plus à la vûë des passans. . . Oh ! ça , Valere , je t'avois dit de me chercher un Berger pour garder le troupeau , dont la laine sert à faire mes draps.

V A L E R E.

Est-ce , mon pere , que vous n'êtes pas content d'Agnelet ?

M. G U I L L A U M E.

Non , car il me vole ; & je te soupçonne d'y avoir part.

V A L E R E.

Moi ?

Mr. G U I L L A U M E.

Oui , toi. J'ai sçu que tu es amoureux de je ne sçai quelle fille d'ici près , & que tu lui fais des présens ; & je sçai que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert : Tout cela fait que je te soupçonne.

V A L E R E *à part.*

Qui diantre nous a découverts ?... *haut.* Je vous

assûre , mon pere , qu'Agnelet nous sert très-fidèlement.

Mr. GUILLAUME.

Oui , toi ; mais non pas moi : car depuis un mois qu'il a quitté le Fermier avec qui il demeuroid , pour entrer en mon service , il me manque six vingts moutons , & il n'est pas possible qu'en si peu de tems il en soit mort , comme il le dit , un si grand nombre de la clavelée.

V A L E R E.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

Mr. GUILLAUME.

Oui , avec des Medecins ; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs , cet Agnelet fait le nigaut ; mais c'est un niais , & le plus rusé coquin... Enfin , je l'ai pris sur le fait , tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu , & je l'ai fait ajourner devant Monsieur le Juge : cependant avant que de pousser plus loin l'affaire , j'ai voulu sçavoir si tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait.

V A L E R E.

Ah ! mon pere , j'ai trop de respect pour vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en Justice ; mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte : Approche cette chaise ; c'est assez ; laisse - moi. Si un Sergent que j'ai envoyé querir , me demande , fais moi appeller. Je

resterai encore un peu ici , en cas que quelque acheteur se présente.

V A L E R E à part.

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon pere , pour s'accommoder avec lui.

## S C E N E V.

Mr. PATELIN , Mr. GUILLAUME.

Mr. P A T E L I N .

B On. Le voilà seul : approchons.

Mr. G U I L L A U M E .

Compte du troupeau , &c. Six cens bêtes , &c.

Mr. P A T E L I N à part.

Voilà une pièce de drap qui seroit bien mon affaire. Serviteur , Monsieur.

Mr. G U I L L A U M E .

Est-ce le Sergent que j'ai envoyé querir : qu'il attende ?

Mr. P A T E L I N .

Non , Monsieur , si suis . . .

M. G U I L L A U M E .

Une robe ? le Procureur dont . . . Serviteur.

Mr. P A T E L I N .

Non , Monsieur , j'ai l'honneur d'être Avocat.

Mr. G U I L L A U M E .

Je n'ai pas besoin d'Avocat : je suis votre serviteur.

Mr. P A T E L I N.

Mon nom, Monsieur, ne vous est, sans doute, pas inconnu : je suis Patelin, l'Avocat.

Mr. G U I L L A U M E.

Je ne vous connois point, Monsieur.

M. P A T E L I N *à part.*

Il faut se faire connoître . . . *haut.* J'ai trouvé, Monsieur, dans les memoires de feu mon pere, une dette qui n'a pas été payée, &c. . .

Mr. G U I L L A U M E.

Ce ne sont pas mes affaires ; je ne dois rien.

Mr. P A T E L I N.

Non, Monsieur ; c'est au contraire, feu mon pere qui devoit au vôtre trois cens écus ; &c comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer . . .

Mr. G U I L L A U M E..

Me payer ? Attendez, Monsieur, s'il vous plaît, je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse ; je suis votre très-humble & très-obeissant serviteur. Assoyez-vous là, je vous prie, assoyez-vous là.

Mr. P A T E L I N.

Monsieur . . .

Mr. G U I L L A U M E,

Monsieur.

Mr. P A T E L I N.

Si tous ceux qui me doivent, étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup

plus riche que je ne suis ; mais je ne sçais point retenir le bien d'autrui.

Mr. G U I L L A U M E .

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens sçavent fort bien faire.

Mr. P A T E L I N .

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête-homme est de bien payer ses dettes ; & je viens sçavoir quand vous ferez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

Mr. G U I L L A U M E .

Tout-à-l'heure.

Mr. P A T E L I N .

J'ai chez moi votre argent tout prêt , & bien compté ; mais il faut vous donner le tems de faire dresser une quittance pardevant Notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette , & j'en dois rendre un compte en forme.

Mr. G U I L L A U M E .

Cela est juste. Hé bien , demain matin à cinq heures.

Mr. P A T E L I N .

A cinq heures , soit. J'ai peut-être mal pris mon tems , Monsieur Guillaume , je crains de vous détourner.

Mr. G U I L L A U M E .

Point du tout , je ne suis que trop de loisir : on ne vend rien.

Mr. P A T E L I N .

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul ,

que tous les négocians de ce lieu.

Mr. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

Mr. PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays... Voilà un assez beau drap.

Mr. GUILLAUME.

Fort beau !

Mr. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

Mr. GUILLAUME.

Oh ! Monsieur !....

Mr. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse !

Mr. GUILLAUME.

Oh ! oh ! Monsieur !

Mr. PATELIN.

Des manieres nobles & franches, qui gagnent le cœur de tout le monde.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! point, Monsieur !

Mr. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la vûë.

Mr. GUILLAUME.

Je le croi : c'est couleur de maron.

Mr. PATELIN.

De maron, que cela est beau ? Gage, Monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

P A T E L I N,

Mr. G U I L L A U M E.

Oui, oui, avec mon Teinturier.

Mr. P A T E L I N.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du Village.

Mr. G U I L L A U M E.

Ah, ah, ah.

Mr. P A T E L I N.

Cette laine me paroît assez bien conditionnée.

Mr. G U I L L A U M E.

C'est pure laine d'Angleterre.

Mr. P A T E L I N.

Je l'ai crû. . . A propos d'Angleterre, il me semble, Monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble.

Mr. G U I L L A U M E.

Chez Monsieur Nicodeme?

Mr. P A T E L I N.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour.

Mr. G U I L L A U M E.

Je l'ai ouï dire à ma mere.

Mr. P A T E L I N.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit,

Mr. G U I L L A U M E.

A dix-huit ans, je sçavois lire &amp; écrire.

Mr. P A T E L I N.

Quel dommage que vous ne vous foyez appliqué aux grandes choses : sçavez-vous bien, Monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

Mr.

Mr. GUILLAUME.

Comme un autre...

Mr. PATELIN.

Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap, comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit : je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

Mr. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

Mr. PATELIN *à part.*

Le garderai, ce n'est pas là mon compte. *haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cens livres, où je ne voulois pas toucher ; mais je vois bien, Monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

Mr. GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

Mr. PATELIN.

Je le sçai bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit... Que je prens de plaisir à vous voir frais & gaillard ? Quel air de santé, & de longue vie.

Mr. GUILLAUME.

Je me porte bien.

Mr. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cens écus, je porte aussi de quoi le payer.

Il vous en faudra... Vous voulez, sans doute, l'habit complet ?

Mr. P A T E L I N .

Oui , très-complet , juste-au-corps , culotte & veste , doublez de même ; & le tout bien long & bien large.

Mr. G U I L L A U M E .

Pour tout cela , il vous en faudra... Oui... six aulnes.... voulez-vous que je les coupe en attendant ?

Mr. P A T E L I N .

En attendant... Non , Monsieur , non , l'argent à la main , s'il vous plaît , l'argent à la main : c'est ma méthode.

Mr. G U I L L A U M E .

Elle est fort bonne... *à part*. Voici un homme très-exact.

Mr. P A T E L I N .

Vous souvient-il , Monsieur Guillaume , d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'écu de France.

Mr. G U I L L A U M E .

Le jour qu'on fit la fête du Village.

Mr. P A T E L I N .

Justement ; nous raisonnâmes à la fin du repas sur les affaires du temps ; que je vous ouï dire de belles choses !

Mr. G U I L L A U M E .

Vous vous en souvenez.

Mr. P A T E L I N.

Si je m'en souviens ? Vous prédites dès-lors tout ce que nous avons vû depuis dans Nostradamus.

Mr. G U I L L A U M E.

Je voi les choses de loin.

Mr. P A T E L I N.

Combien , Monsieur Guillaume , me ferez-vous payer de l'aune de ce drap ?

Mr. G U I L L A U M E *voyant la marque.*

Voyons ; un autre en payeroit , ma foi , six écus ; mais allons . . . . je vous le bailleraï à cinq écus.

Mr. P A T E L I N *à part.*

Le Juif . . . . *haut.* Cela est trop honnête , six fois cinq écus , ce sera justement . . . .

M. G U I L L A U M E.

Trente écus.

Mr. P A T E L I N.

Oüi , trente écus : le compte est bon . . . Parbleu , pour renouveler connoissance , il faut que nous mangions demain à dîner une oye , dont un Plai-deur m'a fait présent.

Mr. G U I L L A U M E.

Une oye ; je les aime fort.

Mr. P A T E L I N.

Tant mieux : Touchez - là ; à demain à dîner ; ma femme les apprête à miracle ; par ma foi il me tarde qu'elle me voye sur le corps un habit de ce drap ; croyez-vous qu'en le prenant demain matin , il soit fait à dîner ?

Mr. G U I L L A U M E

Si vous ne donnez du temps au Tailleur, il vous le gâtera.

Mr. P A T E L I N .

Ce seroit grand dommage !

Mr. G U I L L A U M E .

Faites mieux : Vous avez dites - vous , l'argent tout prêt.

Mr. P A T E L I N .

Sans cela je n'y songerois pas.

Mr. G U I L L A U M E .

Je vais vous le faire porter chez-vous par un de mes garçons ; il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

Mr. P A T E L I N prend le drap.

Cela est heureux ?

Mr. G U I L L A U M E .

Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

Mr. P A T E L I N .

Bon , est-ce que je ne me fie pas à vous ?

Mr. G U I L L A U M E .

Donnez , donnez , je vais le faire porter , & vous m'enverrez par le retour ....

Mr. P A T E L I N .

Le retour . . . Non , non , ne détournez pas vos gens , je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi . . . Comme vous dites , le Tailleur aura plus de tems.

Mr. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

Mr. PATELIN.

Hé ! point, point. Je ne suis pas glorieux ; il est presque nuit ; & sous ma robe , on prendra ceci pour un sac de procès.

Mr. GUILLAUME.

Mais , Monsieur , je vais toujours vous donner un garçon pour me . . .

Mr. PATELIN.

Eh ! point de façon , vous dis-je . . . à cinq heures précises trois cens trente écus , & l'oye à dîner. Oh ! ça , il se fait tard : adieu , mon cher voisin , serviteur . . . eh ! serviteur.

Mr. GUILLAUME.

Serviteur , Monsieur , serviteur. Il s'en va , parbleu , avec mon drap ; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui , & il me payera , il me payera.

---

## SCENE VI.

Mr. GUILLAUME *seul.*

**V** Oilà , parbleu , un des plus honnêtes & des plus consciencieux Avocats que j'aye vû de ma vie ; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher , puisqu'il veut bien me payer trois cens écus , sur lesquels je ne comptois point ; car je

ne sçai d'où diable peut venir cette dette ? . . Mais à la bonne heure . . Oh , ça , il se fait nuit , & voilà , je pense tout ce que je gagnerai aujourd'hui . . . Ho-la , hola , qu'on enferme tout cela là-dedans . . . . Mais voici , je croi , ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

---

## S C E N E V I I .

Mr. GUILLAUME, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

**A** H ! ah ! voleur , je puis bien faire ici de bonnes affaires ? ce scélérat m'emporte tout le profit.

A G N E L E T .

Bon vêpres , Monsieur , &amp; bonne nuit.

Mr. GUILLAUME

Tu oses , encore te présenter devant moi.

A G N E L E T .

C'est , ne vous déplaîse , mon bon Maître , qu'un Monsieur m'a baillé certain papier , qui parle , dit-on de moutons , de Juge , & d'ajournerie.

Mr. GUILLAUME.

Tu fais le benêt ; mais je t'assûre que tu ne tuëras jamais plus mouton , qu'il ne t'en souvienné.

A G N E L E T .

Eh ! mon doux Maître , ne croyez pas les médisans !

Mr. GUILLAUME.

Les médifans , coquin ! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Par cette ame , c'étoit pour l'empêcher de mourir.

Mr. GUILLAUME.

Le tuer , pour l'empêcher de mourir !

AGNELET.

Oui , de la clavelée , à cause ne vous déplaife , que quand ils mourions de vilain mal , il faut les jeter ; & on les tuë avant qu'ils mourions.

Mr. GUILLAUME.

Qu'ils mourions , le traître ! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre , que je vend cinq écus l'aulne. Ote-toi d'ici , scélérat , fix vingts moutons en un mois !

AGNELET.

Ils gâtions les autres , par ma fy.

Mr. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant Monsieur le Juge.

AGNELET.

Eh ! mon doux Maître , contentez-vous de m'avoir affommé , comme vous voyez ; & accordons ensemble , si c'est votre bon plaisir.

Mr. GUILLAUME.

Mon bon plaisir ! est de te faire pendre , entens-tu ?

AGNELET

Le Ciel vous donne joye !... *à part.* Il faut donc que

j'aille trouver un Avocat, pour défendre mon bon droit.

## S C E N E V I I I .

VALERE, HENRIETTE, COLETTE,  
AGNELET.

HENRIETTE.

**L**aissez-moi, Valere, mon pere & ma mere me suivent, nous allons souper chez ma tante, ils m'ont dit de m'avancer, retirez-vous.

AGNELET.

Voulez-vous, Monsieur, que j'éteigne la lumiere?

VALERE.

Non, tu me priverois du plaisir de la voir. Belle Henriette, souffrez, je vous prie....

HENRIETTE.

Non, Valere, je tremble...

VALERE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, & vous sçavez pourquoi?... Ne me quittez pas Colette,

*Agnelet la tire par le bras.*

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez , Valere , ne songez à moi , je vous prie , que lorsque vous ferez assuré du consentement de Monsieur votre pere.

COLETTE.

C'est à quoi , Agnelet & moi , nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déjà imaginé un moyen honnête qui réussira , si Dieu plaît , quand je serai hors de procès.

VALERE.

Quoiqu'il arrive , je te garantirai du tout.

HENRIETTE.

Voici mon pere , fuyons tous.

## SCENE IX.

Mr. PATELIN, Me PATELIN.

Mr. PATELIN.

**H**E bien , ma femme , ce drap est-il bien choisi ?

Me. PATELIN.

Oui ; mais avec quoi le payer ? Tu l'as promis à demain matin ; ce Monsieur Guillaume est un arabe , qui viendra ici faire le diable à quatre.

Mr. PATELIN.

Lorsqu'il viendra , songe seulement à faire ce que je t'ai dit , & à me bien seconder.

*Tome III,*

L

Il faut , malgré moi , que j'aide à t'en sortir ; mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as proposé de faire ; & ce n'est point du tout agir en honnête homme . . .

Mr. P A T E L I N .

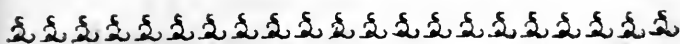
Hé ! mon Dieu , ma femme , en honnête homme ! Il n'est rien de plus aisé , quand on est riche , d'être honnête-homme : c'est quand on est pauvre , qu'il est difficile de l'être. Mais laissons tout cela , allons souper chez ta sœur , & dès que nous serons de retour , faisons ce soir même couper cet habit , de peur d'accident.

Me. P A T E L I N .

Allons ; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

*Fin du premier Acte.*





## P R E M I E R

## I N T E R M E D E.

*ORPHE'E* vient d'un côté du Théâtre, avec les Ombres qui le suivent partout ; il s'assied sur un lit de gazon, & joue de la Lire. *Pan* vient de l'autre côté, avec les Faunes qui l'accompagnent ; il est triste de la perte de la Nimphe qu'il aime, & qu'il cherche partout : il s'assied sur un autre lit de gazon, & joue de la flute. Un Faune, pour expliquer le sujet du chagrin de *Pan*, chante ce qui suit, & ce Dieu l'accompagne

**L**E Dieu *Pan* a perdu la Nimphe qu'il adore ;  
 Envain, pour la chercher dans ces vastes Fo-  
 rêts,

Nous avons devancé la diligente Aurore :  
 Qui ne feroit touché de ses tristes regrets ?  
 Ce qui redouble, enfin, l'ennui qui le dévore ;  
 C'est qu'il brûloit d'amour pour ses jeunes attraits,  
 Et n'étoit pas heureux encore.

*Tandis qu'Orphée touche sa lire, un Ombre, pour  
 exprimer sa douleur, chante les Vers suivans.*

Orphée a reperdu son épouse fidelle ;  
 Envain, pour la chercher sur ces gazons naissants,  
 Nous avons joint nos cris à sa voix qui l'appelle,

Qui ne seroit touché de ses tristes accens ?  
 Mais ce qui rend , hélas ! sa douleur plus cruelle ;  
 C'est qu'il étoit lié par des nœuds innocens ,  
 Et se trouvoit heureux près d'elle !

LE FAUNE.

Lorsqu'au devoir l'amour doit sa naissance ,  
 Un cœur est moins sensible à ses charmants attraits ;  
 C'est rarement dans l'innocence ,  
 Qu'on goûte des plaisirs parfaits.

L'OMBRE.

Lorsqu'au devoir l'amour doit sa naissance ,  
 Un cœur est plus sensible à ses charmants attraits ;  
 C'est seulement dans l'innocence ,  
 Qu'on goûte des plaisirs parfaits.

*Ensemble.*

Lorsqu'au devoir l'amour doit sa naissance ,

LE FAUNE.

Un cœur est moins sensible

L'OMBRE.

Un cœur est plus sensible

} à ses charmants at-  
 traits ;

LE FAUNE.

C'est rarement

L'OMBRE.

C'est seulement

} dans l'innocence ,

Qu'on goûte des plaisirs parfaits.

LE FAUNE.

A quoi sert ici de feindre ?

L'Amour fait les plus doux nœuds ;

C'est l'Amant que l'on doit plaindre ,

S'il perd l'objet de ses feux.

L'OMBRE.

A quoi sert ici de feindre ,  
L'Himen fait les plus doux nœuds ;  
C'est l'Epoux que l'on doit plaindre ,  
S'il perd l'objet de ses feux.

*Ensemble.*

A quoi sert ici de feindre ,

LE FAUNE.

L'Amour fait

L'OMBRE.

L'Himen fait

LE FAUNE.

C'est l'Amant

L'OMBRE.

C'est l'Epoux

S'il perd l'objet de ses feux.

} les plus doux nœuds ;

} que l'on doit plaindre ;

(Symphonie.)

*Ensemble.*

Ils sont à plaindre également ,  
Tâchons d'adoucir leurs souffrances ;  
Et par nos chants , & par nos danses ,  
Consolons l'Epoux & l'Amant.

*Entrée de Faunes & d'Ombres , qui par leurs danses  
tâchent de consoler Pan & Orphée. Entre les dan-  
ses Pan continuë à jouer tristement de la flute , &  
Orphée de la lyre ; ce qui oblige Thalie à leur avoüer  
ce qu'elle a fait.*

THALIE.

Pan , Orphée , appeaisez votre sombre tristesse ;

L iij

Pour les jeux que je donne à cette auguste Cour,  
C'est moi qui viens de ravir en ce jour,  
Votre Epouse & votre Maîtresse.  
J'ai fait venir Bacchus, & Comus, & l'Amour,  
Pour dissiper votre mélancholie;  
Vous reconnoissez bien Thalie,  
Je vous répons de l'objet de vos feux;  
On vous les rendra toutes deux,  
A la fin de ma Comédie,  
Retirez-vous; faites place à mes jeux.

*Fin du premier Interimède.*





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

Mr. GUILLAUME *seul.*

**I**L est du devoir d'un homme bien réglé, de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans sa journée ; voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir à cinq heures trois cens écus de Monsieur Patelin, pour une dette de feu son pere : Plus trente écus pour six aulnes de drap qu'il prit hier ici : Item, une oye à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme : après cela comparoître à l'ajournement devant le Juge contre Agnelet, pour six-vingt moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. Mais oùiais ? il y a long-temps que l'heure est passée, & je ne vois point venir mon homme : allons le trouver... Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole... cependant il a mon drap, & je n'ai point de ses nouvelles ; que faire ?... Faisons semblant de lui aller rendre visite, & sçachons un peu de quoi il est question. Je croi qu'il compte mon argent... Je sens qu'on apprête l'oye... Frappons.

Mr. PATELIN *dans la maison.*

Ma fem...me.

L iiij

P A T E L I N ,

Mr. GUILLAUME *au-dehors.*

C'est lui-même.

Mr. P A T E L I N .

Ouvrez la porte... voilà l'Apotiquaire.

Mr. GUILLAUME.

L'Apotiquaire !

Mr. P A T E L I N .

Qui m'apporte l'éméthique , l'éméthi...y... que.

Mr. GUILLAUME.

L'éméthique ! C'est quelqu'un qui est malade chez lui, & je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte ; frapons encore plus fort.

Mr. P A T E L I N .

Caro...o...gne ! ma...a...afque ! ouvriras-tu...u...

## S C E N E I I.

Mr. GUILLAUME, Me. PATELIN.

Me. P A T E L I N .

A H ! c'est vous , Monsieur , Guillaume ?

Mr. GUILLAUME.

Oui, c'est moi ; vous êtes , sans doute , Madame Patelin ?

Me. P A T E L I N .

A vous servir. Pardon, Monsieur, je n'ose parler haut.

Mr. G U I L L A U M E.

Oh ! parlez comme il vous plaira ; je viens voir Monsieur Patelin.

Me. P A T E L I N.

Parlez plus bas , Monsieur , s'il vous plaît.

Mr. G U I L L A U M E.

Eh ! pourquoi bas ? Je viens , vous dis - je , lui rendre visite.

Me. P A T E L I N.

Encore plus bas , je vous prie.

Mr. G U I L L A U M E.

Si bas qu'il vous plaira ; mais il faut que je le voye.

Me P A T E L I N.

Helas ! le pauvre homme , il est bien en état d'être vu.

Mr. G U I L L A U M E.

Comment ? que lui seroit-il arrivé depuis hier ?

Me. P A T E L I N.

Depuis hier ? Helas ! Monsieur Guillaume , il y'a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

Mr. G U I L L A U M E.

Du lit ? Il vint pourtant hier chez moi.

Me P A T E L I N.

Lui ! chez vous ?

Mr. G U I L L A U M E.

Lui , chez moi ; & il étoit même fort gaillard , & fort dispos.

Me. P A T E L I N.

Ah ! Monsieur , il faut , sans doute , que cette nuit vous ayez rêvé cela.

Ah ! parbleu , ceci n'est pas mauvais , rêvé ? Et mes fix aulnes de drap qu'il emporta , l'ai-je rêvé ?

Me. P A T E L I N .

Six aulnes de drap !

Mr. G U I L L A U M E .

Oui , fix aulnes de drap , couleur de maron ; & l'oye que nous devons manger à diner ? Eh ! l'ai-je rêvé ?

Me. P A T E L I N .

Que vous prenez mal votre temps pour rire ?

Mr. G U I L L A U M E .

Pour rire ! ventrebleu , je ne ris point , & n'en ai nulle envie ; je vous soutiens qu'il emporta hier sous sa robe fix aulnes de drap.

Me. P A T E L I N .

Hélas ! le pauvre homme , plutôt au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait ! Ah ! Monsieur Guillaume , il eût tout hier un transport au cerveau , qui le jetta dans la rêverie , où je croi qu'il est encore.

Mr. G U I L L A U M E .

Oh ! par la tête-bleu , vous rêvez vous-même , & je veux absolument lui parler.

Me. P A T E L I N .

Oh ! pour cela , en l'état qu'il est , il n'est pas possible ; nous l'avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte , pour faire son lit ; si vous le voyiez , il vous feroit pitié.

Mr. G U I L L A U M E .

Bon , bon , pitié , en quelque état qu'il soit , je prétens le voir , ou ...

Me. PATELIN.

Ah ! n'ouvrez pas cette porte , vous allez tuer mon mari , il lui prend de temps-en-temps des envies de courir : Ah ! le voilà parti , je vous l'avois bien dit : Aidez-moi à le reprendre ; mon pauvre mari , repose-toi-là.

---

### SCENE III.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN,  
Mr. GUILLAUME.

Mr. PATELIN.

**H**Aye , haye , la tête.

Mr. GUILLAUME.

En effet, voilà un homme en piteux état : il me semble pourtant que c'est le même d'hier , ou peu s'en faut... Voyons de plus près... Monsieur Patelin , je suis votre serviteur.

Mr. PATELIN.

Ah ! Bon jour Monsieur Anodin.

Mr. GUILLAUME.

Monsieur Anodin !

Me PATELIN.

Il vous prend pour l'Apotiquaire , allez - vous en.

Mr. GUILLAUME.

Je n'en ferai rien... Monsieur , vous vous souvenez bien , qu'hier...

P A T E L I N ,

Mr. P A T E L I N .

Où , je vous ai fait garder . . .

Mr. G U I L L A U M E .

Bon , il s'en souvient . . .

Mr. P A T E L I N .

Un grand verre plein de mon urine .

Mr. G U I L L A U M E .

Je n'ai que faire d'urine .

Mr. P A T E L I N .

Ma femme , fais la voir à Monsieur Anodin : il verra si j'ai quelque embarras dans les uretaires .

Mr. G U I L L A U M E .

Bon , bon , uretaires ; Monsieur , je veux être payé .

Mr. P A T E L I N .

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matieres ; elles sont dures comme du fer , &amp; noires comme votre barbe .

Mr. G U I L L A U M E .

Pa , pa , pa , voilà me payer en belle monnoye .

Me. P A T E L I N .

Eh ! Monsieur , sortez d'ici .

Mr. G U I L L A U M E .

Bagatelles : voulez - vous me compter de l'argent ? Je veux être payé .

Mr. P A T E L I N .

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules , elles ont failli à me faire rendre l'ame .

Mr. G U I L L A U M E .

Je voudrois qu'elles t'eussent fait rendre mon drap .

Mr. PATELIN.

Ma femme , chasse , chasse , ces papillons noirs  
qui volent autour de moi ; comme ils montent !

Mr. GUILLAUME.

Je n'en voi point.

Me. PATELIN.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il rêve ? Allez-vous en.

Mr. GUILLAUME.

Tarare , je veux de l'argent.

Mr. PATEIN.

Les Medecins m'ont tué avec leurs drogues.

Mr. GUILLAUME.

Il ne rêve pas à présent , il faut que je lui parle...  
Monsieur Patelin ?

Mr. PATELIN.

Je plaide , Messieurs , pour Homere,

Mr. GUILLAUME.

Pour Homere !

Mr. PATELIN.

Contre la Nymphé Calipso.

Mr. GUILLAUME.

Calipso ! Que diable est ceci ?

Me. PATELIN.

Il rêve , vous dis-je : Allez-vous en : sortez , je  
vous prie.

Mr. GUILLAUME.

A d'autres.

Mr. PATELIN.

Les Prêtres de Jupiter ... les Coribantes. Il l'a  
pris , il l'emporte ; au chat , au chat , adieu mon  
lard.

Mr. G U I L L A U M E.

Oh ! çà , quand vous aurez assez rêvé , me payerez-vous au moins mes trente écus ?

Mr. P A T E L I N.

Sa grotte ne retentissoit plus du doux chant de sa voix.

Mr. G U I L L A U M E.

Oùais, aurois je pris quelqu'autre pour lui.

Me. P A T E L I N.

Eh ! Monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

Mr. G U I L L A U M E.

Attendez : il aura peut-être quelque intervalle ; il me regarde, comme s'il vouloit me parler.

Mr. P A T E L I N.

Ah ! Monsieur Guillaume.

Mr. G U I L L A U M E.

Oh ! il me reconnoît ; hé bien ?

Mr. P A T E L I N.

Je vous demande pardon...

Mr. G U I L L A U M E.

Vous voyez , s'il s'en souvient.

Mr. P A T E L I N.

Si , depuis quinze jours que je suis dans ce village , je ne vous suis pas allé voir.

Mr. G U I L L A U M E.

Morbleu, ce n'est pas là mon compte ; cependant hier.

Mr. P A T E L I N.

Oui , hier, pour vous aller faire mes excuses , je vous envoyai un Procureur de mes amis...

M. GUILLAUME.

Ventrebleu , celui-là aura eu mon drap ; un Procureur ! je ne le verrai de ma vie . . . . mais c'est une invention , & nul autre que vous n'a eu mon drap , à telles enseignes . . .

Me. PATELIN.

Eh ! Monsieur , si vous lui parlez d'affaires , vous allez tuer

Mr. GUILLAUME.

A la bonne heure . . . à telles enseignes que feu votre pere devoit au mien trois cens écus. Ventrebleu , je ne m'en irai point d'ici sans drap ou sans argent.

Mr. PATELIN.

La Cour remarquera , s'il lui plaît , que la Pirryque étoit une certaine danse ta ral , la , la , la , dansons tous , dansons tous . . . Ma comere quand je danse.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! je n'en puis plus ; mais je veux de l'argent.

Mr. PATELIN.

à Part. Oh ! je te ferai bien décamper . . . . *haut.* Ma femme , ma femme , j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte , ne les entends-tu pas ? écoutons. Paix , paix , écoutons . . . Oui . . . les voilà . . . je les voi . . . Ah ! coquins , je vous chasserai bien d'ici : ma hallebarde , ma hallebade : au voleur , au voleur.

Mr. GUILLAUME.

Tu bieu ! il ne fait pas bon ici . . . Morbleu , tout le monde me vole , l'un mon drap , l'autre mes

moutons. Mais en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

Me. P A T E L I N .

Bon, le voilà parti, je me retire; mais demeure encore-là un moment, en cas qu'il revînt.

Mr. P A T E L I N .

Le voici, au voleur... c'est Monsieur Bartolin; il m'a vû.

## S C E N E I V .

Mr. BARTOLIN , Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

**Q**Ui crie au voleur? Quel bruit fait-on à ma porte? Quel désordre est-ceci? Ah! ah! c'est vous, mon compere!

Mr. P A T E L I N ,

Oui, c'est moi qui. . .

Mr. BARTOLIN.

En cet équipage.

Mr. P A T E L I N .

C'est que... j'ai crû.

Mr. BARTOLIN.

Un Avocat sous les armes?

M. P A T E L I N .

J'ai crû entendre des. . .

Mr. BARTOLIN.

*Militant causarum patroni.*

Mr.

Mr. PATELIN.

C'est que , vous dis-je , j'ai crû entendre des voleurs qui crocheroient ma porte ,

Mr. BARTOLIN.

Crocheter une porte , *coram judice*.

Mr. PATELIN.

Je croyois , vous dis-je , qu'il y eût des voleurs.

Mr. BARTOLIN.

Il en faut faire informer.

Mr. PATELIN.

Mais il n'y en avoit point.

Mr. BARTOLIN.

Faire ouïr des témoins.

Mr. PATELIN.

Et contre qui ?

Mr. BARTOLIN.

Et les faire pendre.

Mr. PATELIN.

Et qui pendre ?

Mr. BARTOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

Mr. PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avoit point , & que je me suis trompé.

Mr. BARTOLIN.

Ah ! ah ! cela étant ainsi , *cedant arma togæ* : Allez quitter cette hallebarde , & prendre votre robe , pour venir à l'Audience que je donnerai ici dans une heure.

C'est aussi ce que je vais faire . . . je dois plaider pour certain Berger , dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici , allons quitter cet équipage , & revenons promptement.

---

## S C E N E V.

C O L E T T E , A G N E L E T .

C O L E T T E .

**T**U as besoin d'un Avocat subtil & rusé , qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire ; & il n'y a dans tout le Village que Monsieur Patelin qui en soit capable.

A G N E L E T .

J'en fimes l'expérience feu mon frere & moi , il y a quelque temps ; mais je ne sçai comment faire , car j'oubliai de le payer.

C O L E T T E .

Il ne s'en souviendra peut-être pas , au moins ne lui dis pas que tu sers Monsieur Guillaume , il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui.

A G N E L E T .

Je ne lui parlerai que de mon Maître sans le nommer , & il croira que je sers toujours ce Fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

C O L E T T E .

Voilà ton Avocat , adieu.

## SCENE VI.

Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. PATELIN.

A H, ah, je connois ce drôle-ci : n'est-ce pas toi qui a fiancé ma servante Colette ?

AGNELET.

Oui, Monsieur, oui.

Mr. PATELIN.

Vous étiez deux freres que je garantis des Galères, l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'étoit mon frere.

Mr. PATELIN.

Vous fûtes malade au sortir de prison, & l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

Mr. PATELIN.

Je le voi bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frere : Enfin je viens vous prier de plaider pour moi, contre mon Maître.

Mr. PATELIN.

Ton Maître, c'est ce Fermier d'ici près ?

Il ne demeure pas loin d'ici , & je vous payerai bien.

Mr. P A T E L I N .

Je le prétens bien ainsi. Oh ! ça , raconte-moi ton affaire , sans me rien déguiser.

A G N E L E T .

Vous sçavez donc , que mon bon Maître me paye petitement mes gages ; & que pour m'indommager , sans lui faire tort , je fais quelque petit négoce avec un boucher , homme de bien . . .

Mr. P A T E L I N .

Quel négoce fais-tu ?

A G N E L E T .

Sauf votre grâce , j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

Mr. P A T E L I N .

Il n'y a point-là de mal ; & que fais-tu pour cela ?

A G N E L E T .

Ne vous déplaîse , je les tuë quand ils ont envie de mourir.

Mr. P A T E L I N .

Le remède est sûr ; mais ne les tuë tu pas exprès , pour faire croire à ton Maître qu'ils sont morts de ce mal , & qu'il les faut jeter à la voirie , afin de les vendre , & de garder l'argent pour toi ?

A G N E L E T .

C'est ce que dit mon doux Maître , à cause que l'autre nuit . . . quand j'eus enfermé le troupeau . . . Il vit que je pris . . . un . . . dirai-je tout ?

Mr. P A T E L I N.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

A G N E L E T.

L'autre nuit donc, il vit donc que je pris un gros mouton qui se portoit bien; mais, sans y penser, ne sçachant que faire... Je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge, tant y a, que je ne sçai comment cela se fit; mais il mourut d'abord...

Mr. P A T E L I N.

J'entens... quelqu'un te vit-il faire?

A G N E L E T.

Mon Maître étoit caché dans la bergerie, il me dit que j'en avois fait autant de six vingts moutons, qui lui manquoient... Or vous sçauvez que c'est un homme qui dit toujours la vérité; il me battit comme vous voyez, & je vais me faire trépaner: or je vous prie, comme vous êtes Avocat, de faire en sorte qu'il ait tort, & que j'aye raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

Mr. P A T E L I N.

Je comprends ton affaire, il y a deux voyes à prendre; par la première, il ne t'en coûtera pas un fol.

A G N E L E T.

Prenons celle-là, je vous prie.

Mr. P A T E L I N.

Soit. Tout ton bien est en argent?

A G N E L E T.

Ma fy, oui.

**P A T E L I N ,****Mr. P A T E L I N .**

Il te le faut bien cacher.

**A G N E L E T .**

Aussi ferai-je.

**Mr. P A T E L I N .**

Ton Maître sera contraint de payer tous les dépens.

**A G N E L E T .**

Tant mieux.

**Mr. P A T E L I N .**

Et sans qu'il t'en coûte denier ni maille . . .

**A G N E L E T .**

C'est ce que je demande.

**Mr. P A T E L I N .**

Il sera obligé , s'il veut , de te faire pendre . . .

**A G N E L E T .**

Prenons l'autre , s'il vous plaît.

**Mr. P A T E L I N .**

Le voici , on va te faire venir devant le Juge.

**A G N E L E T .**

Il est vrai.

**Mr. P A T E L I N .**

Souviens-toi bien de ceci.

**A G N E L E T .**

J'ai bonne souvenance.

**Mr. P A T E L I N .**

A toutes interrogations qu'on te fera , soit le Juge , soit l'Avocat de ton Maître , soit moi-même , ne répons autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine , tu sauras bien parler

leur langage , & faire le mouton ?

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

Mr. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir ; mais je prétens ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi ferez-vous, par cette ame.

Mr. PATELIN.

Monsieur Bartolin va tout-à-l'heure donner audience, ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu... n'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur... Que les gens de bien ont de peine à vivre !

*Fin du second Acte.*



~~~~~

S E C O N D

I N T E R M E D E .

T H A L I E . (*Recit sans chant.*)

Venez, paroissez sur la Scene,
 Dieux des Festins , & vous , Amour ;
 Après avoir en ce beau jour ,
 Et d'Orphée , & de Pan , calmé la triste peine ;
 Amusez un moment cette brillante Cour ,
 Dans ce jour de réjoüissance ;
 Cependant qu'Agnelet , Guillaume , & Patelin ,
 Se préparent pour l'Audience
 Du vénérable Bartholin.

L'AMOUR & BACCHUS *chantent*
ensemble.

Qu'à me suivre chacun s'empresse ;
 C'est moi qui puis combler vos vœux ,
 L'AMOUR. J'inspire partout la tendresse ,
 BACCHUS. Je répands partout l'allégresse :
 L'AMOUR. Il faut aimer }
 BACCHUS. Il faut boire } pour être heureux.

C O M M U S .

Envain de rendre heureux vos jours ,
 Et l'Amour , & Bacchus se disputent la gloire ;
 Chacun sçait que sans mon secours ,
 On ne sçauroit aimer ni boire.

Ensemble.

Ensemble. Trio.

L'AMOUR.	Je rends heureux	} ceux qui suivent mes pas,
COMUS.	Je rends contents	
BACCHUS.	Je rends joyeux	

Sans moi , c'est envain qu'on s'apprête ,
Il n'est point de riante fête ,

BACCHUS.	Si Bacchus	} n'en est pas.
L'AMOUR.	Si l'Amour	
COMUS.	Si Comus	

THALIE. (Recit sans chant.)

Vous contestez envain , tout le monde confesse ,
Que tous trois des humains vous êtes désirés ;
Mais qu'il est bon que la Sageffe ,
Entre dans la délicatesse
Des plaisirs que vous leur offrez :
S'il faut pourtant , sans complaisance ,
Juger à qui l'on doit donner la préférence ;
Je croirois que c'est à l'Amour.
Pour vous deux , je ne sçais ce que chacun en pense ;
Mais allez préparer vos mets les plus exquis ,
Nous en ferons l'expérience ,
Lorsque nos jeux seront finis.

Fin du second Intermede.

~~~~~

# A C T E I I I .

## SCENE PREMIERE.

Mr. BARTOLIN, Mr. PATELIN,  
AGNELET.

Mr. BARTOLIN.

**O**R fus, les Parties peuvent comparoître.

Mr. P A T E L I N *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera , ne réponds que de la manière que je t'ai dit.

Mr. BARTOLIN.

Quel homme est-ce-là ?

Mr. P A T E L I N .

Un Berger qui a été battu par son Maître , & qui au sortir d'ici va se faire trépaner.

Mr. BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse Partie, son Procureur, ou son Avocat ; mais que nous veut Monsieur Guillaume ?



## SCENE II.

Mr. BARTOLIN, Mr. GUILLAUME,  
Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

**J**E viens plaider moi-même mon affaire.

Mr. PATELIN.

Ah ! traître , c'est contre Monsieur Guillaume.

AGNELET.

Oui , c'est mon bon Maître.

Mr. PATELIN *à part*.

Tâchons de nous tirer d'ici.

Mr. GUILLAUME.

Ouais , quel homme est-ce-là ?

Mr. PATELIN.

Monsieur , je ne plaide que contre un Avocat.

Mr. GUILLAUME *à part*.

Je n'ai pas besoin d'Avocat . . . Il a quelque chose de son air.

Mr. PATELIN.

Je me retire donc.

Mr. BARTOLIN.

Demeurez , & plaidez.

Mr. PATELIN.

Mais , Monsieur ?

Mr. BARTOLIN.

Demeurez , vous dis-je , je veux au moins avoir

N ij.

un Avocat à mon Audience : si vous sortez, je vous raye de la matricule.

Mr. P A T E L I N .

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

Mr. B A R T O L I N .

Monfieur Guillaume, vous êtes le demandeur ,  
parlez.

Mr. G U I L L A U M E .

Vous fçauvez, Monfieur, que ce maraut-là...

Mr. B A R T O L I N .

Point d'injures.

Mr. G U I L L A U M E .

Hé bien, que ce voleur.

Mr. B A R T O L I N .

Appellez-le par fon nom, ou celui de fa pro-  
fession.

Mr. G U I L L A U M E .

Tant y a, vous dis-je, Monfieur, que ce fcélérat  
de Berger m'a volé fix-vingt moutons.

Mr. P A T E L I N .

Cela n'eft point prouvé.

Mr. B A R T O L I N .

Qu'avez-vous, Avocat ?

Mr. P A T E L I N .

Un grand mal aux dents.

Mr. B A R T O L I N .

Tant pis ; continuez.

Mr. G U I L L A U M E .

Parbleu, cet Avocat refsemble un peu à celui de  
mes fix aulnes de drap.

Mr. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol ?

Mr. GUILLAUME.

Quelle preuve ! Je lui vendis hier . . . je lui ai baillé en garde six aulnes . . . six cens moutons , & je n'en trouve à mon troupeau que quatre cens quatre-vingt.

Mr. PATELIN.

Je nie ce fait.

Mr. GUILLAUME.

Ma foi , si je ne venois de voir l'autre dans la rêverie , je croirois que voilà mon homme.

Mr. BARTOLIN.

Laissez-là votre homme , & prouvez le fait.

Mr. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap . . . je veux dire par mon livre de compte : Que sont devenuës les six aulnes . . . les six-vingt moutons qui manquent à mon troupeau ?

Mr. PATELIN.

Ils sont morts de la clavelée.

Mr. GUILLAUME.

Tête-bleu ! Je croi que c'est lui-même.

Mr. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui-même : *Non est questio de personâ*. On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée : Que répondez-vous à cela ?

Mr. GUILLAUME.

Je réponds , sauf votre respect , que cela est faux ;

qu'il emporta sous . . . qu'il les a tués pour les vendre, & qu'hier moi-même . . . Oh ! c'est lui . . . Oui, je lui vendis six . . . six . . . je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

Mr. P A T E L I N .

Pure invention, Monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre Berger, qui au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

Mr. G U I L L A U M E .

Parbleu, Monsieur le Juge, il n'est rien de plus véritable, c'est lui-même : Oui, il emporta hier de chez moi six aulnes de drap, & ce matin au lieu de me payer trente écus.

Mr. B A R T O L I N .

Que diantre font ici six aulnes de drap, & trente écus ? Il est, ce me semble, question de moutons volés.

Mr. G U I L L A U M E .

Il est vrai, Monsieur, c'est une autre affaire ; mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point ? Vous sçavez donc que je m'étois caché dans la bergerie. : : Oh ! c'est lui très-assûrement. : : Je m'étois donc caché dans la bergerie, je vis venir ce drôle, il s'affit-là : Il prit un gros mouton : : & : : & avec de belles paroles, il fit si bien, qu'il m'emporta six aulnes.

Mr. B A R T O L I N .

Six aulnes de moutons ?

Non, de drap, lui ; maugrebleu de l'homme.

Mr. BARTOLIN.

Laissez-là ce drap & cet homme, & revenez à vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

J'y reviens : ce drôle donc , ayant tiré de sa poche son couteau . . . . Je veux dire mon drap . . . . Non , je dis bien , son couteau . . . il . . . il . . . il . . . il . . . le mit comme ceci sous sa robe , & l'emporta chez lui , & ce matin , au lieu de me payer mes trente écus , il me nie drap & argent.

Mr. PATELIN.

Ah , ah , ah.

Mr. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

Mr. PATELIN *rit*.

Ah , ah , ah.

Mr. BARTOLIN.

Oùais , vous êtes hors de sens , Monsieur Guillaume , rêvez-vous ?

Mr. PATELIN.

Vous voyez , Monsieur , qu'il ne sçait ce qu'il dit.

Mr. GUILLAUME.

Je le sçai fort bien , Monsieur , il m'a volé six-vingt moutons , & ce matin au lieu de me payer trente écus pour six aulnes de drap couleur de maron , il m'a payé de papillons noirs : la Nymphé Calipot , ta ral la , ma comere quand je danse. Que diable sçai-je encore ce qu'il est allé chercher ?

Mr. P A T E L I N .

Ah , ah , ah . Il est fou , il est fou .

Mr. B A R T O L I N .

En effet : tenez , Monsieur Guillaume , toutes les Cours du Royaume ensemble ne comprendront rien à votre affaire : Vous accusez ce Berger de vous avoir volé six-vingt moutons ; & vous entrelardez là dedans , six aulnes de drap , trente écus , des papillons noirs , & mille autres balivernes . Eh ! encore une fois , revenez à vos moutons , où je vais relaxer ce Berger . . . . . Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même . . . Approche-toi : Comment t'appelles-tu ?

A G N E L E T .

Bée . . .

Mr. G U I L L A U M E .

Il ment , il s'appelle Agnelet .

M. B A R T O L I N .

Agnelet ou bée , n'importe : dis-moi , est-il vrai que Monsieur t'avoit baillé en garde six-vingt moutons .

A G N E L E T .

Bée . . .

M. B A R T O L I N .

Oùais , la crainte de la Justice te trouble peut-être : écoute , ne t'effraye point ; Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton ?

A G N E L E T .

Bée . . .

Mr. BARTOLIN.

Oh , oh , que veut dire ceci ?

Mr. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

Mr. BARTOLIN.

Vous avez grand tort , Monsieur Guillaume.

Mr. GUILLAUME.

Moi , tort ? L'un me vole mon drap , l'autre mes moutons. L'un me paye de chansons , l'autre de bée ; & encore , morbleu , j'aurai tort !

Mr. BARTOLIN.

Oui , tort , il ne faut jamais frapper , surtout à la tête.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! ventrebleu , il étoit nuit , & quand je frappe , je frappe par tout.

Mr. PATELIN.

Il avouë le fait. Monsieur *Habemus confitentem reum.*

Mr. GUILLAUME.

Oh , va , va , *confitareum* , tu me payeras mes six aulnes de drap , où le diable t'emportera.

Mr. BARTOLIN.

Encore du drap ? On se moque ici de la Justice , hors de Cours & de Procès , sans dépens.

Mr. GUILLAUME.

J'en appelle . . . & pour vous , Monsieur le Fourbe , nous nous reverrons.

Mr. P A T E L I N à *Agnelet*.

Remercie Monsieur le Juge.

A G N E L E T .

Bée, bée...

Mr. B A R T O L I N .

En voilà assez , va vite te faire trépaner , pauvre malheureux !

### S C E N E I I I .

Mr. P A T E L I N , A G N E L E T .

Mr. P A T E L I N .

O H ! ça , par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit dequoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer , comme tu m'as promis.

A G N E L E T .

Bée...

Mr. P A T E L I N .

Oui , tu as fort bien joué ton rôle ; mais-à-présent il me faut de l'argent : entens-tu ?

A G N E L E T .

Bée...

Mr. P A T E L I N .

Eh ! laisse-là ton bée. Il n'est plus question de cela : il n'y a ici que toi & moi , veux-tu me tenir ce que tu m'as promis , & me bien payer ?

A G N E L E T .

Bée...

Mr. P A T E L I N.

Comment , coquin , je ferois la dupe d'un mouton vêtu ? Tête-bleu , tu me payeras , ou . . .

---

S C E N E I V.

COLETTE , Mr. P A T E L I N.

COLETTE.

**E**H ! laissez-le aller , Monsieur , il s'agit de bien autre chose.

Mr. P A T E L I N.

Comment donc ?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête , nous ont fait aviser d'un moyen sûr , pour faire consentir Monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille , ne ferez vous pas bien payé ?

M. P A T E L I N.

Seroit-il bien possible ? Mais de qui as-tu pris le deüil ?

COLETTE.

Agnelet a dit au Juge qu'il s'alloit faire trépaner : il est mort dans l'opération , & c'est Monsieur Guillaume qui l'a tué.

Mr. P A T E L I N.

Ah ! je vois de quoi il est question. Ah , fort bien , j'entens.

Secondez-nous bien seulement , je vais demander justice , à Monsieur le Juge.

Mr. P A T E L I N *seul.*

En effet , ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort , & par bonheur , Monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce Berger est un rusé coquin , il m'a toujours trompé moi-même , moi qui trompe quelquefois les autres ; mais je le lui pardonne , si par son adresse , je puis marier richement ma fille.

---

## S C E N E V.

Mr. BARTOLIN , COLETTE ,

Mr. P A T E L I N .

r. BARTOLIN.

**Q**ue me dites-vous-là ? le pauvre garçon ! voilà une mort bien prompte !

Mr. P A T E L I N .

Tout le village en est déjà informé : Comme les malheurs arrivent dans un moment !

C O L E T T E .

Hi , hi , hi.

Mr. P A T E L I N .

La pauvre fille ! Méchante affaire pour Monsieur Guillaume.

Mr. BARTOLIN.

Je vous rendrai justice , ne pleurez pas tant.

COLETTE.

Il étoit mon fiancé , é , é , é.

Mr. BARTOLIN.

Consolez-vous donc , il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE.

Je ne le pleurerai pas tant , s'il avoit été mon mari , i , i , i.

Mr. BARTOLIN.

Il sera puni , & déjà sur votre plainte j'ai donné un décret de prise-de-corps : on doit me l'amener ici. Je vais cependant pour la forme visiter le corps mort ; il est là , dites-vous , chez votre oncle le Chirurgien ? je reviens dans un moment.

Mr. PATELIN.

Il va tout découvrir , s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller , mon oncle est d'intelligence avec nous ; & Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vite.

Mr. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le Village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins , d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout-à-fait conclu.

## S C E N E VI.

Mr. BARTOLIN, COLETTE,  
Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

**N** On, de ma vie, je n'ai vû une tête d'homme comme celle-là ; les coups, ou le trépan , l'ont entierement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine , & je n'ai pû la voir un moment sans en détourner la vûë.

COLETTE.

Ah, ah, ah.

Mr. PATELIN.

Que je plains le pauvre Monsieur Guillaume ! c'étoit un bon homme, il y avoit plaisir d'avoir affaire avec lui.

Mr. BARTOLIN.

Je le plains aussi ; mais que faire ? Voilà un homme mort , & sa fiancée qui me demande justice ?

Mr. PATELIN.

Colette, que te servira de le faire pendre ? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi...

COLETTE.

Helas ! Monsieur, je ne suis ni intéressée, ni vindicative , & s'il y avoit quelque expédient honnête... Vous sçavez combien j'aime ma Maîtresse votre fille, qui est filleule de Monsieur.

Mr. BARTOLIN.

Ma filleulle ? hé bien , quel intérêt a-t-elle à tout ceci ?

COLETTE.

Valere , Monsieur , le fils unique de Monsieur Guillaume , en est amoureux : son pere refuse d'y consentir ; vous êtes si habile l'un & l'autre , voyez s'il n'y auroit pas-là quelque expédient , afin que tout le monde fût content.

Mr. BARTOLIN.

Oui , il faut que cette fille se déporte de sa poursuite , à condition que Monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé !

Mr. PATELIN.

C'est prendre les voyes de la douceur.

Mr. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison , on doit me l'amener , il faut que je lui en parle moi-même ; mais y consentez-vous , Monsieur Patelin ?

Mr. PATELIN.

Hé... je n'avois pas encore fait dessein de marier ma fille... cependant... pour sauver la vie à Monsieur Guillaume... allons , allons , j'y donnerai les mains ; & je serois fâché de faire pendre un homme.

Mr. BARTOLIN à Colette.

J'entends qu'on me l'amene... Vous , allez vite faire enterrer secrètement le mort , afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

Et moi pour la forme , je vais faire dresser un mot de contrat que vous lui ferez signer , s'il vous plaît.

## S C E N E V I I .

Mr. BARTOLIN , Mr. GUILLAUME.

Mr. BARTOLIN.

**A** H ! vous voici : Hé bien vous sçavez , Mr. Guillaume , pourquoi on vous a arrêté ?

Mr. GUILLAUME.

Oùï , ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

Mr. BARTOLIN.

Il l'est véritablement , je viens de le voir moi-même , & vous avez avoué le fait.

Mr. GUILLAUME.

Peste soit de moi.

Mr. BARTOLIN.

Oh çà , j'ai une chose à vous proposer , il ne tient qu'à vous de sortir d'affaires , & de vous en retourner chez vous en liberté.

Mr. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi , serviteur donc.

Mr. BARTOLIN.

Oh attendez , il faut sçavoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils , que d'être pendu.

Mr. GUILLAUME.

Belle proposition ! je n'aime ni l'un ni l'autre.

Mr.

Mr. BARTOLIN.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet , n'est-il pas vrai ?

Mr. GUILLAUME.

Je l'ai battu , s'il est mort , c'est sa faute.

Mr. BARTOLIN.

C'est la vôtre : Ecoûtez , Mr. Patelin a une fille belle & sage.

Mr. GUILLAUME.

Où , & gueuse comme lui.

Mr. BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

Mr. GUILLAUME.

Eh que m'importe ?

Mr. BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite , si vous consentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y consens point.

Mr. BARTOLIN.

Qu'on le mene en prison.

Mr. GUILLAUME.

En prison . . . Maugrebleu . . . Laissez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

Mr. BARTOLIN.

Ne le laissez pas échapper.



## S C E N E V I I I.

Mr. PATELIN, Mr. GUILLAUME ,  
Mr. BARTOLIN , COLETTE ,  
VALERE , HENRIETTE.

Mr. P A T E L I N .

**V**oilà le Contrat. . . Monsieur, sur le malheur qui vous est arrivé , toute ma famille vient vous offrir les services.

Mr. G U I L L A U M E .

Que de patelineurs !

Mr. B A R T O L I N .

Allons , voici toutes les Parties : expliquez-vous vite , voulez-vous sortir d'affaire ?

Mr. G U I L L A U M E ,

Oui.

Mr. B A R T O L I N .

Signez ce contrat.

Mr. G U I L L A U M E .

Je n'en veux rien faire.

Mr. B A R T O L I N .

En prison , & les fers aux pieds.

Mr. G U I L L A U M E .

Les fers aux pieds , tubieu comme vous y allez.

Mr. B A R T O L I N .

Ce n'est encore rien , je vais tout à l'heure vous faire donner la question.

Mr. GUILLAUME.

Donner la question.

Mr. BARTOLIN.

Oui , la question ordinaire & extraordinaire , & après cela , je ne puis éviter de vous faire pendre.

Mr. GUILLAUME.

Pendre ! miséricorde.

Mr. BARTOLIN.

Signez-donc : si vous différez un moment , vous êtes perdu ; je ne pourrai plus vous sauver.

Mr. GUILLAUME.

Juste Ciel ! (*il signe*) que faut-il faire ?

Mr. BARTOLIN.

Je l'ai ouï dire à un fameux Medecin , les coups à la tête sont dangereux comme le diable . . . Voilà qui est bien , je vais jeter au feu la procedure , & je vous en félicite.

Mr. GUILLAUME.

Oui , j'ai fait aujourd'hui de belles affaires.

Mr. PATELIN.

L'honneur de votre alliance.

Mr. GUILLAUME.

Ne vous coûte guere.

V A L E R E.

Mon pere , je vous proteste.

Mr. GUILLAUME.

Va t'en au diable.

HENRIETTE.

Monfieur , je suis fâchée.

Mr. GUILLAUME.

Et moi aussi.

O ij

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

Mr. G U I L L A U M E .

Les moutons qu'il m'a volés.

## S C E N E I X .

T O U S L E S A C T E U R S

*de la Scene précédente.*

U N P A Y S A N , A G N E L E T .

LE P A Y S A N à Agnelet.

M Arche , marche , de par le Roi.

A G N E L E T .

Miséricorde.

Mr. G U I L L A U M E .

Ah ! traître , tu n'es pas mort ? Il faut que je t'étrangle ; il ne m'en coûtera pas davantage.

Mr. B A R T O L I N .

Attendez , d'où sort ce fantôme ?

LE P A Y S A N .

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier , par quoi je le mene en prison.

Mr. B A R T O L I N .

Ouais ? tu n'as plus de coups à la tête ?

A G N E L E T .

Ma fy non.

Mr. BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit chez le Chirurgien ?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, Monsieur.

Mr. GUILLAUME.

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

Mr. BARTOLIN.

Cela est juste.

Mr. PATELIN.

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

Mr. GUILLAUME.

Dix mille écus ? il faut bien par force que je laisse la chose comme elle est ; mais vous me payerez les trois cens écus de votre pere.

Mr. PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

Mr. GUILLAUME.

Son billet ? . . . & mes six aulnes de drap.

Mr. PATELIN.

C'est le présent des nôces.

Mr. GUILLAUME.

Des nôces ? . . . au moins je tâterai de l'oye.

Mr. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

Mr. GUILLAUME.

A dîner?... Oh ! ce scelerat payera pour tous  
& sera pendu.

V A L E R E.

Mon pere, il est temps de l'avoüer, il n'a rien  
fait que par mon ordre.

Mr. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap & de mes  
moutons.

*Fin de la Comédie.*



EPILOGUE,  
TROISIÈME  
INTERMEDE.

THALIE. (*Recit sans chant.*)

Cependant que Bacchus & Comus, à l'envi  
Des biens que leur main nous dispense,  
Vont disputer la préférence ;  
Nous, d'un juste devoir acquittons-nous ici,  
Et finissons par-là notre réjouissance ;  
Jupiter a paru satisfait de nos jeux ,  
Témoignons-lui notre reconnoissance ,  
Faisons pour lui des vœux.

LE CHOEUR.

Témoignons-lui notre reconnoissance ,  
Faisons, faisons pour lui des vœux.

UN DES DIEUX.

Puisse-t-il voir toujours reposer son Tonnerre ,  
Et goûter le plaisir d'avoir par ses exploits ,  
Contraint les Peuples de la Terre ,  
De tenir enchaîné le Démon de la Guerre ,  
Et de venir , pour vivre sous ses Loix ,  
De son auguste sang lui demander des Rois ?

*Le Chœur repete ces Vers : Puisse-t-il, &c.*

## UN DES DIEUX.

La gloire qui l'environne,  
Ne peut croître désormais;  
Ce n'est que pour sa personne,  
Qu'on peut faire des souhaits.

*Le Chœur repete ces quatre Vers.*

## UN DES DIEUX.

Et sur la Terre & sur l'Onde,  
Il voit tous les cœurs contents;  
Puisse-t-il jouir long-temps  
Des biens qu'il a fait au monde?

*Le Chœur repete ces deux derniers Vers.*

F I N.



LA  
FORCE  
DU SANG,

OU

LE SOT TOUJOURS SOT,

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

Représentée pour la premiere fois aux Théâtres  
Francois & Italien le 21. Avril 1721.

THE

FOR

DUN

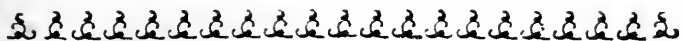
THE

C O M M O N

THE

THE

THE



## REMARQUES HISTORIQUES

### *Sur la Force du Sang.*

CETTE pièce fut composée par M. de Brueys depuis sa retraite à Montpellier, & il l'intitula : *Le Sot toujours Sot, ou le Baron Paysan*. Dès qu'il l'eût finie, il l'envoya à son ami Palaprat, afin qu'il l'examinât & qu'il la présentât aux Comédiens ; mais, soit négligence de la part de M. Palaprat, soit que la pièce ne lui parût pas en état d'être donnée au Théâtre, il la garda dans son cabinet sans en faire usage. M. de Brueys, qui a conservé jusqu'à la fin un feu & une vivacité peu ordinaires aux gens de son âge, écrivit à son ami plusieurs fois à ce sujet ; & quoique la vieillesse & les infirmités de M. Palaprat ne lui permissent pas d'agir suivant les intentions de M. de Brueys, il se préparoit néanmoins à faire tous ses efforts pour satisfaire à ce que son ami exigeoit de lui lorsque la mort l'enleva. M. de Brueys, après avoir pleuré la perte qu'il venoit de faire, pensa aux intérêts de sa Muse, & craignant que la copie du *Sot toujours Sot*, qu'il avoit envoyée à M. Palaprat, ne fût perdue, ou qu'elle ne passât en des mains étrangères, il en envoya une autre à M. B. . . . avec qui il avoit fait connoissance à Montpellier. Cet ami imaginant, sans doute, que cette pièce auroit un succès plus favorable chez les Italiens par

la nouveauté de leur théâtre , que chez les François , se détermina en faveur des premiers ; il la leur présenta , on la lut , & elle ne fut reçûë qu'à condition d'y faire quelques changemens. M. B... qui sentit qu'avec un Auteur de 78. ans il n'y avoit point de temps à perdre , & que c'étoit risquer de ne plus revoir la pièce , que de la renvoyer à M. de Brueys , pria les Comédiens d'y faire eux-mêmes les corrections qu'ils jugeroient nécessaires , en les assurant de l'aveu de l'Auteur à cet égard. Comme elles étoient de peu de conséquence , la pièce fut bien-tôt en état d'être représentée , & lorsque l'on fut , suivant l'usage , en demander la permission à M. le Lieutenant de Police , on apprit que les Comédiens François avoient reçu la même pièce sous le titre de la Force du Sang , ou de la Belle-Mère , & qu'ils avoient même la permission de la jouer. On confronta les deux pièces , & l'on connut qu'elles étoient la même. M. B. . . . prouvoit ses pouvoirs par des lettres de M. de Brueys , & Madame Palaprat , qui avoit fait donner cette pièce au Théâtre François , sous le nom de son mari , avoit aussi des titres pour soutenir ses droits. Chacun des deux partis cependant ne vouloit point de Concurrent , le cas étoit nouveau , & il falloit pour les mettre d'accord rendre un jugement convenable à la singularité du fait. M. \* \* \* alors Lieutenant de Police , trouva moyen de décider cette affaire d'une manière qui ne mécontentoit personne , en ordonnant que les deux pièces seroient jouées le

même jour sur les deux Théâtres, & que celle des deux qui auroit le plus de représentations, resteroit au Théâtre qui l'auroit représentée, & que l'autre seroit supprimée. Le jugement fut exécuté le 21 Avril 1721. & le Théâtre des Italiens eût l'avantage sur celui des François. C'est cet avantage qui a déterminé à la donner au Public telle qu'elle a été représentée par les Comédiens Italiens; car il n'a pas été possible de la recouvrer telle que M. Brueys l'avoit faite, celle des François ayant pareillement souffert des changemens presque aussi considérables. Il est à présumer que si l'Auteur avoit eu le tems de la corriger, il l'eût mise dans un meilleur état que celui où elle est aujourd'hui; ainsi c'est plus pour satisfaire la curiosité du Public, qui est bien aise de tout voir, que par prévention pour l'Auteur que l'on a inféré ici cette pièce.



## A C T E U R S.

ALMEDOR, Pere de Clitandre, & crû  
Pere d'Arlequin, ou du Vicomte.

ACCURSE, Pere d'Angélique.

CLITANDRE, Amant d'Angélique,  
Fils d'Almédor, & crû Fils de Thibaut.

THIBAUT, Fermier d'Almédor, Pere  
d'Arlequin, crû Pere de Clitandre.

Madame THIBAUT.

ANGELIQUE, Fille de M. Accurse.

LISSETTE, Suivante d'Angélique.

ARLEQUIN, ou M. LE VICOMTE,  
Fils de Thibaut, crû Fils d'Almédor.

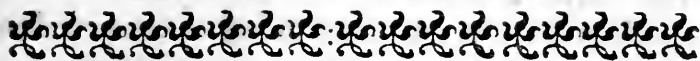
JUSTINE, Femme d'Intrigue.

FRONTIN,            } Fourbes, ou Cheva-  
DU LAURIER,        } liers de l'Industrie.

UN LAQUAIS.

Plusieurs Domestiques qui ne parlent point.

*La Scene est à Paris, dans la maison de M.  
Almédor.*

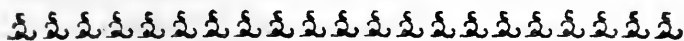


L A

## F O R C E

DU SANG;

C O M E D I E.



## ACTE PREMIER.

## SCENE PREMIERE.

THIBAUT, Me. THIBAUT.

O H ! ça , ma femme , si tu m'étourdis encore de tes sottes frayeurs , je te renvoye sur le champ à notre Ferme , & tu ne feras point aux nôces de notre fils Arlequin.

Me. THIBAUT.

Je ne te dis rien que pour notre profit.

THIBAUT.

Et moi , je te dis , que je défie le Diable avec ses cornes , de découvrir la supposition que nous avons faite à Monsieur Almédor. Ça , une bonne fois pour toutes , pendant que nous sommes ici seuls chez

P iiij

Monfieur Almédor, & avant qu'il foit de retour de chez Monfieur Accurfe, récapitulons notre manigance, depuis fon commencement jufqu'à ce moment, fais bien toutes tes réflexions fur chaque circonftance; écoute moi bien, & fois quelque temps fans parler, fi tu le peux.

Me. THIBAUT.

Je le veux bien; mais je te représenterai toujours...

THIBAUT.

Ne voilà-t-il pas! Tu veux m'interrompre, & je n'ai pas encore commencé de parler. Tais-toi donc, de par tous les Diables, & m'écoute.

Me. THIBAUT.

Et pourquoi t'écouterois-je moi, puifque je fçai mieux que toi, tout ce que tu peux me dire? Il vaut mieux que ce foit moi qui parle; écoute toi-même, & remarque bien fi je retrancherai la moindre chofe de toute l'hiftoire.

THIBAUT.

Ah! tu n'as garde, tu ajoûterois plutôt: patience, il faut qu'une femme parle, ou qu'elle crève; & dans le courant des ménages, c'est la femme qui a la parole, & le mari la plume, c'est l'ordre; voyons-donc.

Me. THIBAUT.

Quand Monfieur Geronte...

THIBAUT.

Au premier mot une sottife. Où diable vas-tu chercher le nom de Geronte, que Monfieur Almédor n'a jamais porté qu'à Bordeaux? Peux-tu avoir

oublié combien il nous a recommandé de ne l'appeler jamais Geronte , mais Almédor ; Almédor , qui est le nom de sa famille.

Me. THIBAUT.

Eh ! bien , soit , quand Monsieur Geronte , Monsieur Almédor , dis-je , s'en alla aux Indes il y a plus de vingt ans , nous étions ses Fermiers , comme nous le sommes encore.

THIBAUT.

Dont bien nous prend , Dieu merci.

Me. THIBAUT.

Il avoit un fils âgé de six mois , il nous le laissa en garde , & nous recommanda de le faire passer pour notre fils.

THIBAUT.

Il est vrai.

Me. THIBAUT.

Parce qu'il l'avoit eû d'un mariage secret , & qu'il n'avoit pas alors assez de bien pour . . .

THIBAUT.

*Ce parce que* ne fait rien à notre affaire.

Me. THIBAUT.

Notre fils Arlequin étoit tout droitement de même âge que cet enfant de Monsieur Geronte , non , non , Almédor ; il ont passé toujours depuis l'un & l'autre pour être à nous.

THIBAUT.

Tout le monde l'a crû , & le croiroit encore , si Monsieur Almédor ne l'avoit reconnu pour son fils.

Me. THIBAUT.

Toute notre affection a été pour notre Arlequin.

THIBAUT.

Comme de raison.

Me. THIBAUT

Nous l'avons toujours aux champs auprès de nous; car quoiqu'il ne soit pas bien fémillant, nous aurions été bien fâchés de le perdre de vûë.

THIBAUT.

Cela est naturel.

Me THIBAUT.

Pour l'enfant de Monsieur Almédor, tu vois bien que je ne dis plus Geronte, nous l'avons laissé vivre comme il lui a plû. Il se sauva du logis à l'âge de quinze ans, & s'enrôla. On lui donna le nom de Clitandre; nous ne courûmes pas après lui.

THIBAUT.

Nous aurions été de grands fots.

Me. THIBAUT.

Cependant, il fit si bien, qu'il devint Capitaine de fort bonne heure, & que quand il nous vint voir à la Ferme, il y a environ deux ans, pendant que Monsieur Accurse y étoit encore avec sa famille, il étoit déjà Major; dame, on dit que c'est lui qui tient la bourse.

THIBAUT.

S'il ne la tient pas mieux que le porte-feuille qu'il se laissa voler, il aura bien-tôt ruiné son Régiment.

Me. THIBAUT.

Enfin, donc, tant y a, Monsieur Almédor est.

revenu des Indes depuis un mois , avec de grandes richesses ; en arrivant il nous demanda son fils , & nous lui avons amené le nôtre au lieu du sien.

T H I B A U T.

Et trouves-tu que j'aye fait là le coup d'un niais ?

Me. T H I B A U T.

Non , s'il ne se rencontroit pas par malheur que le Diable avoit ramené Clitandre peu de jours auparavant.

T H I B A U T.

Qu'importe , il étoit absent de la Ferme , quand nous en partîmes , nous ne dîmes à personne où nous venions , comment veux-tu qu'il le devine ?

Me T H I B A U T.

Je ne sçai ; mais si par malheur il le devinoit , si.....

T H I B A U T.

Oh ! si ... si ... Tu me romps la tête.

Me. T H I B A U T.

Ma foi , le cœur ne me dit rien de bon de tout ceci.

T H I B A U T.

Tu t'épouvantes de rien ; mais tu me fais venir un autre martel en tête. Il me souvient que Clitandre ne cessa de lorgner Mademoiselle Angélique , tant qu'ils furent ensemble à notre Ferme , & je remarquois plusieurs fois que la fournoise lui faisoit des petites mines.

Me. T H I B A U T.

Ah ! pardienne , tu as raison , je ne m'étonne

120 LA FORCE DU SANG,  
pas s'ils s'échappoient si souvent de nous , pour  
aller seuls derrière l'allée des noisetiers.

T H I B A U T.

Il est , mardi , à craindre , si notre fils épouse  
Angélique , que ce gaillard de Major , quelque jour  
ne se foure un peu trop avant dans leur ménage ;  
mais à la bonne heure , nous enlevons à Clitandre  
tous ses biens pour les donner à notre fils , Clitan-  
dre se fera peut-être restitution lui-même.

Me T H I B A U T.

A la bonne heure , comme tu dis , il travaillera  
à l'acquit de notre conscience. Mais voici notre  
Arlequin : quel plaisir de le voir vêtu comme un  
Seigneur , & de l'appeller Monsieur le Vicomte !  
Laisse-moi lui parler , & va-t-en chercher Mon-  
sieur Dulaurier , dont je t'ai parlé ; c'est un hom-  
me d'industrie que j'ai adressé à Monsieur Almédor ,  
pour être gouverneur de notre innocent de  
fils , jusqu'à la conclusion de son mariage avec la  
fille de Monsieur Accurse , & peut-être pourra-t-il  
nous servir dans nos desseins. Va vite , & surtout ,

*motus*



## SCENE II.

LE VICOMTE, OU ARLEQUIN,  
THIBAUT.

LE VICOMTE.

**T**atigué, que de sarcinonies à la ville, ils ne sont jamais las de complimenter.

THIBAUT.

Eh ! bien, mon cher Arlequin, te voilà Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Pargué, oui.

THIBAUT.

Je t'en ai averti ; quoique nous soyons seuls, accoûtumes-toi à dire toujours, oui Monsieur, & gardes-toi, sur-tout, de m'appeller jamais mon pere ; car peres, fils, freres, neveux, cousins, se donnent aujourd'hui du Monsieur entr'eux, parmi les Bourgeois, comme entre les Gens de qualité : retiens-donc bien cela en passant, dis toujours, oui Monsieur.

LE VICOMTE.

Oui, Monsieur.

THIBAUT.

Sous tes beaux habits, on ne te prendra jamais pour le fils de Madame Thibaut.

LE VICOMTE,

Pargué, non,

T H I B A U T.

Il faut dire , non , Monsieur.

L E V I C O M T E.

Non , Monsieur.

T H I B A U T.

Mr. Almédor commence-t-il à être un peu content de toi ?

L E V I C O M T E.

Non , Monsieur.

T H I B A U T.

Je veux dire , si quand tu es seul avec lui , il te paroît qu'il croit bien être véritablement ton pere ?

L E V I C O M T E.

Eh pargué oüi.

T H I B A U T.

Et laisse-là ton pargué , veux-tu toujours être un sot.

L E V I C O M T E.

Oüi , Monsieur.

T H I B A U T.

Puisque cela dépendoit de moi & de ta mere , ne nous es-tu pas bien obligé de t'avoir donné à lui pour faire ta fortune ?

L E V I C O M T E.

Tatigué que cela a été bien avisé.

T H I B A U T.

Encore ton tatigué.

L E V I C O M T E.

Morgué c'est que je n'y avise pas.

T H I B A U T.

Oh avises-y donc : Dis-moi ? quand tu es seul avec Mr. Almédor , t'apperçois-tu qu'il te veuille du bien ?

L E V I C O M T E.

Où.

T H I B A U T.

Eh que dit-il encore ?

L E V I C O M T E.

Il me dit souvent que je suis un sot.

T H I B A U T.

Ce sont là les marques d'amitié qu'il te donne ?

L E V I C O M T E.

Ce n'est pas qu'il m'en veuille plus de mal , tout le monde me le dit comme lui.

T H I B A U T.

Et ne te dit-il jamais autre chose ?

L E V I C O M T E.

Oh que si fait. Quelquefois après m'avoir dit que je suis un sot , il dit aussi que je vous ressemble , est-il vrai mon pere ? il faut bien que nonobstant qu'il croye que je suis son fils , il me fait bien élever , & m'a déjà fait apprendre des choses , comme vous voyez , pour me façonner , ce dit-il ; & demain , ce dit-on , il veut me marier , ce dit-il , avec la fille de Mr. Accurse , ce dit-on.

T H I B A U T.

Ne voilà-t-il pas ton ce dit-il , & ton ce dit-on , revenu dont je t'avois corrigé. Un Vicomte doit-il parler comme cela ? Mais à propos de la fille de

Mr. Accurse tu dois être vraiment bien-aise de te marier avec une si belle Damoiselle,

LE VICOMTE.

Pargué pas tant que vous croyez, j'aimerois mieux la suivante ; tatigué m'est avis que nous nous conviendrions mieux Lisette & moi ; elle est toute fretillante, & nous nous l'étions promis, dà, sous votre bon plaisir quand vous étiez mon pere ; puisque vous ne l'êtes plus, ne pourrai-je pas faire ce qu'il me plaira ?

THIBAUT.

Non, tu dois suivre à présent la volonté de Mr. Almédor.

LE VICOMTE.

Mademoiselle Angélique fait trop la sévère, & puis, je sçavons bien ce que je sçavons.

THIBAUT.

Eh que sçais-tu donc ?

LE VICOMTE.

Qu'elle aime mieux cet autre, qui étoit le véritable fils de Mr. Almédor, avant que vous vous avisassiez que c'étoit moi qui devoit l'être.

THIBAUT.

Et d'où le sçais-tu ?

LE VICOMTE.

Pargué de deux bons endroits.

THIBAUT.

Et d'où encore ?

LE VICOMTE.

De cette oreille-là & de celle-ci.

THIBAUT.

Comment ?

LE VICOMTE.

J'entendis hier au soir , entre chien & loup , Lisette qui est une fine mouche , comme vous sçavez , qui jasoit sous les fenêtres avec ce Mr. le Major , ce Clitandre . . . .

THIBAUT.

Clitandre est ici , tu l'y as vû ?

LE VICOMTE.

Pargué oui.

THIBAUT.

Ah tout est perdu !

LE VICOMTE.

Oui . . . oh je me ravise.

THIBAUT.

Eh non acheve , eh bien.

LE VICOMTE.

Eh ben , je les écouâtis de cette fenêtre , & j'entendis que Lisette lui disoit que sa Maîtresse l'aimoit bien , qu'elle ne consentira jamais de se laisser marier à un sot. Tatigué , je me douti d'abord qu'ils parlions de moi. Je ne suis pas si sot qu'ils croyont , & je serois sorti , dà , si vous ne m'aviez pas tant défendu de me montrer ; j'acoûti plus fort , & . . .

THIBAUT.

Tais-toi , voici Mr. Alémdor.

SCENE III.

Mr. ALMEDOR, THIBAUT,  
LE VICOMTE.

THIBAUT.

Saluez Mr. votre pere , Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Sarviteur , mon pere ; non à propos , vous n'êtes pas mon pere.

ALMEDOR.

Je rougis de l'être.

LE VICOMTE.

Vous êtes , Monsieur ( *à Thibaut* ) n'est-ce pas mon pere.

THIBAUT.

Il m'appelle toujous ainsi par amitié.

LE VICOMTE.

Eh bien , mon pere m'a échappé ; n'ais-je pas dit aussi , Monsieur ; je sçais bien que je suis Vicomte une fois , & que je dois parler comme le beau monde ; tatigué , on ne fait ici que me tarabuster sur tout ; je n'ai jamais eu tant de peine dans notre ferme.

ALMEDOR.

Ah Madame Thibaut , Me. Thibaut , vous avez eu plus de soin de cette ferme, que de ce malheureux.

THIBAUT.

Vous m'aviez tant recommandé de cacher qu'il fût votre fils, que je ne pouvois mieux m'y prendre. Il est encore jeune, nous en ferons comme de vos terres, & je vous lui donnerai tant de façons...

LE VICOMTE.

Ah mordienne, je commence à être las de celles qu'on me donne depuis que je suis ici, j'aimerois mieux être cheux vous à mener une de nos charuës.

ALMEDOR.

Quelles inclinations basses ! Mais que cherche ici ce jeune cavalier ? qu'il a bonne mine !

THIBAUT.

C'est Clitandre, la peste le crève.

## SCENE IV.

CLITANDRE, ALMEDOR,  
THIBAUT, LE VICOMTE.

CLITANDRE.

AH mon pere, que je suis heureux de vous trouver !

ALMEDOR.

C'est Mr. votre fils Mr. Thibaut, que vous êtes heureux !

CLITANDRE à *Almédor*.

Monfieur, l'empreflement que j'avois de faluer mon pere, m'a empêché de m'appercevoir qu'il

Q ij

avoit l'honneur d'être avec vous ; je ne serois pas entré comme j'ai fait, & je sçais trop le respect que je vous dois.

ALMEDOR.

Qu'il a bonne grace !

LE VICOMTE.

Vous parlez de moi, pas vrai ? tout le monde me trouve bien avec ce bel habit.

THIBAUT.

Qu'il est venu à la malheure !

CLITANDRE.

J'avois à parler à mon pere d'une affaire pressante & dans laquelle il s'agit de mon établissement, mais j'attendrai, Monsieur, qu'il ait reçu vos ordres, je me retire.

THIBAUT.

Où, vous ferez bien, ne revenez qu'après le mariage de Mr. le Vicomte.

LE VICOMTE.

C'est moi voyez-vous qui suis Mr. le Vicomte.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis, Monsieur. (*Il fait une reverence, & veut se retirer.*)

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, Monsieur, vous pouvez dire à votre pere ce que vous souhaitez, je ferai bien-aïse d'y être présent, j'ai toujours eu de l'amitié pour lui ; il est bien heureux d'avoir un fils de votre mérite.

THIBAUT (*au Vicomte.*)

Retire-toi donc, misérable, tu paroîtras encore plus sot auprès de Clitandre.

---

## SCENE V.

ALMEDOR, CLITANDRE,  
THIBAUT.

ALMEDOR.

**Q**uelle différence entre ces deux jeunes gens, allons, Monsieur, ouvrez-vous à Monsieur votre pere. Ne vous contraignez pas, & regardez-moi comme un homme qui prend intérêt à tout ce qui vous touche.

CLITANDRE.

Puisque vous me l'ordonnez, Monsieur, je ne dois plus craindre que mon pere le trouve mauvais.

ALMEDOR.

Non, & si vous avez quelque chose à lui demander je me servirai de l'autorité que j'ai sur lui pour vous le faire obtenir.

CLITANDRE.

Il est vrai que si je manquois une occasion si favorable à mon avancement, je serois long-tems à la retrouver.

THIBAUT.

Monsieur a bien affaire de cela; parce qu'il est bon, faut-il que vous soyez indiscret? Allez, allez, quoi

190 LA FORCE DU SANG,  
qu'il vous dise , prenez-mieux votre temps.

ALMEDOR (à Thibaut.)

Non , vous dis-je , mon cœur me parle en secret pour lui. Vous ne devriez pas traiter si durement un aussi galant homme , ah , que mon fils ne lui ressemble-t-il pas ! (à Clitandre.) Courage , Monsieur , parlez hardiment , je me doute à peu près de quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des besoins , sur-tout ceux qui sont dans le service.

CLITANDRE.

C'est la verité , Monsieur , & je viens dire à mon pere que j'ai un besoin pressant de deux cens pistoles.

THIBAUT.

Deux cent pistoles ! & d'où diantre veut-il que je les tire ?

CLITANDRE.

Helas , mon pere , je ne vous ai rien coûté depuis mon enfance , ce que je vous demande est non-seulement pour mon établissement present , mais encore un degré pour me faire monter peut-être à la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le service , je le dois , plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je suis Major de mon Regiment , le Lieutenant-Colonel est vieux & cassé ; il consent de se retirer moyennant quatre cens pistoles que je lui donnerai , & c'est un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi : tous mes camarades le souhaitent , ils m'aiment &...

T H I B A U T.

Vous vous êtes pourtant laissé voler leurs papiers.

C L I T A N D R E.

Helas , ce fut un malheur que j'ai payé bien cher ; l'amour fut cause que j'oubliai mon portefeuille sur la table d'un fripon ; & si cette perte ne m'avoit fait un tort considérable , je ne serois pas aujourd'hui contraint de vous importuner.

T H I B A U T.

Vous ennuyez Monsieur.

A L M E D O R.

Bien-loin de m'ennuyer , Monsieur , je suis charmé de vous entendre. Continuez , de grace.

C L I T A N D R E.

Enfin il s'agit de ma fortune : à quel autre puis-je avoir recours qu'à vous , mon pere ? tant que j'ai crû avoir un frere , je ne vous ai point été à charge ; mais à present que vous n'avez d'autres enfans que moi , qui ( j'ose m'en flatter ) ne vous fais point deshonneur , faites un petit effort de grace , & ne me refusez pas les deux cens pistoles que je vous demande.

T H I B A U T. ( *à part.* )

Comme il parle de deux cens pistoles. ( *à Clitandre.* ) Sçais-tu qu'après avoir payé la taille , on ne les trouveroit pas dans toute la Parroisse.

A L M E D O R.

Il me touche. Que n'a-t-il un pere comme moi !

CLITANDRE.

Je vous en conjure , mon pere ; de quatre cens pistoles dont j'ai besoin , je ne vous en demande que la moitié , je ferai l'autre de ce que je puis avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

Quelle discretion pour un homme de son âge !

CLITANDRE.

Voyez , s'il vous plaît , où cela me mene. J'ai de l'ambition , j'aime le service , & quand je n'espérerois pas parvenir à quelque degré plus élevé , je n'en servirois pas le Roi avec moins de fidélité & d'exactitude ; mais ce ne seroit pas , je l'avouë , avec le même plaisir.

ALMEDOR.

Se peut-il que ces beaux sentimens soient dans le fils d'un payfan , & que le mien en ait de si bas ?

CLITANDRE.

Puisque Monsieur me le permet , souffrez que je vous attendrisse : mon pere , deux cens pistoles pour me faire Lieutenant-Colonel.

THIBAUT.

Je ne serois pas en état de t'en donner vingt , quand ce seroit pour te faire Connêtable.

CLITANDRE.

Monsieur , vous avez eu la bonté de me promettre que vous employeriez votre autorité en ma faveur.

ALMEDOR.

Je ferai bien plus , Monsieur. Oh ça Thibaut ,  
VOUS

vous dites donc que vous n'êtes pas en état de donner deux cens pistoles à votre fils ?

T H I B A U T.

Je n'ai été que votre fermier en honnête homme , & vous me parlez comme si j'avois été votre intendant.

A L M E D O R.

Je veux croire que vous n'avez pas cet argent : mais ne ferez-vous pas bien aise que quelqu'un vous le prête ?

T H I B A U T.

Non , ma foi ; ce feroit , comme dit l'autre : J'avions emprunté , fallit rendre.

A L M E D O R.

En verité vous êtes trop dur , Thibaut , n'avez-vous pas de honte que l'on soit plus attendri que vous pour votre fils ?

T H I B A U T.

Chacun a ses raisons , vous ne connoissez pas le garniment comme moi.

A L M E D O R.

Eh ! bien , je sçai quelqu'un qui vous prêtera cet argent , sans billet , & même , sans exiger de vous que vous le rendiez , si vous ne voulez.

T H I B A U T.

A la bonne heure , permis , comme on dit , au suppliant de faire le fat à ses dépens.

A L M E D O R.

Monfieur , pour vous témoigner l'estime que j'ai

conçûë pour vous, je vous prie de consentir à ce que je vais faire.

CLITANDRE.

Je suis prêt, Monsieur, à vous obéir aveuglement.

ALMEDOR.

Vous vous feriez quelque délicatesse de recevoir cet argent de ma main, trouvez bon que j'en fasse présent à Thibaut, à condition qu'il vous le donnera sur le champ en ma présence : j'ai heureusement sur moi dans cette bourse quatre cens pistoles, je vous les donne; Thibaut, donnez-les tout-à-l'heure à votre fils. Allez, Monsieur, conclure l'affaire de votre Lieutenance-colonelle, & gardez le surplus de votre équipage.

CLITANDRE.

Ah, Monsieur, quel excès de générosité ! un sentiment secret que je ne puis démêler, quelque chose de plus fort que la fierté & la délicatesse, que j'ai éprouvé toute ma vie, m'empêche de me refuser à vos bontés : Je les accepte donc, Monsieur, mais avec des transports infiniment au-dessus de ceux de la reconnoissance ordinaire : permettez-moi seulement, je vous en supplie, d'y mettre une condition. Je me flatte, Monsieur, de me conduire de façon à être bien-tôt en état de vous rendre cette somme; & quoique j'espère m'acquitter incessamment avec vous, cela ne m'empêchera pas d'être si pénétré de votre procédé, que j'en conserverai une reconnoissance éternelle.

## SCENE VI.

ALMEDOR , THIBAUT.

ALMEDOR.

**I**L a bien fait de sortir , j'étois trop attendri , & il me semble qu'il entraîne mon cœur avec lui. Ah l'honnête-homme ! l'aimable homme ! quelles manieres ! vous n'êtes guères bon pere au moins , Thibaut , de le traiter comme vous faites , & vous méritez auffi peu de l'avoir pour fils , que mon malheureux fils de m'avoir pour pere.

THIBAUT.

Si vous le connoissiez , Monsieur , vous verriez bien que je ne suis pas si mauvais pere , que vous croyez.

ALMEDOR.

Dites-lui toûjours de me venir voir souvent , je me sens de l'inclination pour lui , je veux prendre soin de sa fortune. Mais parlons de notre affaire , avez-vous des nouvelles de cet habile homme qui doit donner des leçons à mon fils , & le faire passer pour raisonnable , jusqu'à ce que Mr. Accurse l'ait accepté pour son gendre.

THIBAUT.

Ma femme l'est allé chercher , & l'amenera avec elle.

ALMEDOR.

Eh bien , laissez-moi seul ici ; en attendant ap-  
R ij

126 LA FORCE DU SANG,  
prochez-moi cette table : tirez de ce cabinet un grand livre dans lequel j'écris , & qu'on dise que je suis sorti à quiconque me demandera , hors au clerc de Notaire de Mr. Accurse , ou à tous ceux qui viendront de sa maison.

---

## S C E N E V I I .

L I S E T T E , A L M E D O R ,  
U N L A Q U A I S .

A L M E D O R (*sans voir Lisette.*)

**P** Arcourons un peu les memoires des armemens de la mer du Sud (*il feüillette & marmotte.*)

L I S E T T E (*sans voir Almédor.*)

Le coup que je viens de faire de ma tête est bien hardi, & il faut être aussi rusée que je la suis pour l'entreprendre; mais aussi si je puis rompre ce mariage, je suis bien sûre qu'il n'y aura jamais que notre Mr. Accurse, qu'un aussi sot homme, enfin qu'un Docteur qui veuille donner sa fille au fils de Mr. Almédor. Et que sçais-je moi si je n'en profiterai point? ce nigaut m'aimoit bien avant qu'il fût Vicomte; ne suis-je pas du bois dont on fait les Vicomtes? pourquoi ne songerai-je point à l'épouser? on a bien vû des disproportions plus grandes; Embrouïllons les affaires, & commençons par Mr. Almédor : bon, le voilà fort appliqué sur son livre; comment l'aborderai-je?

ALMEDOR (*sans voir Lisette.*)

Noms des vaisseaux sur lesquels j'ai eu du profit : sur l'Exterminateur, six cens mille livres ; plus cent-soixante-dix-huit mille piaſtres pour ma part sur le Poliphême.

LISETTE *à part.*

Il a commerce avec de terribles gens.

ALMEDOR.

Un million moins neuf cent quatre-vingt-seize livres sur le Neptune.

LISETTE *à part.*

Je ne suis pas en peine de lui faire voir cette lettre que j'ai supposée & que j'ai écrite moi-même ; j'en ai des moyens de reste ; mais je dois me dépêcher , de peur que quelqu'un ne me surprenne.

ALMEDOR.

Cette année n'a pas été mauvaise.

LISETTE.

Le voilà de bonne humeur , je puis l'aborder ; (*à Almédor.*) Monsieur , je prens la liberté de venir vous faire la révérence , j'appartiens à Mademoiselle Angélique.

ALMEDOR.

Serois-je assez heureux pour lui être bon à quelque chose ?

LISETTE.

Je ne viens pas de sa part , mais je me suis flattée Monsieur , qu'ayant l'honneur de la servir , vous trouveriez bon que je vous fisse une priere en faveur d'une de mes proches parentes.

A L M E D O R. I A

Vous n'avez qu'à parler.

L I S E T T E.

Comme tout Paris sçait le mariage de Mr. votre fils avec ma maîtresse, ma parente m'a prié de vous offrir ses services, c'est une marchande de bijoux très-accommodante & des mieux assorties.

A L M E D O R à part.

La bonne occasion pour mettre cette fille dans mes intérêts! (à Lisette) Je préférerai toujours tout ce qui viendra de votre part, & vous me donnerez lieu de vous faire à mon tour une prière.

L I S E T T E.

A moi, Monsieur, & en quoi pourrois-je vous être utile?

A L M E D O R.

A rendre de bons offices à mon fils auprès de votre maîtresse. Je suis un homme moi, qui ne me contente pas de reconnoître les services après qu'on me les a rendus, je commence par bien payer ceux que je desire qu'on me rende.

L I S E T T E.

Je n'entends point ce que vous me dites, vous me parlez Hébreu.

A L M E D O R.

Je vais donc vous parler bon François; je vous prie, en attendant mieux, de recevoir cette montre.

L I S E T T E.

Je ne puis rien refuser de votre main à la veille

du mariage de ma maîtresse avec Mr. votre fils ,  
& je regarde cela comme un présent de nôces.

A L M E D O R.

Je n'en demeurerai pas là : çà parlons franchement , quels sont les sentimens de Mademoiselle Angélique sur le mariage de mon fils ; car pour Mr. Accurse je ne crains rien de sa part.

U N L A Q U A I S.

Monfieur , vos chevaux sont au carrosse , & le clerc de ce Notaire que vous sçavez vient vous chercher.

A L M E D O R *au Laquais.*

Je m'en vais. (*à Lisette*) Je suis bien fâché d'être obligé de sortir.

L I S E T T E *à part.*

Et moi bien-aïse , mon prétendu quiproquo paroîtra plus naturel , quand je serai pressée.

A L M E D O R *à Lisette.*

Mais il faut, Mademoiselle , que nous nous re-voyons bien-tôt.

L I S E T T E.

Vous n'avez qu'à me donner votre heure , Monfieur , j'aurois tort si je n'y étois pas exacte.

A L M E D O R.

Je vous la ferai sçavoir dès que je serai de retour.

L I S E T T E.

A propos , Monfieur , j'ai heureusement sur moi une enseigne de ma cousine.

Donnez, je la lirai dans mon carrosse , car je ne veux pas faire attendre le Notaire de Mr. Accurse. Au revoir.

---

## SCENE VIII.

L I S E T T E *seule.*

**V**A , va , bon homme , lire à ton aise mon papier dans ton carrosse , tu feras bien payé de ta montre , & tu auras ta petite caboche bien ferme , si de cette lecture elle n'est pas violemment dérangée , & si . . . Mais voici le pauvre Clitandre , je me garderai bien de lui dire ce que je viens de faire , il ne pourroit jamais le cacher à ma maîtresse.

---

## SCENE IX.

CLITANDRE , LISETTE.

C L I T A N D R E .

**A**H Lisette ! pourquoi faut-il que je sois si traversé dans mon amour , & que je trouve tant de facilité dans ma fortune ? je viens de conclure l'affaire de la Lieutenance-colonelle , & je me vois prêt à perdre Angélique.

L I S E T T E.

Il est vrai que Mr. Almédor vient de sortir pour aller chez le Notaire de Mr. Accurse ; çà pensons sérieusement aux moyens que l'on peut employer pour rompre le mariage qu'ils projettent : voyons un peu de votre côté ce que vous prétendez faire ?

C L I T A N D R E.

Me desespérer.

L I S E T T E.

Bel expédient ! quoi , votre violente passion ne vous en inspire point d'autre ?

C L I T A N D R E.

Et que puis-je faire , Lifette , les choses sont si avancées ? Si j'avois recours à des remedes violens j'offenserois Angélique , je donnerois un coup de poignard à Mr. Almédor , à qui j'ai obligation ; que je respecte , & que j'aime . . .

L I S E T T E.

Plus que ma maîtresse.

C L I T A N D R E.

Qu'oses-tu dire , injuste Lifette , toi qui sçais à quel point je l'adore ? Ah , je ne verrai jamais cet odieux mariage.

L I S E T T E.

Que ferez-vous donc , pour ne le point voir ? Ce que je vois moi , c'est qu'il faut que je me charge seule de toute la conduite de cette affaire.

C L I T A N D R E.

Ah Lifette ! tu connois l'excès de ma passion , sois sûre que ta récompense . . .

L I S E T T E.

Ma récompense : arrêtez-là, Clitandre , & connoissez Lifette , apprenez que l'idée de ce que vous appelez récompense , me révolteroit , plutôt que de me faire faire un pas.

C L I T A N D R E.

Eh , ma chere Lifette , je n'ai pas eu dessein de t'offenser.

L I S E T T E.

Voici une montre que je viens d'accepter de Mr. Almédor , mais je ne l'ai fait que pour qu'il me crût vraiment dans ses intérêts ; soyez sûr que j'ai mes vûes en vous servant , & que vos récompenses n'en sont point du tout le but.

C L I T A N D R E.

Je suis charmé que la fierté soit ta vertu dominante , & j'ose espérer que tu me serviras par sympathie.

L I S E T T E.

En travaillant pour vous , je travaille pour moi : j'ai toutes les facilités du monde pour nos desseins , & j'ai dans l'idée quelques déguisemens qui pourroient nous être utiles. La femme de notre portier est heureusement une des plus fameuses revendeuses à la toilette de tout Paris : elle a son magasin sur la porte de la rue , & il n'est sorte de nippe que je ne trouve chez elle. Pour vous cependant , ne sortez pas d'ici : emparez-vous de ma chambre , en voilà la clef : elle est voisine de celle de Mademoiselle Angélique , profitez de tous les momens

pour l'encourager , & foyez prêt à mes ordres sous peine d'être cassé.

CLITANDRE.

Je t'obéirai aveuglement.

*Fin du premier Acte.*



~~~~~

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ACCURSE, ALMEDOR.

ACCURSE.

JE n'ai jamais eu tant d'occupations, cependant j'ai quitté tous mes apprentifs Magistrats, pour aller figner après vous notre dédit, & cela étoit juste.

ALMEDOR.

C'est l'amitié seule qui fait votre empressement, la justice n'y a point de part.

ACCURSE.

Pardonnez-moi. *Justitia est constans* . . . à propos je ne crois pas que vous eussiez appris le Latin aux Indes.

ALMEDOR.

Non assurément.

ACCURSE.

Vous êtes un bon gentilhomme, mon ancien ami : moi, un bon & honnête Docteur en Droit. Vous n'avez qu'un fils, je n'ai qu'une fille : puisqu'on nous voici rapprochés sur nos vieux jours, nous ne pouvons mieux faire que de nous unir par cette

alliance ; vous m'avez dit tantôt que votre fils n'étoit pas arrivé , l'est-il présentement ?

ALMEDOR.

Je l'attends d'un moment à l'autre.

ACCURSE.

Hâtons-nous de conclure ce mariage dès qu'il sera ici ; car je n'ai pas d'ami dans la Robe qui ne veuille m'en détourner.

ALMEDOR.

Vous avez la réputation d'être fort riche , vous êtes connu sur ce pié par les familles de ces jeunes gens à qui vous enseignez le Droit , vous étonnez-vous que leurs parens condamnent ce mariage ? la plupart des gens n'achètent & ne regardent leurs charges que comme des trebuchets à prendre de riches héritières.

ACCURSE.

Je les connois mieux que vous : ma fille n'est pas pour eux. Je préfère le fils de mon ami , qui ne me fera pas de chicanne , qui ne devorera pas des yeux ma succession ; à la condition néanmoins portée par notre dédit , que votre fils sera ce que nous appellons en droit propre, apte & idoine pour la société matrimoniale & civile ; autrement je serois relevé par la loi *Matrimonium* , *Cod. de fatuis* , *paragrapho* , *filius tuus*.

ALMEDOR.

Je souscris à tout ce qu'il vous plaira , quoique je n'entende pas le Latin.

A C C U R S E.

Adieu , je ne suis venu que pour vous dire que j'avois signé après vous, souffrez que je vous quitte ; & faites-moi avertir quand votre fils sera arrivé.

S C E N E I I.

THIBAUT, Me. THIBAUT,
ALMEDOR.

A L M E D O R.

A H ! Madame Thibaut , je vous attendois.

T H I B A U T.

Ma femme a trouvé ce Monsieur du Laurier , que vous aviez envoyé chercher.

A L M E D O R.

Eh bien , est-il venu ?

T H I B A U T.

Non ; mais il sera ici dans un quart d'heure , avec un habile homme de ses amis.

A L M E D O R.

Eh ! pourquoi ne vient-il pas seul ?

T H I B A U T.

C'est , disent-ils , que ce n'est pas trop de deux gens d'esprit pour façonner un nigaut.

A L M E D O R.

Je souhaite qu'ils en viennent à bout ; attendez-les ici , je vais cependant donner des ordres pressants à cet homme , qui doit partir demain pour Brest ,

& que j'ai laissé dans mon cabinet, je n'en fortirai pas ; avertissez-moi dès qu'ils seront ici.

S C E N E I I I.

Me. THIBAUT, THIBAUT.

Me. THIBAUT.

T Hibaut.

THIBAUT.

Nicolle.

Me. THIBAUT.

Mon mari.

THIBAUT.

Ma femme.

Me. THIBAUT.

Eh ! bien.

THIBAUT.

Eh ! bien , qu'as-tu en dire ?

Me. THIBAUT.

Que les plus courtes folies sont les meilleures.

THIBAUT.

Qu'entens-tu par-là ?

Me. THIBAUT.

Ce que j'entends ?

THIBAUT.

Oui.

Me. THIBAUT.

Que je suis fort tentée de m'aller jeter aux pieds

208 LA FORCE DU SANG,
de Monsieur Almédor, de lui tout avouer, & de
lui demander pardon.

THIBAUT.

Tu as bien fait tes réflexions sur cela ?

Me. THIBAUT.

Je n'ai autre chose en tête.

THIBAUT.

Et tu y es donc résolument déterminée ?

Me. THIBAUT.

Oui, en vérité.

THIBAUT.

Ah ! tu ne le feras jamais, ma petite femme.

Me. THIBAUT.

Si fait, ma fy, & tout-à-l'heure.

THIBAUT.

Non, tu n'en auras pas la force, ma chere poulette.

Me. THIBAUT.

La force ? Tu tu mocques de moi.

THIBAUT.

Non, je sçais bien que tu ne l'auras point.

Me. THIBAUT.

Et pourquoi ne l'aurai-je pas ?

THIBAUT.

Pourquoi ? m'amour, parce qu'auparavant je t'aurai affommée, roüée de coups. Si tu faisais cette sottise-là, tiens, tu sçais de quel bois je me chauffe, je t'étranglerois, &...

Me. THIBAUT. (*à part.*)

Il le feroit, comme il le dit, le vieux chenapan.

THIBAUT.

THIBAUT.

Hé?

Me. THIBAUT.

Mais si nous continuons à soutenir notre supposition ? On dit que c'est un cas pendable ?

THIBAUT.

En ce cas-là, nous serions pendus ensemble. N'est-ce pas une grande consolation pour une femme qu'on pend, de voir pendre son mari avec elle ?

Me. THIBAUT.

Quelle obligation nous aura-t-il de ce que nous faisons pour lui, s'il reste fils de Monsieur Almédor, & quel avantage tirerons-nous de ma supposition ? Nous serons trop heureux, si dans sa fortune il se souvient encore que nous sommes ses pere & mere.

THIBAUT.

Je l'entends parler, j'y cours, j'ai toujours peur qu'il ne me fasse quelle sottise.

Me. THIBAUT *seule.*

Je sçavois bien que Thibaut en avoit fait de bonnes dans sa jeunesse ; mais je ne le croyois pas si déterminé : c'est un diable ; si je parle, il me tuera, & si je ne parle pas, & que notre supposition vienne à être découverte, je suis perduë ; comment faire ?



S C E N E - I V.

Me. THIBAUT , FRONTIN,
DU LAURIER.

DU LAURIER

B On jour , Madame Thibaut.

Me. THIBAUT.

Soyez le bien venu , Monsieur du Laurier.

FRONTIN.

Eh ! bien , Monsieur Almédor est-il ici ?

Me. THIBAUT.

Je vais le chercher , attendez un moment.

FRONTIN.

Franchement nous venons ici pour une chose assez difficile.

DU LAURIER.

Difficile, tu n'y penses-pas , est-il quelque chose au-dessus de la portée de notre génie ?

FRONTIN.

S'il ne s'agissoit que d'être Plénipotentiaire d'un Traité de Paix entre les braves de Paris , de consoler un fils de famille de la dureté de son pere , par les manieres généreuses d'un usurier , de faire aboucher deux Amants en dépit d'une vieille tante , passe encore ; mais il s'agit de rendre un sot habile homme.

Habile homme ? tu te moques, je ne me suis chargé que de cacher sa sottise pendant vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Appelle-tu cela une bagatelle ?

DU LAURIER.

Nous en viendrons à bout ; mais j'entends quelqu'un.

SCENE V.

ALMEDOR , FRONTIN ,
DU LAURIER.

ALMEDOR (*à Frontin.*)

Est-ce-là cet illustre , dont on m'a parlé ?

FRONTIN.

Oui , Monsieur , c'est lui-même.

ALMEDOR (*à du Laurier.*)

Je suis charmé , Monsieur , que vous vouliez bien vous charger de l'éducation de mon fils.

DU LAURIER.

Monsieur , trêve de complimens , quoique je fasse profession de sçavoir vivre , & que ce soit-là ce que j'enseigne aux autres , j'ai toujours travaillé à détruire l'abus de ces panégyriques superflus , avec lesquels on a coutume de s'aborder.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, ç'a toujours été l'intention de Monsieur Macrobe de...

ALMEDOR.

Qu'est-ce que ce Monsieur Macrobe ?

DU LAURIER.

C'est moi, Monsieur, mon nom est Macrobe de Richesource, modérateur de l'éloquence & de la civilité Françoisé; je n'enseigne ni le Grec; ni le Latin, qui ne font souvent que des Sots; mais je montre le grand art de sçavoir vivre, qui manque à beaucoup de Sçavans; & dans quelques leçons je prétends rendre Monsieur votre fils un fort joli Cavalier.

ALMEDOR.

Je vous aurai bien de l'obligation, si vous en pouvez venir à bout.

DU LAURIER (*à Frontin.*)

Mon Secrétaire.

FRONTIN.

Monsieur.

DU LAURIER.

Mon Disciple va-t-il venir ?

ALMEDOR.

Je viens d'ordonner qu'on l'aménât; mais le voici, je vous laisse avec lui.



SCENE VI.

LE VICOMTE , FRONTIN ,
DU LAURIER , Me. THIBAUT.

LE VICOMTE.

IL faut donc que j'apprenne tout ce qu'ils me diront ?

DU LAURIER (*au Vicomte.*)

Approchez , Monsieur ; approchez - donc. Un fauteuil ; ôtez - vous de là , s'il vous plaît , cette place m'appartient.

LE VICOMTE.

Avec votre permission , je me placerai donc ici , car je suis las.

FRONTIN.

De bout , Monsieur , de bout ; c'est-à-dire , levez-vous.

Me. THIBAUT.

Tenez , plaquez-vous là , & écoutez bien Monsieur.

FRONTIN.

Ce chapeau , Monsieur , ce chapeau , vous dis-je , voilà sa place.

DU LAURIER.

Attendez , Monsieur , il est encore mieux-là ,

LE VICOMTE.

Quels diables de gens sont ceci ?

Me. THIBAUT.

Paix, & soyez bien attentif.

DU LAURIER.

Vous a-t-on dit qui je suis?

LE VICOMTE.

Jarnigué, on m'a dit que vous étiez un fin merle, tatigué.

FRONTIN.

Fi, comment parlez-vous, jarnigué, tatigué.

DU LAURIER.

Attendez, ceci me regarde.

FRONTIN.

Songez bien à ce que vous va dire Monsieur.

DU LAURIER.

Monsieur, un Gentilhomme ne doit jamais se servir de ces façons de parler; mais si vous ne pouvez pas vous passer de quelque broderie dans le discours, au lieu de pargué, tatigué, & les autres, vous pouvez dire, morbleu, parsambleu; tête-bleu est encore assez bon. Cependant vous feriez beaucoup mieux, comme je vous ai dit, de vous en abstenir, quoiqu'il y ait de jeunes gens assez fots, pour croire qu'ils ont de la grace à les prononcer, & que cela leur donne un air de qualité.

LE VICOMTE.

Morbleu, tête-bleu, parsambleu, bon bon, je le dirai.

DU LAURIER.

Oh! ça, écoutez-moi bien à cette heure.

LE VICOMTE.

Je vous écoute , tatigué ; non , tête-bleu.

FRONTIN.

La premiere chose qu'il faut sçavoir , c'est la maniere de saluer les gens ; & c'est ce que vous aurez à faire lors de la visite de Monsieur Accurse , & de Mademoiselle sa fille.

LE VICOMTE.

Oh ! que je vais bien retenir ceci.

DU LAURIER.

On rencontre dans les compagnies quatre sortes de gens , nos inférieurs , nos égaux , ceux qui sont au-dessus de nous , & les Dames. Pour le bien comprendre comptez par vos doigts après moi ; allons, *Primò* , nos inférieurs.

LE VICOMTE.

Primò , nos inférieurs.

DU LAURIER.

Secundò , nos égaux.

LE VICOMTE.

Secundò , nos égaux.

DU LAURIER.

Tertiò , ceux qui sont au-dessus de nous.

LE VICOMTE.

Tertiò , ceux qui sont au-dessus de nous.

DU LAURIER.

Et *Quartò* , les Dames.

LE VICOMTE.

Et *Quartò* , les Dames.

DU LAURIER.

Il y a donc quatre différentes manières de saluer les gens ?

Me. THIBAUT.

Vous sçavez bien connoître ces quatre sortes de gens ?

LE VICOMTE.

Oh ! qu'oui , le *primò* , le *secundò* , le *tertiò* , & le *quartò*.

DU LAURIER.

Pour vous les faire bien comprendre , passons à l'application , levez-vous : prenez bien garde à ce que je vais faire , pour le faire comme moi. Voici comment il faut saluer nos inférieurs ; un petit signe de la tête , & un coup de main sur l'épaule , en disant : Bon jour mon garçon , ou bon jour ma fille.

LE VICOMTE.

Et c'est le *primò*.

FRONTIN.

Oui , le *primò* pour vos inférieurs ; retenez bien cela , pour vos inférieurs.

Me. THIBAUT.

Allons , saluez Monsieur , comme s'il étoit votre inférieur.

FRONTIN.

Courage , le signe de tête. Bon , le coup de main sur l'épaule hardiment ; plus fort ; pas si fort. Voilà qui n'est pas mal.

LE

LE VICOMTE.

Bon jour mon garçon, ou bon jour la fille.

DU LAURIER.

Voici pour nos égaux.

LE VICOMTE.

Et c'est le... il ne m'en souvient pas.

FRONTIN.

Le *secundò*.

DU LAURIER.

Oui, *secundò*, voyez, remarquez bien une inclination de tête, en présentant ainsi la main, & en disant aussi, je suis votre serviteur.

Me. THIBAUT.

Çà, saluez Monsieur, comme s'il étoit votre égal.

FRONTIN.

L'inclination de tête. Oui, dea, présentez la main basse, dites ce qu'on vous a enseigné : Monsieur, je suis...

LE VICOMTE.

Monsieur, je suis votre valet.

DU LAURIER.

Serviteur, serviteur, est mieux.

LE VICOMTE.

Eh ! bien, serviteur, & voilà le *secundò*.

FRONTIN.

Oui, pour vos égaux.

DU LAURIER.

Voici comment il faut saluer ceux qui sont au-dessus de nous. Tenez, il faut faire une profonde révérence, comme ceci.

Tome III.

T

En disant...

DU LAURIER.

Non, on doit attendre par respect, qu'ils daignent vous parler, il ne faut rien dire.

LE VICOMTE.

Je dirai bien cela.

FRONTIN.

Allons, saluez Monsieur, comme s'il étoit au-dessus de vous.

DU LAURIER.

Bon, courage, fort bien.

LE VICOMTE.

Et voilà le *tertiò*.

DU LAURIER.

Oui : voici le dernier, le *quartò* pour les Dames. Une révérence de cette manière, en disant galamment, si vous voulez : Ah ! Madame, que je suis heureux de vous voir !

Me. THIBAUT.

Voyons, saluez-moi, comme si j'étois une Dame. Fort bien.

LE VICOMTE.

Ah ! Madame, que je suis heureux de vous voir !

DU LAURIER.

Pas mal, pas mal ; qu'en dis-tu, mon Secrétaire, toi qui es Ecuyer banal des Marquises & des Comtesses qui viennent à Paris par le coche ?

FRONTIN.

J'espère que nous en ferons quelque chose.

D U L A U R I E R.

Il n'y auroit qu'à le livrer à quelqu'une de tes Comteſſes , elle l'auroit bien-tôt déniaiſé ; cependant qu'il ne faſſe que ce que nous lui dirons.

F R O N T I N.

Monsieur a raiſon , ne faites & ne dites , ſur-tout , que ce que nous vous aurons appris.

Me. T H I B A U T.

Oui , oui ; après que Monsieur Accurſe vous aura accepté pour gendre , paſſe , vous jaferez tant qu'il vous plaira.

L E V I C O M T E.

Quand il m'aura donc une fois pris pour gendre , je pourrai faire & dire ce que je voudrai.

F R O N T I N.

Oh ! alors , faites à votre fantaſie , notre affaire à nous ſera faite. Le reſte ne nous importe guère.

L E V I C O M T E.

Oui , deà. Oh ! tatigué , nous verrons.

D U L A U R I E R.

Il ſeroit bon néanmoins de vous abſtenir de ces vilains pargué & tatigué.

L E V I C O M T E.

Oui , oui , morbleu , tête - bleu , palafambleu. Laiſſez venir Monsieur Accurſe , je ne ferai que ce que vous m'avez enſeigné ; mais auſſi , d'abord qu'il m'aura claqué dans la main , tatigué , je ne me contraindrai pas pour un diable.

Me. T H I B A U T.

A la bonne heure , en attendant recommençons.

T ij

L I S E T T E (*derrière le théâtre.*)

Je suis à vous, Mademoiselle, j'ai auparavant quelque chose à voir dans cette salle.

D U L A U R I E R.

Sortons d'ici, voilà quelqu'un qui vient.

L E V I C O M T E.

C'est la voix de Lisette. Laissez-là venir, tâtigué, je l'aimerois bien mieux que sa Maîtresse.

M e. T H I B A U T

Evitons-là, c'est une petite pigrièche, je la connois.

D U L A U R I E R.

Pouvons-nous aller continuer nos leçons quelque autre part ?

L E V I C O M T E.

Oui, oui, allons dans l'office, aussi bien nous y boirons bouteille.

M e. T H I B A U T.

Sortons promptement.

S C E N E V I I.

L I S E T T E *seule.*

O Uais, d'où vient cette désertion ? J'ai entendu du monde, on s'est enfui dès que j'ai paru, que diantre y machinoit-on ? Ils y reviendront, & je tâcherai de les y surprendre. Je suis curieuse de savoir ce que c'est, & d'en avertir nos amants.

SCENE VIII.

ALMEDOR , LISETTE.

ALMEDOR.

VOyons un peu les progrès que fait notre habile homme. Ho , ho , que sont - ils devenus ? vous êtes seule ici , Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Oui , Monsieur.

ALMEDOR.

Y a-t-il long-temps que vous y êtes ?

LISETTE.

Non , Monsieur.

ALMEDOR.

Aviez-vous quelque chose à me dire ? que veniez-vous faire ici ?

LISETTE.

J'y croyois trouver Monsieur le Vicomte.

ALMEDOR.

Eh bien , avancez-vous quelque chose sur l'esprit de votre Maîtresse ?

LISETTE.

Je travaille toujours bien pour vous , Monsieur , & je vais encore de ce pas

ALMEDOR.

Attendez , s'il vous plaît , disons auparavant un mot de cette Marchande , dont vous m'avez don-

T iiij

222 LA FORCE DU SANG,
né tantôt l'enseigne. Hé ! elle est embarrassée.

L I S E T T E (*à part.*)

Que lui dirai-je ? (*haut.*) Il est vrai que j'ai pris une liberté . . .

A L M E D O R .

Aviez-vous bien vû l'enseigne que vous m'avez donnée ; je la garde pour l'amour de vous , & je l'ai encore sur moi.

L I S E T T E .

Vous avez donc eû la bonté d'y aller , Monsieur ; êtes-vous content de ma cousine ?

A L M E D O R .

Comment le ferai-je , si . . .

L I S E T T E .

C'est la plus accommodante femme...

A L M E D O R .

Elle ne m'accommodera jamais tant que . . .

L I S E T T E .

Ah ! Monsieur , elle vend en conscience.

A L M E D O R .

Mais , je ne puis , vous dis-je . . .

L I S E T T E .

Et je lui ai bien recommandé de ne point gagner sur vous , trop heureuse de vous servir , cela se retrouvera en d'autres occasions.

A L M E D O R .

Mais si vous ne voulez pas m'entendre . . .

L I S E T T E .

Ce sont de jeunes gens nouvellement établis , & vous pourrez leur faire des plaisirs...

ALMEDOR.

Mais vous ne sçavez pas qu'au lieu d'une enseigne ,
vous m'avez donné une lettre . . .

LISETTE.

Ah ! Ciel , qu'on va me gronder , je suis sûre que
Mademoiselle m'attend.

ALMEDOR.

Un moment plus ou moins n'est pas un affaire ,
il faut que nous ayons une petite conversation en-
semble , vous reverrai-je bien-tôt ?

LISETTE.

Dès que je le pourrai , fiez-vous y.

S C E N E IX.

ALMEDOR , CLITANDRE.

ALMEDOR.

LA lettre que Lisette m'a donnée au lieu d'une
enseigne, m'inquiète beaucoup. Si Mademoiselle
Angélique a un Amant à qui elle écrive en de pa-
reils termes , je ne dois point marier mon fils avec
elle , il faut que je m'éclaircisse de tout ceci. Ce-
pendant , de peur que Monsieur Accurse ne s'ap-
perçoive de mes soupçons , je feindrai toujours de
vouloir terminer ce mariage , que dans le fond je me
garderai bien de conclure , si je ne suis désabusé
sur le chapitre de sa fille. Mais j'apperçois Clitan-
dre ; qu'il est triste ! On m'a dit qu'il aime Angé-

lique; je le plains , j'ai envie de lui apprendre qu'elle le trompe, il s'en détachera , & je pourrai réussir dans les vûes que j'ai pour lui.

CLITANDRE (à part.)

Je veux résolument parler à Monsieur Almédor ; me jeter à ses pieds ; il a tant de bonté pour moi.... Le voilà , sa présence me déconcerte , & malgré le poignard qu'il me plonge dans le cœur , je crains de le fâcher.

ALMEDOR.

Monsieur , je suis ravi de vous voir , vous avez fait l'affaire que vous souhaittiez , d'où vient que vous me paroîsez si affligé ?

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur , j'en ai bien du sujet !

ALMEDOR.

Est-ce le mariage du Vicomte qui vous cause cette douleur ?

CLITANDRE.

Helas !

ALMEDOR.

Monsieur , si je croyois que cela pût vous être utile , je le romprois ; mais vous sçavez que Monsieur Accurse ne consentiroit point à vous donner sa fille : Voulez - vous vous en rapporter à moi pour vous consoler de cette perte.

CLITANDRE.

Votre amitié seule pourroit me consoler , Monsieur , si quelque chose en étoit capable.

A L M E D O R.

Trouverez-vous bon que je vous présente une femme de ma main ; dans cette vûë j'ai déjà écrit à Bordeaux , & si je puis avoir la fille que je demande, je l'adopterai , & je vous la donnerai avec tant de richesses , qu'elles avanceront fort votre fortune.

C L I T A N D R E.

Helas ! Et que me proposez-vous ?

A L M E D O R.

Vous avez de l'ambition , j'ai pour vous une vive tendresse , & je ferai ravi de me faire de vous une maniere de gendre, que je puisse regarder comme mon fils.

C L I T A N D R E.

Que je suis éloigné de pouvoir profiter de tous les biens que vous m'offrez !

A L M E D O R.

Eh ! pourquoi ?

C L I T A N D R E.

J'adore Angélique , je n'aimerai jamais qu'elle , tout ce que je fais n'est que pour me rendre digne de l'obtenir de son pere ; la Fortune commence à m'en ouvrir le chemin , & dans ces momens-là vous me l'enlevez.

A L M E D O R.

Vous me faites pitié , mon cher Clitandre , & vous me forcez à vous apprendre , que ce n'est pas à vous à qui j'enleve Angélique ; d'ailleurs , je vous crois trop de courage pour vous unir à elle , quand un autre a son cœur.

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur , que me dites-vous , vous me faites frémir ; & sur quoi fondez-vous de pareils discours ?

ALMEDOR.

Ce que je vous dis n'est que trop fondé , Angélique vous trompe , elle en aime un autre.

CLITANDRE.

Achevez de me percer le cœur , apprenez-moi toutes mes malheurs , & dites-moi de grace à qui je suis sacrifié.

ALMEDOR.

J'y consens , cela sera peut-être capable de vous guérir de votre amour , c'est tout ce que je souhaite , afin que vous profitiez ensuite des bons desseins que j'ai sur vous. Mais je ne veux vous donner les preuves que j'ai de l'infidélité d'Angélique qu'en vous quittant , je ne veux point être témoin de votre douleur.

CLITANDRE.

Et par pitié , Monsieur , ne me faites pas languir.

ALMEDOR.

Vous voyez par-là , Monsieur , combien je vous suis attaché , recevez cet embrassement , mon cher fils , pour garant de mon amitié Je m'égare , Monsieur ; mais permettez à mon imagination de jouir de ce plaisir , puisque le Ciel n'a pas permis que je l'eusse en effet. Adieu. Voilà ce que je vous ai promis.

SCENE X.

CLITANDRE *seul.*

C E vieillard me désespère , & je l'aime ; mais quelle Lettre , ô ciel , m'a-t-il donc donnée ! elle est signée d'Angélique ! . . . Lisons.

L E T T R E.

Vous écrirai-je envain Lettre sur Lettre , mon cher Gaudinot... Gaudinot , je n'ai jamais entendu parler de ce rival. Ah ! je me souviens ; c'est , sans doute , ce jeune fou , qui logeoit ici il y a deux ou trois ans. Je vous avertis qu'on va me marier malgré moi au dernier des hommes , & vous ne paroissez point pour vous y opposer ; pouvez-vous avoir des droits sur moi plus forts que ceux que vous avez , & pouvez-vous me traiter avec cette indifférence , moi , qui mourrois si je ne vous possédois point , moi , qui vous ai sacrifié Clitandre , & qui suis prête à vous tout sacrifier encore. ANGELIQUE. O ! Dieux quelle perfidie !



S C E N E X I.

L I S E T T E , A N G E L I Q U E ,
C L I T A N D R E .L I S E T T E . (*sans voir Clitandre.*)**V**enez, Mademoiselle, nous le trouverons peut-être ici.C L I T A N D R E . (*sans voir Angélique.*)

Ah ! Lisette , apprends la plus noire de toutes les perfidies.

L I S E T T E .

Eh ! de qui ?

C L I T A N D R E .

D'Angélique.

L I S E T T E .

La voilà devant vous , plaignez - vous à elle-même.

C L I T A N D R E .

Ah ! perfide !

L I S E T T E .

Beau début.

C L I T A N D R E .

Le transport où je suis me met un bandeau devant les yeux ; je vous vois enfin , mais c'est pour la dernière fois. Et plutôt au Ciel , ingrate , que je ne vous eusse vûë de ma vie !

A N G E L I Q U E .

Quel procédé est-ce là ; & qu'avez-vous , Monsieur ?

L I S E T T E.

Il vient de vous le dire , la fièvre chaude , il est dans le transport.

C L I T A N D R E.

On y feroit à moins , perfide , quoi , après toutes les espérances , dont vous m'aviez flatté , que , dis-je , après les sermens que vous m'aviez faits de n'écouter les vœux d'aucun autre amant , vous me trahissez indignement , vous commettez une action si lâche !

A N G E L I Q U E.

Moi , capable d'une action indigne ! allez , Monsieur , vous ne méritez pas que j'écoute plus longtemps vos impertinences.

C L I T A N D R E.

Désavouerez-vous votre écriture ?

L I S E T T E *à part.*

Aurois-je innocemment causé tout ce broüillamini ?

A N G E L I Q U E.

Mon écriture , la connoissez-vous , Monsieur , pour en parler ? vous ai - je fait de ma vie l'honneur de vous écrire ?

C L I T A N D R E.

Non , je l'avouë , vous vous contentiez de me jurer un amour éternel , parce que les parjures , comme vous , comptant pour rien les sermens , dont on ne peut les convaincre , elles se gardent bien d'écrire pour n'armer pas de pareils titres les amans qu'elles veulent trahir ; vous n'étiez pas d'assez bonne-foi pour m'écrire , mais Monsieur Almédor. . .

Justement, voici le hic.

C L I T A N D R E.

Ce Monsieur Almédor qui est de meilleure foi que vous, dont je ne suis connu que d'aujourd'hui, & à qui je n'ai pû cacher la violence de ma passion, a eu assez de pitié de moi pour me desabuser. Il vient tout à l'heure de me remettre cette lettre passionnée que vous avez écrite à un je ne sçai quel Gaudinot.

L I S E T T E.

Peste des vieillards, j'aimerois cent fois mieux avoir affaire à de jeunes étourdis de vingt ans.

C L I T A N D R E.

Vous voilà bien surprise, oui Gaudinot, un de ces petits & fades colifichets de robe, qui a été en pension chez votre pere.

A N G E L I Q U E.

Quel tissu de suppositions & d'extravagances ! Mr. Almédor n'a pas pû vous donner une pareille lettre, & si quelque chose pouvoit m'excuser votre emportement, c'est qu'il est fondé sur tant de visions, que je ne puis douter que vous n'extravaguez. Adieu, je vous laisse, vous me faites peur.

L I S E T T E.

Attendez ; il ne tiendrait qu'à moi qui suis de sang froid, de laisser aller plus loin cette scene ; mais elle ne me divertit point. Donnez-moi cette lettre, qui pensez-vous qui l'ait écrite ?

Une perfide , une parjure , un monstre d'ingratitude.

L I S E T T E.

Non , vous vous trompez , je ne suis rien moins que tout cela , car c'est moi qui l'ai écrite.

A N G E L I Q U E.

Vous , Lisette ! ah ciel quelle insolence !

L I S E T T E.

Il ne s'agit pas de me dire des injures , mais de me rendre des actions de grace ; le tems est trop cher pour le perdre en éclaircissemens ; pour vous qui souffririez trop , si vous n'étiez pas détrompée , j'ai pitié de vous , tenez , lisez ce memoire de vos pierreries que j'ai fait devant vous ce matin , il est écrit de ma main très-certainement.

A N G E L I Q U E.

Qu'ai-je affaire de cela ?

L I S E T T E.

Et vous , confrontez-le avec cette lettre , c'est de la même écriture.

C L I T A N D R E.

Il est vrai , eh bien ?

L I S E T T E.

Eh bien c'est moi qui pour vous servir ai supposé cette lettre , & l'ai donnée à Mr. Almédor.

A N G E L I Q U E.

Quoi , vous avez eu l'impudence de faire cette supposition ?

L I S E T T E.

Et mon Dieu, tout doux, j'en ferai bien d'autres avant que le jour se passe : mais avant toutes choses, je vous déclare que je vais vous quitter.

A N G E L I Q U E.

Vous devez bien vous attendre après ce coup si hardi que je vous chasserai.

L I S E T T E.

Vous ne me chasserez point, & je ne vous quitterai pas non plus que le projet que j'ai en tête n'ait réussi : pour cela il faut qu'on croie que je suis sortie de chez vous sans congé ; mais premièrement commençons par vous rapatrier. Ça vous, Monsieur ; demandez pardon à Mademoiselle de votre emportement.

C L I T A N D R E.

Ah plutôt au ciel expirer à ses genoux, si je l'ai offensée !

L I S E T T E.

Et vous, Mademoiselle, pardonnez à Monsieur, sans vous faire tirer l'oreille.

A N G E L I Q U E.

Quoi, vous voulez . . .

L I S E T T E.

Je ne veux rien que vous ne vouliez plus que moi.

C L I T A N D R E.

Adorable Angélique seriez-vous assez injuste pour vous offenser de l'excès de ma passion ?

L I S E T T E

L I S E T T E.

Levez-vous, donnez-moi la main l'un & l'autre, eh allons donc; ferrez bien fort, voilà une maladie qui ne m'a guères donné de peine à guérir. Présentement que vous voilà mieux raccommodés que vous n'étiez broüillés, écouûtez-moi bien, & obéïffez-moi sans répliquer.

A N G E L I Q U E.

Quelle folle !

C L I T A N D R E.

Nous lui avons obligation.

L I S E T T E.

Je vous ordonne pour toute chose, mais n'y manquez pas au moins, je vous ordonne donc de ne vous mêler que de vous aimer, je me charge du reste entendez-vous bien ?

C L I T A N D R E.

Si tu t'acquittes aussi-bien de ce que tu entreprends, que moi de t'obéïr, nous serons trop heureux.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

A L M E D O R , M e . T H I B A U T .

A L M E D O R .

EH bien, comment va notre affaire?

M e . T H I B A U T .

Mieux que je n'aurois espéré, ces Messieurs n'ont pas quitté Mr. votre fils depuis que je le leur ai mis entre les mains , ils sont encore actuellement après lui , & sans vous flatter , je suis contente de ce qu'ils ont fait.

A L M E D O R .

J'avois dit à Mr. Accurse qu'il étoit à la campagne , il croira le voir à son arrivée dans tout son naturel & sans aucune préparation.

M e . T H I B A U T .

Oh que cela est bien imaginé ! il faudroit se lever de bon matin pour vous en donner à garder.

A L M E D O R .

Moi , je ne suis pas si fin que tu te l'imagines .

M e T H I B A U T .

Je vous assure que je ne vous crois pas plus fin que vous n'êtes.

ALMEDOR.

Voici Mr. Accurse, il faudroit faire appeller mon
fils. Va le chercher.

SCENE II.

ALMEDOR, ACCURSE,
ANGELIQUE.

ACCURSE.

J'Ai ouï-dire chez ma sœur où j'étois , que Mr.
le Vicomte étoit arrivé , & je viens avec ma fille
au-devant de son prétendu.

ALMEDOR.

Vous me comblez d'amitié & de confusion.

SCENE III.

ALMEDOR, LE VICOMTE,
Me. THIBAUT, ACCURSE,
ANGELIQUE.

ALMEDOR *bas.*

ON a pris bien peu de temps pour le préparer :
Quels affronts je vais peut-être essuyer !

ANGELIQUE *bas.*

Quelle figure ! il étoit moins ridicule en payfan.

ALMEDOR.

Mon fils, voilà Monsieur qui vous fait l'hon-

236 LA FORCE DU SANG,
neur de vous venir voir avec Mademoiselle Angé-
lique.

LE VICOMTE.

Bonjour ma fille.

Me. THIBAUT.

Il ne faut pas me saluer la première.

LE VICOMTE.

Si fait , si fait , je m'en souviens mieux que toi
tu es le *primò*.

ACCURSE.

Le *primò* , que veut-il dire avec son *primò* ? il
n'a pas lû le titre *de personis*.

ALMEDOR *bas*.

Le malheureux ! (*haut* ,) mon fils , voilà Mon-
sieur.

LE VICOMTE.

Monsieur , je suis votre serviteur : c'est le *secundo*.

ACCURSE

Serviteur Monsieur. *Primo* , *secundo* , ouais.

ALMEDOR.

Vicomte , saluez donc Mademoiselle.

Me. THIBAUT.

Et baisiez-là.

ANGÉLIQUE.

Ah , je l'en dispense.

Le Vicomte cherche.

ALMEDOR.

Allons - donc , que cherchez-vous ?

LE VICOMTE.

Je cherche le *tertiò*. (à Almedor) où le prendrai-
je ? ça ce fera vous.

Me. T H I B A U T.

Ah le sot !

Le Vicomte fait plusieurs reverences à Almédor.

A N G E L I Q U E.

Vous voyez mon pere.

L E V I C O M T E.

Parlez donc , si vous voulez , c'est à vous à me parler , & à moi à attendre , je vous mets à la place de ceux qui sont au-dessus de moi , jarni vous ne sçavez pas le *tertio* aussi-bien que moi qui vient de l'apprendre tout-à-l'heure.

A C C U R S E.

Quel est donc ce galimathias ?

L E V I C O M T E.

Il ne me reste plus que le *quarto* , le voici. (à *Angélique*) Ah Mademoiselle , que je suis heureux de vous voir !

A N G E L I Q U E.

Vous vous en avisez un peu tard.

L E V I C O M T E.

Tatigué que j'ai bien fait ! oh j'apprendrai tout ce qu'on voudra , pas vrai ?

Me. T H I B A U T.

La peste te creve.

A L M E D O R.

Monsieur , vous sçavez que mon fils a toujours demeuré aux champs , on n'a pas encore eu le temps de le bien instruire , mais le commerce du monde le polira.

Nous verrons encore tout aujourd'hui ; nous distinguons dans le Droit ce qui vient de l'éducation & ce qui procède de la nature , l'éducation peut être corrigée , mais *quod natura dedit , tollere nemo potest.*

S C E N E IV.

T H I B A U T , & les Acteurs de
la Scène précédente.

T H I B A U T.

M Onsieur , votre homme de Brest dit comme çà , qu'il faut que vous alliez faire un tour dans votre cabinet , & qu'on nous apporte une voye de lingots & de barres d'argent , qu'on ne veut remettre qu'à vous.

A L M E D O R *bas.*

Que je suis fâché de quitter. (*à Accurse.*) Monsieur je vous demande pardon , je ne serai qu'un moment. (*bas à Me: Thibaut.*) Fais , toi , de ton mieux pour l'empêcher de faire plus de sottises.

Me. T H I B A U T.

Envoyez moi du secours , au moins l'un de ces Messieurs sur quelques prétextes.

A L M E D O R.

Je te l'amenerai moi-même.

SCENE V.

ACCURSE , ANGELIQUE ,
LE VICOMTE, Me. THIBAUT.

ACCURSE.

LA présence de son pere m'embarraffoit.

Me. THIBAUT (*bas au Vicomte.*)

Prenez garde à vous.

ANGELIQUE.

A present pour le bien connoître faites-le un peu parler.

LE VICOMTE.

Parler, quelque sot, on me l'a trop bien défendu.

ANGELIQUE.

Trouvez bon que je m'en aille, mon pere, vous me faites faire ici une assez sotte figure.

ACCURSE.

Attends un moment ma fille. Oh çà, Monsieur, raisonnons un peu, je vous prie.

LE VICOMTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

Me. THIBAUT.

Passe pour cela.

ACCURSE.

Que faisiez-vous à la campagne, à quoi vous occupiez-vous ?

LE VICOMTE.

Monfieur , je fuis votre ferviteur.

ACCURSE.

Oüais !

ANGELIQUE.

Eh mon pere , quelqu'un lui a appris par cœur ces quatre mots.

Me. THIBAUT.

Elle n'est que trop au fait.

ANGELIQUE.

Vous ne le tirerez pas de là.

LE VICOMTE.

Bon jour la fille.

Me. THIBAUT.

Tais-toi , plutôt que de dire des sottises.

ANGELIQUE.

Eh bien , mon pere.

LE VICOMTE.

Ah Madame , que je fuis heureux de vous voir !

ACCURSE.

Tu asraifon , ma fille : mais pour l'amour de M. Almédor tâchons encore d'en tirer quelque chose. Monfieur , je fuis charmé de votre civilité , vous êtes un galant homme & bien élevé , & puis que je vous prends pour mon gendre...

LE VICOMTE.

Vous me prenez , dites-vous , pour votre gendre ?

ACCURSE.

Oüi , Monfieur , mais...

LE VICOMTE.

Cela est donc fait au moins ?

ANGELIQUE.

Pas tout à fait.

ACCURSE.

Cela est fait si

LE VICOMTE.

Ah courage , je puis jaser tout mon saoul.

ACCURSE.

Je suis tout surpris qu'on vous ait si-bien appris la civilité au village.

LE VICOMTE.

Jarni , morbleu , pargué, Monsieur , ce n'est point au village que j'ons appris ce que je sçavons, c'est bien à la ville palasambleu.

ANGELIQUE.

Quelle patience !

ACCURSE.

Et qui vous a si-bien enseigné ?

Le Vicomte veut parler , & Me. Thibaut se hâte de parler à sa place.

Me. THIBAUT.

Quoi , Monsieur , vous ne trouvez pas en effet , que pour un homme qui n'a vû de ses jours qu'une ferme dans la Brie , & qui n'est arrivé que depuis un quart d'heure , vous ne trouvez pas , dis-je , Monsieur, un très-joli garçon ? Je connois mille jeunes gens à Paris qui en sortant du berceau , ont eu toutes sortes de maîtres , & qui en entrant dans

242 LA FORCE DU SANG,
le monde étoient encore plus grands benêts que
Monsieur.

SCENE VI.

ALMEDOR, ACCURSE,
ANGELIQUE, LE VICOMTE,
FRONTIN, Me. THIBAUT.

ALMEDOR (*à Me. Thibaut.*)

Voilà Monsieur qui a à vous parler, j'ai crû,
mon ami que vous ne trouveriez pas mauvais
que je le fisse entrer.

ACCURSE.

Vous vous moquez de moi, n'êtes-vous pas le
maître ?

LE VICOMTE.

Vous revenez à propos, pargué voilà qui est
fait & fini, Monsieur m'a pris pour son gendre.

ALMEDOR.

Serois-je assez heureux pour cela mon ami ?

ACCURSE.

Pas encore tout à fait.

ANGELIQUE.

Cette folle de Lisette nous a quitté, j'ai laissé ma
tante seule, trouvez bon que j'aille lui tenir com-
pagnie.

ACCURSE.

Comme il te plaira.

SCENE VII.

ALMEDOR, ACCURSE ,
LE VICOMTE, Me. THIBAUT ,
FRONTIN.

*Madame Thibaut cache Frontin afin qu'il puisse souffler
le Vicomte , sans que Mr. Accurse le voye.*

FRONTIN.

Dites à Monsieur Accurse : Monsieur , quand
j'aurai l'honneur d'être votre gendre ,

LE VICOMTE.

Monsieur , quand j'aurai l'honneur d'être votre
gendre,

FRONTIN.

Vous ferez content de moi.

LE VICOMTE.

Vous ferez content de moi.

FRONTIN.

Et Mademoiselle votre fille aussi.

Me. THIBAUT.

Contenter sa femme c'est trop promettre.

LE VICOMTE.

Contenter sa femme c'est trop...

Me. THIBAUT.

Paix. Cela me paroît assez bon.

LE VICOMTE.

Cela me paroît... (*Me. Thibaut lui donne un*
Xij

244 LA FORCE DU SANG,
coup de poing.) aga donc à qui en a-t-elle ?

FRONTIN (à Mr. Accurse.)

Monsieur en vous imitant.

LE VICOMTE.

Monsieur en vous imitant.

FRONTIN.

Je me rendrai honnête homme , & je ne serai plus le même sot.

LE VICOMTE.

Je me rendrai honnête homme , & je ne serai plus le même sot.

ALMEDOR.

Pour moi je trouve que ce n'est pas trop mal.

ACCURSE.

C'est quelque chose , mais répéteroit-il bien ce qu'il vient de dire ?

LE VICOMTE.

Oui-da , oui-da , en vous imitant je deviendrai moins honnête homme.

Me. THIBAUT.

Ce n'est pas cela butord.

LE VICOMTE.

Ce n'est pas cela , & je serai toujours un sot.

ACCURSE.

Voilà la première fois qu'il a bien parlé , souffrez que je me retire.

LE VICOMTE.

Monsieur , je suis votre serviteur.



SCENE VIII.

ALMEDOR *seul.*

LA maniere dont M. Accurse vient de me quitter me fait espérer que ce mariage ne se fera pas ; & après les soupçons que la lettre de Lisette a fait naître dans mon cœur , je suis ravi que la rupture vienne de sa part plutôt que de la mienne. Mais un trouble plus considérable m'agite : la stupidité du Vicomte m'étonne , & je ne peux me persuader que mon fils ait des sentimens si grossiers ; mais voici Thibaut qui vient fort à propos.

SCENE IX.

ALMEDOR , THIBAUT.

THIBAUT.

Monsieur ...

ALMEDOR.

J'ai à vous parler , mais voyez bien auparavant que personne ne puisse nous écouter (*à part.*) Si les soupçons que j'ai sur Thibaut pouvoient être justes , je vais l'éprouver par toutes sortes d'endroits.

THIBAUT.

Personne ne nous peut entendre.

X iij

ALMEDOR.

Ah Thibaut, que vous m'avez mal servi !

THIBAUT.

Moi , Monsieur , & quand ?

ALMEDOR.

Quand vous m'avez été fidelle.

THIBAUT.

Je vous servirai mal ainsi toute ma vie.

ALMEDOR.

Je ne puis me consoler de voir mourir le nom d'Almédor avec moi , & je n'ai qu'un enfant indigne de le faire revivre.

THIBAUT.

Pas si indigne , vous verrez quel mérite on lui trouvera , dès qu'on aura seulement commencé à fleurir sa richesse.

ALMEDOR.

La Nature ne me dit rien en sa faveur.

THIBAUT.

La Nature ? la Nature ne sera pas toujours muette.

ALMEDOR

J'ai déjà écrit pour trouver une fille dont je fus le parrain environ trois ou quatre ans avant de m'embarquer pour les Indes ; c'étoit bien la plus jolie enfant du monde , & je l'aurois fait élever dès-lors , si j'en avois eu les moyens ; mais j'étois si peu riche , que je n'osois pas même porter le nom de ma maison , & j'avois pris un nom supposé , parce que j'étois dans de trop bas emplois.

THIBAUT.

Et que voudriez-vous faire , Monsieur , de cette fille , si vous la trouviez ?

ALMEDOR.

Lui donner tout mon bien , & la marier avec votre fils que j'aime , qui a un mérite infini.

THIBAUT *bas.*

Diab!e , ce n'est pas là mon compte (*haut.*) Vous lui faites , Monsieur , trop d'honneur.

ALMEDOR.

Parlez-moi franchement , là , seriez-vous fâché que je fisse la fortune de votre fils ?

THIBAUT.

Monsieur , à vous dire la verité , un pere est toujours pere ; quelque froideur que j'aye montré ce matin à Clitandre , parce que je n'en juge pas par le dehors comme vous , que je sçai bien ce qui le tient , & que je le connois mieux que vous ne le connoissez , j'ai été cependant bien aise du présent de quatre cens pistoles que vous lui avez fait , & je serai ravi toutes les fois que vous voudrez contribuer à sa fortune.

ALMEDOR.

Je n'aurois qu'à envoyer mon fils aux Indes , en Canada , à Mississipy , & là lui donner plus de terre qu'il n'en sçauroit défricher en cent ans ; après tout il n'est bon qu'à cela , & il ne sera jamais qu'un rustre & qu'un paysan : au lieu que si je faisois porter mon nom au vôtre , sçavez-vous qu'avec le mérite qu'il a , & les biens immenses dont j'accompagne-

rois son mérite , il pourroit espérer une fortune brillante dans la guerre.

S C E N E X.

Me. THIBAUT , ALMEDOR ,
THIBAUT.

Me. THIBAUT.

Monsieur, il y a un carrosse dans la cour qui demande à vous parler.

ALMEDOR.

Qu'est-ce que c'est ?

Me. THIBAUT.

C'est un joli petit Monsieur, dans un équipage aussi lesté & aussi brillant que celui d'un Colonel de Dragons, blanc comme un cigne de la tête à la ceinture, & noir comme un merle de la ceinture en bas, le voici qui vient.

S C E N E XI.

L I S E T T E *en homme de Robe* ,
ALMEDOR ,

L I S E T T E .

A-T-on averti le bon-homme Almédor que Mr. de Lissettencourt veut lui parler ?

ALMEDOR.

Monsieur, me voilà prêt à vous répondre.

L I S E T T E.

Quoi, c'est là ce Monsieur si riche ? il est vêtu comme un hobereau sec qui a quitté l'arrière-ban.

ALMEDOR.

A mon âge on ne se pique guères d'ajustement.

L I S E T T E.

Pour moi, j'avouë que ma fureur est d'avoir des habits magnifiques, rien ne me déplaît tant dans le parti de la robe, que j'ai pris par complaisance pour ma famille, que tout est confondu, & que le Président & le Procureur sont vêtus de même.

ALMEDOR.

Il y a encore moins de différence entre la Présidente & la Procureuse.

L I S E T T E.

Il faut voir aussi, comme je m'en dédommage dès que je puis quitter cet attirail lugubre, & comme nous relevons ce triste habillement par la gayeté des pierreries ; nous en sommes farcis depuis la tête jusqu'aux pieds, comme vous pouvez voir, sans compter, montres, étuis, bijoux, boîtes à portrait, tabatieres ; goûtez de ce tabac, il est de la Havane.

ALMEDOR.

Je n'en prends jamais.

L I S E T T E.

Aimez vous mieux du Seville vieux, la Floride, Portugal, celui-ci est mon favori, parce qu'il

250 LA FORCE DU SANG,
est fort ; je suis en tabac comme en vin de Cham-
pagne , je veux que le vin ait du vin , le tabac du
tabac , qu'il soit fort enfin , rien de foible ne m'ac-
commode.

ALMEDOR.

Monsieur , que puis-je faire pour votre service ?

LISSETTE.

Attendez que je vous demande auparavant si
vous me connoissez ?

ALMEDOR.

Je n'ai pas cet honneur, Monsieur.

LISSETTE.

Le bon homme Accurse vous dira ce que c'est
en Picardie que la maison de Gaudinot de Lifet-
tencourt.

ALMEDOR *bas*.

Gaudinot , c'est l'homme de ma lettre.

LISSETTE.

Je suis devenu le chef de cette maison par la
mort de feu Monsieur mon pere Lieutenant-général
au Présidial d'Abbeville , dont mes parens m'ont
forcé de prendre la charge , jusqu'à ce que j'aye
dégourdi mes talens.

ALMEDOR.

Monsieur voulez-vous bien que ...

LISSETTE.

Patience, vous n'êtes pas si borné que vous ne
voyiez-bien que nous ne sommes pas faits sans va-
nité pour la Province.

ALMEDOR.

J'ai une grande impatience, Monsieur, de savoir à quoi je vous suis nécessaire.

LISETTE.

Doucement ; je connois des personnages qui acheteroient bien cher ce tête à tête, qui ne vous coûte guères.

ALMEDOR.

Il me coûte du temps, Monsieur, dont les gens de mon âge connoissent mieux le prix que ceux du vôtre.

LISETTE.

Il est vrai que vous n'êtes pas d'un âge à en profiter, venons donc au fait.

ALMEDOR.

Je respire.

LISETTE.

Je sçai que vous êtes fort ami du bon homme Accurse.

ALMEDOR.

Beaucoup.

LISETTE.

J'en suis bien aise ; j'ai aussi de l'amitié pour lui, il y a long-tems qu'il connoît la maison de Gaudinot : Liffettencourt est le nom d'une de mes terres, je suis en train d'acheter toutes les belles terres de Picardie.

ALMEDOR.

Voulez-vous la vendre ? je l'achèterai.

L I S E T T E.

Non , si le bonhomme Accurse connoît l'ancienneté de ma maison , il n'en connoît pas moins ma richesse , & cependant , ni moi , ni feu Mr. mon pere , ni aucuns de Messieurs nos ayeuls n'avons été aux Indes que sur la Carte. Je viens de chez le bon homme Accurse , je ne l'y ai pas trouvé , & il vaut autant que je vous parle qu'à lui-même de l'affaire qui m'amene.

A L M E D O R.

Et parlez-en donc à la fin , Monsieur , je vous en supplie.

L I S E T T E.

On dit qu'il marie sa fille avec votre fils.

A L M E D O R *à part.*

Je ne me suis pas trompé , c'est mon homme , (*haut*) je l'espère ainsi.

L I S E T T E.

Cela n'est pas fait encore?

A L M E D O R.

Peu s'en faut.

L I S E T T E.

Et ne le fera pas , je croi ?

A L M E D O R.

Pourquoi , Monsieur ?

L I S E T T E.

Parce que j'ai sur lui la priorité d'hipoteque , & que je suis porteur d'une belle & bonne promesse de mariage d'Angélique.

A L M E D O R.

Angélique vous a fait une promesse de mariage ,
Monsieur ? je ne l'aurois jamais crû.

L I S E T T E.

Oh que si , si vous sçaviez tout.

A L M E D O R.

Mais , Monsieur, vous qui êtes un sage Magistrat , & un Magistrat en chef , trouvez-vous qu'une jeune fille puisse , sans le consentement de son pere ...

L I S E T T E.

Je vous entends ; & croyez-vous que le bon homme Accurse veuille tâter d'un procès contre moi ? palasambleu je le promenerois dans toutes les Jurisdctions , & en attendant un arrêt définitif, je me ferois adjuger Angélique par provision.

A L M E D O R.

Je suis sûr de votre crédit ; mais je le suis encore plus de la bonne justice.

L I S E T T E.

Ah voici qui est bon , justice entre nous autres gens de robe , & sur-tout contre moi.

A L M E D O R.

Monsieur Accurse , a des amis, il n'y a guères de juges à qui il n'ait donné autrefois des leçons.

L I S E T T E.

Et je leur donne des présens tous les jours moi, tenez , c'est moi qui ai soin d'entretenir leurs buvettes de patés d'Amiens. Allez , allez , si vous êtes aussi ami du bon homme Accurse que vous le

dites , conseillez-lui de ne pas songer à soutenir le premier exploit que lui fera donner Mr. Gaudinot de Lifettencourt Lieutenant - général du Présidial d'Abbeville , & qui ne desespère pas de degré en degré d'être un jour Chancelier de France , je ne vous en dirai pas d'avantage. Adieu , mon cher petit corsaire.

ALMEDOR.

Dieu vous garde Monsieur le Chancelier en herbe.

SCENE XII.

ALMEDOR , ACCURSE ,
LISETTE.

LISETTE.

MAis voici le bon homme Accurse , je suis ravi de trouver ensemble les deux personnes à qui j'ai affaire, & je suis bien aise avant d'aller à Versailles, de terminer le différend que j'ai avec ces deux Messieurs.

ACCURSE.

Jene sçai pas le différend que vous pouvez avoir avec Monsieur. Mais quant à moi , je n'eus jamais l'honneur de vous connoître.

LISETTE.

Comme vous dites cela , & ne connoissez-vous pas M. Gaudinot ?

A C C U R S E.

J'ai eu autrefois en pension chez moi un fou de ce nom.

L I S E T T E.

Monsieur le Docteur parlez mieux des personnes de qualité ; quoiqu'il ne soit que mon cousin affés éloigné , respectez un nom que je porte : mais je suis pressé de vous quitter , je dois être ce soir au souper du Roi. Venons au fait. J'ai entre les mains une promesse de mariage de Mademoiselle Angélique.

A C C U R S E.

De ma fille ?

L I S E T T E.

Sans doute , elle est faite au nom de mon cousin , & je l'ai acquise moi par un bon acte passé devant Notaire , par lequel je suis subrogé à ses droits, actions & hipotèques.

A L M E D O R.

Ceci est nouveau.

A C C U R S E.

Vous Monsieur ?

L I S E T T E.

Oüi moi.

A C C U R S E.

Comment & depuis quand est-ce qu'on cede , vend & transporte des promesses de mariage comme des lettres de change ?

L I S E T T E.

Voici le fait en deux mots. Je suis amoureux ,

fol de votre fille, j'apprends que vous l'allez marier à un malotru. Le cousin heureusement pour moi n'en est plus amoureux, & l'est devenu à la fureur d'une sœur que j'ai, jolie comme l'amour, jugez-en, elle me ressemble, elle a un air gaillard & un petit nez retrouffé comme moi : que fais-je pour avoir votre fille malgré vous, malgré vos dents, malgré vos livres, malgré vos loix & vos paragraphes? je ne suis ni fol ni étourdi, je prends la balle au bond, & sçachant la promesse que le cousin avoit, je l'ai troquée contre un bon contrat de mariage, par lequel je lui donne ma sœur avec ma terre de Liffertencourt, & vingt mille écus comptant.

A C C U R S E.

Je défie qu'en tout le Code & le Digeste on trouve une espece pareille, & que jamais un échange de cette nature soit tombé dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

L I S E T T E.

Vous me parlez-là de plaisans galopins, je prétends bien aussi avoir la gloire de l'invention.

A C C U R S E.

Vous en ferez ma foi pour votre sœur, pour votre argent, & pour votre terre. Que dites-vous de ce fou là?

A L M E D O R.

Ses prétentions ne me paroissent pas fort solides.

L I S E T T E.

Ce ne sera pas vous qui les jugerez, mon petit écumeur

écumeur de mer , vous devez tout au plus mettre le nez dans les affaires de l'Amirauté.

A C C U R S E.

Nous verrons.

L I S E T T E.

Eh bien ouï , nous verrons ; vous ne pouvez me rien reprocher une fois , si ce n'est que je n'ai pas assez cherement acheté votre fille : je sçai bien que ce n'est pas la moitié de ce qu'elle vaut. Mais où est-elle donc ma petite maîtresse ? faites appeler ma future , vous verrez si dès qu'elle me verra elle ne me subrogera pas d'elle-même à la passion qu'elle a pour mon cousin.

A C C U R S E.

Vous me feriez rire avec vos ridicules subrogations , si je n'avois pitié de vos discours dans la bouche d'un homme qui porte une robe : il paroît bien que vous n'avez pas été mon ecolier , vous sçauriez que dans tout le Droit écrit . . .

L I S E T T E.

Vous ne sçauriez citer que votre Droit : votre droit : je me mocque de tout le droit moulé & écrit , apprenez que toutes sortes de papiers se négocient aujourd'hui , j'ai agiotté cette promesse , ainsi j'ai pour moi l'usage & la coutume présente.

A C C U R S E.

J'y brûlerai mes livres.

L I S E T T E.

Et moi j'y mangerai ma charge & mes terres. Allez , allez , cette affaire ne m'embarasse guères.

258 **LA FORCE DU SANG,**
Venons à la vôtre , Monsieur le Flibustier.

A C C U R S E.

Voyons s'il aura plus de raison avec lui.

L I S E T T E.

Où avez-vous trouvé que votre jocrisse de fils puisse se marier à une autre, après avoir donné sa foi à une très-honnête fille , qui a la protection d'une Présidente du Parlement de Bordeaux , & d'un Lieutenant Général du Présidial d'Abbeville ?

A L M E D O R.

Je suis bien sûr que le Vicomte n'a pas fait de promesse de mariage.

L I S E T T E.

Parce qu'il ne sçait pas écrire , n'est-ce pas ? Mais n'a-t-il pas mille fois , avec des sermens entrelardés de cinquante tatigué , & autant de palfangué très-patéthiques , promis & juré devant témoins à Lifette , de n'épouser jamais qu'elle ?

A L M E D O R.

Qui est cette Lifette ?

L I S E T T E.

Lifette ? Qui servoit ma future , la fille du beau-pere que voilà.

A L M E D O R.

Bon , on ne sçait plus où elle est , la bonne libertine.

L I S E T T E.

Parlez-en mieux , s'il vous plaît , c'est une très-honnête fille , & si elle ne l'étoit pas , elle ne seroit pas estimée autant qu'elle l'est de Madame la Présidente de Cadillac.

ALMEDOR.

La Présidente de Cadillac ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

ALMEDOR.

De Bordeaux ?

LISETTE.

De Bordeaux, alliée à la moitié du Parlement de Paris, & qui protégera puissamment Lisette.

ACCURSE.

Il vous dit vrai, Madame la Présidente est sa Maraine.

ALMEDOR.

Sa Maraine ?

LISETTE.

Oui, sa Maraine ; cela vous étonne ? Elle la nomma avec un Gentilhomme de ses amis, qui n'étoit pas riche, & qui alla brusquer sa Fortune aux Indes, dont il n'est jamais revenu.

ALMEDOR.

Sçavez-vous comment s'appelloit ce Gentilhomme ?

LISETTE.

Et qu'importe ? Madame la Présidente a assez de crédit pour que Lisette se puisse passer de son Parrain.

ALMEDOR.

Je le crois ; mais comment s'appelloit-il pour cause ?

L I S E T T E.

Il n'y a pas un quart d'heure que j'ai vû son Extrait-Baptistaire ; à quoi cela nous sert-il ? il s'appelloit Geronte.

A L M E D O R.

A quoi cela me sert ! cette Lisette est ma filleule.

L I S E T T E.

Votre filleule ? & vous vous appelez Almédor.

A L M E D O R.

J'avois mes raisons en ce temps-là pour me faire appeller Geronte.

A C C U R S E.

Voilà ce que je n'avois jamais sçû.

L I S E T T E.

Quoi , Lisette seroit assez heureuse pour être votre filleule , & vous la reconnoîtriez pour telle ?

A L M E D O R.

Oui , assurément , Monsieur ; mais que sera-t-elle devenuë ? je la recouvre & je la perds en même temps , où la retrouverai-je ?

L I S E T T E.

Pas loin d'ici , je sçai où elle est.

A L M E D O R.

Eh ! Monsieur , apprenez le moi de grace.

L I S E T T E.

J'irai moi-même tout-à-l'heure vous la chercher , & elle ne sçauroit venir sans moi ; mais je pense à une chose , cette aventure pourroit bien nous mettre tous trois d'accord.

Comment ?

L I S E T T E.

Premierement , je suppose qu'on me cède Angélique , cela va sans dire.

A C C U R S E.

Je n'en conviens pas , vous n'êtes pas mon fait :

L I S E T T E (à *Almédor.*)

Or je pense , Monsieur , que puisque vous connoissez la famille de Lisette , que vous sçavez qu'elle est honnête , & sans reproche : Lisette étant votre filleule , & autant aimée de vous que je vois qu'elle l'est , vous pourriez bien en un besoin , & faute d'autre , en faire votre belle-fille.

A C C U R S E.

Je ne m'y oppose pas.

A L M E D O R.

J'ai déjà songé à l'établissement de Lisette , faites la seulement venir ; allez , Monsieur , de grace , & ne vous amusez nulle part.

L I S E T T E.

Je serai ici en huit minuttes , & je renonce à tous les droits que j'ai sur Angélique , si j'y manque d'une seconde , ferez-vous content ? vérifiez-le à ma montre , je vous la laisse exprès.



S C E N E X I I I.

A L M E D O R , A C C U R S E ,

A L M E D O R .

HO ! ho ! c'est la montre que j'ai donnée ce matin à Lisette. Que veut dire ceci ? N'avez-vous pas remarqué que ce jeune homme & Lisette ont quelques traits l'un de l'autre ?

A C C U R S E .

J'y faisois réflexion, comme vous ; mais je pense à votre nom de Geronte , dont je n'avois jamais ouï parler : je n'avois garde de sçavoir que vous fussiez connu de Madame la Présidente de Cadillac.

A L M E D O R .

Et moi je ne sçavois pas qu'elle fût à Paris, c'est la meilleure de mes amies ; vous ne pouvez comprendre la joye que j'ai que Lisette soit cette même enfant que nous nommâmes ensemble. J'ai des vûes pour Clitandre & pour Lisette.



S C E N E X I V.

ANGELIQUE, LISETTE, ALMEDOR,
A C C U R S E.

ANGELIQUE.

Vous voulez bien , Monsieur , que j'aye l'honneur de vous présenter Lisette moi-même , & qu'après la fortune qui vient de lui arriver , je ne la regarde plus comme ma suivante , mais comme mon amie.

A L M E D O R.

Viens , ma chere Louison , que je t'embrasse , nous irons tout-à-l'heure ensemble chez Madame de Cadillac. Qu'est devenu ce jeune Monsieur à qui j'ai l'obligation de t'être allé avertir , & qui m'a laissé ta montre ?

L I S E T T E.

Permettez , Monsieur , que je commence par me jeter à vos genoux : je serois indigne de la fortune où je suis parvenuë , si je vous laissois plus longtemps dans l'erreur. Ce jeune homme n'est autre chose que moi-même.

A C C U R S E.

Nous nous en étions quasi doutés.



SCENE X V.

CLITANDRE , ALMEDOR ,
ACCURSE , ANGELIQUE ,
LISETTE.

ALMEDOR.

Vous a-t-on dit , Monsieur , à quel point je commence d'être heureux ? voilà la fille dont j'étois en peine , & l'épouse que je vous destine.

ANGELIQUE.

On veut que tu sois ma Rivale.

LISETTE.

Oh ! que je ne suis pas si sotte de perdre mon temps à vous arracher du cœur de Clitandre , vous y êtes trop attachée.



SCENE

SCENE DERNIERE.

LE VICOMTE , THIBAUT ,
Me. THIBAUT , ALMEDOR ,
ACCURSE , ANGELIQUE ,
CLITANDRE , LISETTE .

LE VICOMTE .

AH ! palafangué , vous ne me retiendrez pas ,
je veux parler , moi ,

Il tombe.

CLITANDRE *le relevant.*

Ah ! Monsieur , n'êtes-vous point blessé ?

ALMEDOR .

Qu'il est généreux !

LE VICOMTE .

Qu'est-ce que cela vous fait ? mêlez-vous de vos affaires. Est-ce que je ne sçai pas bien me tenir sur mes jambes ? jarni.

ACCURSE .

Il est sot , ivrogne , brutal , & a toutes sortes de vices.

ALMEDOR .

Que je suis malheureux !

LE VICOMTE .

Mordienne , je viens vous dire que vous n'avez qu'à épouser votre Angélique , j'aime mieux le petit doigt de Lisette , que toute sa personne.

Tome III.

Z

ANGÉLIQUE.

Belle déclaration !

ALMEDOR.

Ah ! c'est trop de rufficité , maraut , vous me poussez à bout. (*à Accurse.*) Monsieur je vous demande pardon , je vous ferai toutes sortes de satisfactions. (*à Clitandre.*) Et vous , Monsieur , vous serez aussi content de moi à votre tour ; mais auparavant , permettez que je me satisfasse ici moi-même en présence de tout le monde. Hola , Thibaut.

THIBAUT.

Monsieur.

ALMEDOR.

Faites-moi venir tout-à-l'heure cet homme de Brest , qui doit partir dès ce soir pour aller aux Indes.

THIBAUT.

Et pourquoi si vite , cet homme de Brest ?

ALMEDOR.

Je veux qu'il emmène avec lui ce malheureux , & qu'il le laisse aux Indes.

Me. THIBAUT. (*bas.*)

Notre fils aux Indes.

ACCURSE.

Ah ! mon ami , cela est par trop rude.

LE VICOMTE.

Est-ce bien loin de notre Ferme ?

ALMEDOR.

Allez-donc vite le chercher : il sera sot tant-qu'il lui plaira dans un autre monde.

Me. THIBAUT (*bas.*)

Mon cher Colas en l'autre monde ?

ACCURSE.

Ceci est violent.

ALMEDOR.

Je ne le verrai plus : aussi bien , je ne me suis jamais senti pour lui aucune tendresse , & je ne puis me persuader qu'il soit mon fils. (*à Thibaut.*) Vous êtes encore-là , maraut ?

THIBAUT.

Monsieur.

ALMEDOR.

Je ferai mieux d'aller moi-même le lui remettre entre les mains ; allons , suivez-moi , misérable.

LE VICOMTE.

En l'autre monde ? j'arnigué je n'irai pas. (*à Thibaut.*) parlez lui donc , où je dirai tout.

ALMEDOR.

Si vous ne me suivez pas , je vais vous faire enlever.

THIBAUT (*bas.*)

Oh ! je suis perdu !

LE VICOMTE.

Oh ! tatigué , je n'y veux pas aller , moi , en l'autre monde , envoyez - y votre fils , si vous voulez.

ALMEDOR.

Que veut-il dire ? mon fils !

LE VICOMTE.

Je veux dire , moi , que je suis fils de mon pere ;

Z ij

moi , & que je n'irai pas à l'autre monde.

A L M E D O R.

Ah ! vous résistez, c'est trop de patience ; hola , mes gens , Lindostant , Visapour , Bengala , liez & garottez-moi ce malheureux ?

THIBAUT ET SA FEMME (*à genoux.*)

Monfieur , nous vous crions merci , ce sot-là est notre fils,

A L M E D O R.

Votre fils ! Eh ! misérables , qu'avez-vous fait du mien ?

Me THIBAUT.

Le voilà , Monfieur.

CLITANDRE.

Qu'entends - je ?

A L M E D O R (*en courant l'embrasser.*)

Ah ! mon fils !

L I S E T T E (*faisant un saut de joye.*)

Mademoiselle,

A N G E L I Q U E.

Ciel !

A C C U R S E.

Est-il possible !

A L M E D O R.

Ah ! mon fils , la Force du Sang ne s'est jamais démentie en moi . . . Misérables . . .

C L I T A N D R E.

Trouvez bon , Monfieur , que la premiere grace que je vous demande en qualité de votre fils , soit le pardon de ces malheureux,

ALMEDOR.

Je n'attendois pas moins de votre générosité.

CLITANDRE (à Accurse.)

Puisque j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, & le véritable fils de votre meilleur ami, voudrez-vous bien, Monsieur, avoir pour moi les mêmes bontés que vous aviez pour son fils supposé?

ACCURSE.

Monsieur, ce n'est plus bonté ni complaisance, & je ne scaurois faire un plus digne choix pour ma fille.

LE VICOMTE.

Je ne sommes donc plus Vicomte, mordienne, j'en me soucierois de l'être, que pour faire Mademoiselle Lisette Vicomtesse.

ALMEDOR.

Eh ! bien, je vous marie ensemble, & lui donne la Ferme pour sa dot.

LISETTE.

Grand merci, mon parain ; viens mon pauvre Colas, tu vaux mieux qu'un Vicomte, pour entretenir la paix du ménage.

Fin du dernier Acte.



~~~~~

## DIVERTISSEMENT.

**C** Hacun des mains de la Nature  
 Prend un caractère en naissant ,  
 Le grand est fait pour être grand ,  
 Il en porte une marque sûre ;  
 C'est envain qu'une place obscure  
 Nous cache l'éclat de son rang :  
 Son cœur sans cesse nous assure  
 De la noblesse de son Sang.

*On danse.*

## V A U D E V I L L E.

**P** Eut on par l'éducation  
 Cacher une naissance obscure ,  
 En dérober jusqu'au soupçon ?  
 Non , non.  
 Malgré tous nos soins , la Nature  
 Se démasque par quelque trait ,  
 On sent toujours ce que l'on est.

Lorsque , Silvie , l'importune raison ,  
 Nous ordonne d'être sévère ,  
 Son conseil est-il de saison ?  
 Non , non.  
 Contre un tendre amant qui sçait plaire ,  
 Tôt ou tard la vertu se tait ,  
 On sent toujours ce que l'on est.

Par la fierté le gros Damon ,  
Prétend nous cacher sa naissance ,  
Est-elle noble ? A-t-il raison ?

Non , non.

Car c'est à l'air de suffisance ,  
Qu'un homme de rien se connoît ,  
On sent toujours ce que l'on est.

Certain petit Maître Barbon ,  
Par le secours de la parure ,  
Se fait-il aimer d'un tendron ?

Non , non.

Il déguise envain sa figure ,  
Près d'une Iris qui s'y connoît ,  
Un vieux sent toujours ce qu'il est.

Croyez-vous , Enfans d'Apollon ,  
Fournir une heureuse carrière ,  
Sur la foi d'un illustre nom ?

Non , non.

C'est du jugement du Parterre ,  
Et de son équitable Arrêt ,  
Qu'un Auteur apprend ce qu'il est.

*F I N.*



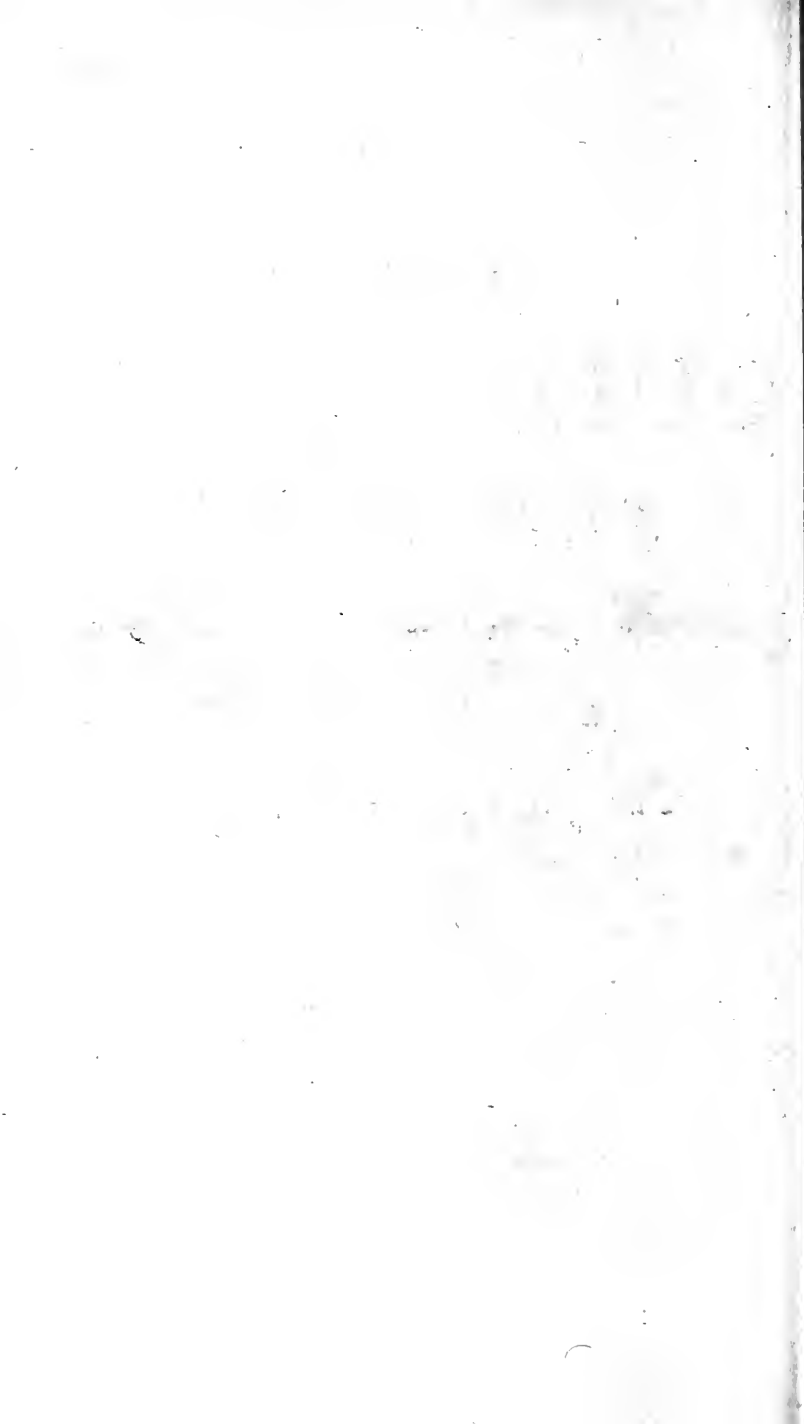
Z iij



LES  
QUIPROQUO,

*C O M E D I E*  
E N U N A C T E ,  
E N P R O S E .

*Par M. B R U E Y S ,*



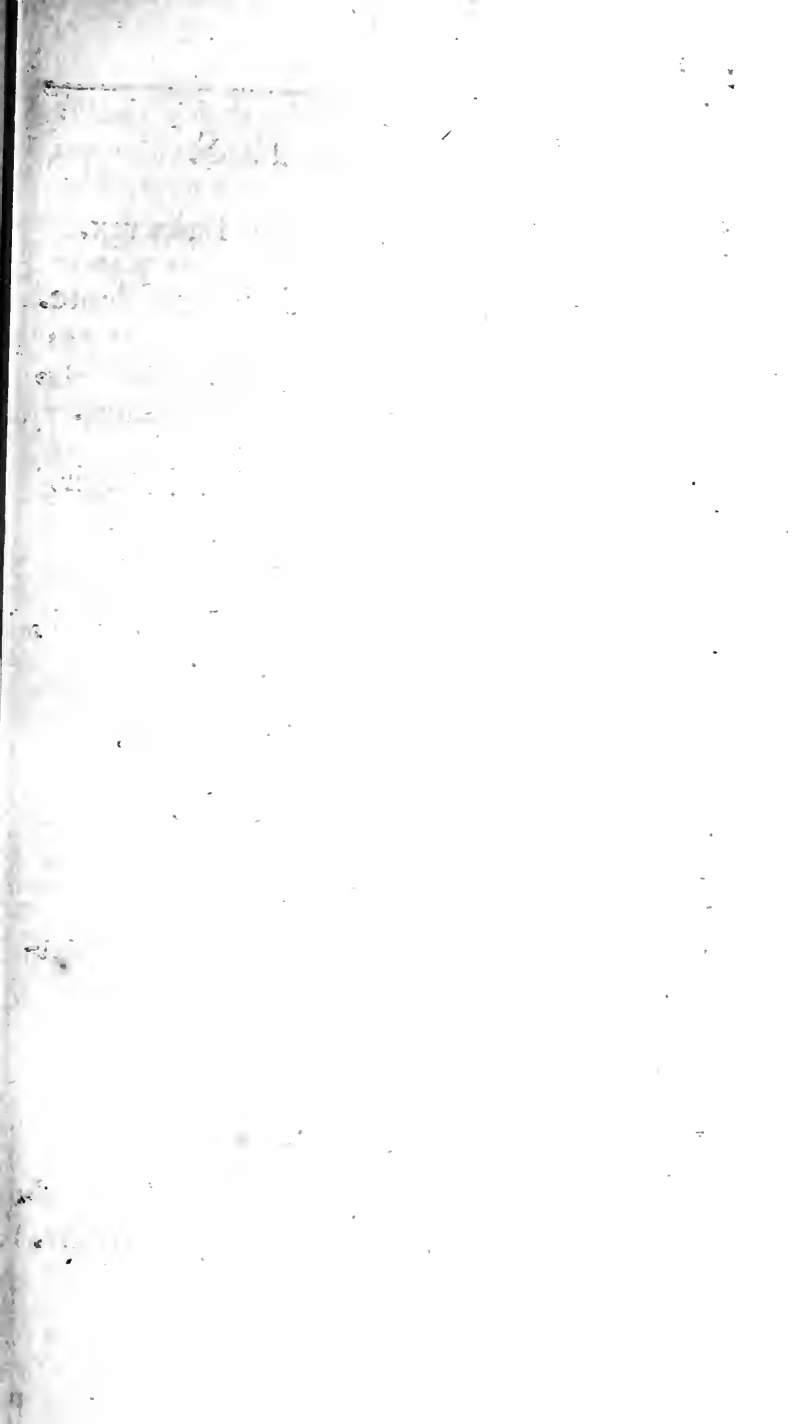
# AVERTISSEMENT

*sur les Quiproquo , & sur les Embarras du derriere du Théâtre.*

**L**E Lecteur ne trouvera pas avec raison les deux Pièces suivantes du ton de celles qui les précèdent. Le fond du comique de celles-ci est bien moins noble, & les expressions bien plus dans le genre de farce, aussi ne les donne-t'on que sur ce pied-là, & vraisemblablement Monsieur de Brueys n'avoit pas eu d'autre intention en les faisant. Il avoit imaginé les Quiproquo sur une aventure à peu près pareille, arrivée dans sa province; & les embarras du derriere du Théâtre ne sont qu'une idée de Pièce, ou un nombre de scènes détachées qu'il a rassemblées sous un même titre, & dont il avoit eu dessein de faire quelque chose de mieux. L'imperfection de ce dernier ouvrage a fait douter s'il devoit être inséré dans ce Recueil; mais ce qui a déterminé à l'y admettre, est la note qu'en donne Mr. Palaprat dans un de ses discours préliminaires, en parlant des ouvrages de son ami qui étoient venus à sa connoissance, mais dont il croyoit les manuscrits perdus. Bien des gens rigides sur l'exactitude des recueils ou compilations, auroient pû prendre de là une autre idée de cette Pièce, & accuser le Libraire d'avarice ou de négligence de l'avoir omise ici: c'est ce qui a déter-

miné à la joindre aux autres Pièces de Mr. Brueys & à avertir auparavant le Lecteur de la raison qui y a engagé. Par ce moyen , ceux qui ne veulent que du bon , se dispenseront , s'ils le jugent à propos , de lire cette Pièce; & ceux qui sont curieux de voir tout ce qu'à fait un Auteur , ne seront peut-être pas fâchés de l'y trouver. En tout cas on n'accusera pas le compilateur de partialité , ou d'une considération outrée & assez ordinaire pour un Auteur dont on met au jour les ouvrages : puisque l'on n'a cherché qu'à satisfaire tout le monde , en donnant ces deux Pièces. D'ailleurs les Embarras du derriere du Théâtre , qui à la rigueur est le seul ouvrage qu'on eût pû retrancher de ce volume, ne fait pas une augmentation assez considérable sur le total de l'édition des œuvres de Mr. de Brueys, pour causer aux acheteurs le moindre renchérissement.





## A C T E U R S.

LA PRESIDENTE de Balivaux.

NERINNE , suivante de la Présidente.

DU MANOIR , pere de Marianne ;  
& maître du cabaret du Grand-Turc.

MARIANNE , fille de Du Manoir.

ERASTE , amant de Marianne.

LE BARON DE LA JOBLINIERE ;  
Gentilhomme de Beauce.

URBINE , servante du cabaret.

LA VIGNE , valet d'Erasle.

JACQUO , garçon de cabaret.

Des hommes en manteaux gris & en manteaux rouges.

Un Commissaire.

Des Commis de barriere.

*La Scene est dans une Salle du cabaret du  
Grand-Turc dans un Fauxbourg d'Orleans.*



L E S  
QUI PRO QU O,  
C O M E D I E.

---

SCENE PREMIERE.

LA PRESIDENTE (*habillée en homme.*)  
NERINNE.

L A P R E S I D E N T E.

**J**E crois, Nerinne que personne ne m'a reconnuë.

N E R I N N E.

Eh qui diantre reconnoîtroit sous cet habit , à l'heure qu'il est , & au cabaret du Grand - Turc , Madame la Présidente de Balivaux ?

L A P R E S I D E N T E.

Le perfide ! tu vois, Nerinne , à quoi me réduit son infidélité.

N E R I N N E.

Mais croyez-vous , Madame , qu'Erasme songe à épouser une des filles de Du Manoir le maître de ce logis ?

L A P R E S I D E N T E.

Sans doute je le crois, ne sçais-je pas que mal-

grés engagements qu'il a pris avec moi , malgré tout ce que j'ai fait pour lui , le traître a l'insolence d'aimer Marianne ? ne sçais-je pas encore qu'il est ici , & que l'on y fait des préparatifs de nœces ? en faut-il d'avantage pour me déterminer ?

N E R I N N E .

Ah ! je conviens qu'Erasme est jeune , qu'il est aimable , & de plus homme de guerre ; & j'avoue qu'il est bien douloureux pour une femme comme vous , de se voir préférer une jolie fille de dix-huit ans , & qui n'a que dix mille écus en mariage ; mais ce qui doit vous rassurer , c'est que tout le monde dit que l'on donne cette Marianne à un Baron de Beauce , tout des plus ridicules.

L A P R E S I D E N T E .

En un mot Erasme est dans cette maison , il aime Marianne , je le sçai , on parle de nœces , & je ne veux pas m'exposer à en avoir le démenti.

N E R I N N E .

Mais enfin , Madame , quel peut être votre dessein ; voulez-vous lui faire mettre l'épée à la main , que prétendez-vous ?

L A P R E S I D E N T E .

Ce que je prétends , Nerinne ? faire valoir la promesse de mariage qu'Erasme m'a faite ; je l'ai sur moi , Nerinne , bien cachetée , & en bonne forme.

N E R I N N E .

Oh ! vous avez raison , quand on en a , il les faut bien garder ; car enfin n'en a pas qui veut des promesses : mais avec ce précieux papier , & ces  
quatre

quatre hommes que vous avez fait cacher dans le bois du jardin, que voulez-vous faire à votre cher Erasme ?

LA PRESIDENTE.

L'enlever.

NERINNE.

L'enlever ?

LA PRESIDENTE.

Oui l'enlever.

NERINNE.

Une femme enlever un homme.

LA PRESIDENTE.

Pourquoi non , les hommes n'enlevent-ils pas les femmes ? cela doit être égal.

NERINNE.

Mais , Madame , quand vous l'aurez enlevé que ferez-vous ?

LA PRESIDENTE.

Ce que je ferai ? belle demande ! il m'épousera ; n'est-ce pas ainsi que nous en usons , quand ils nous enlèvent ?

NERINNE.

Oh ! Madame , cela n'est pas égal :

LA PRESIDENTE.

Egal ou non , je m'en moque , de tous mes amans Erasme est le seul qui me reste , il m'appartient , & je prétends l'avoir. Voudrois-tu que j'attendisse qu'il eût épousé la fille de ce cabarier , pour lui faire ensuite un procès & divertir tout le monde à l'audience ? non , non , la chose est arrêté-

tée, je l'enleverai , & pour n'être pas connuë , & faire réüffir moi-même mon projet, je me suis ainfi déguisée ; mais j'entends quelqu'un : vas dire à ces quatre hommes de monter doucement l'un après l'autre dans la chambre que j'ai retenuë là-haut ; quand Eraste passera seul dans cette salle, je prendrai si-bien mes mesures qu'il ne m'échappera pas , je vais de mon côté examiner ce qui se passe dans ce logis.

N E R I N N E.

Quelle extravagante !

## S C E N E I I.

M A R I A N N E , E R A S T E , U R B I N E ,  
LA VIGNE.

M A R I A N N E.

**I**L faut donc l'avoüer , Eraste , oui je serois au desespoir d'être séparée de vous, & plutôt que d'être à ce Baron à qui mon pere me destine, je ne sçai . . . .

E R A S T E.

Vous me charmez , adorable Marianne , cependant on prépare tout pour vos nœces.

M A R I A N N E.

Comptez que mon pere n'en fera pas le maître, & je me mettrai plutôt dans un couvent pour toute ma vie, que de . . . .

URBINE.

Bel expédient ! après cela Erasme n'a qu'à se pendre , & nous ferons tous hors d'embarras.

MARIANNE.

Me marier à ce Baron ! que deviendrois - je , Erasme ?

URBINE.

Mais avec tous ces beaux sentimens , & tout le bel étalage d'amour que vous allez vous faire l'un à l'autre ( suivant la loüable coûtume des amans ) si vous ne prenez vite un parti , vous serez ce soir Madame la Baronne.

ERASTE.

Je vais encore parler à votre pere , peut-être le toucherai-je en ma faveur.

URBINE.

Projet inutile , je connois à merveille Mr. Du Manoir , il y a quinze ans que je le fers ; comptez qu'il est plus entêté qu'une vieille mule : il est prévenu , & s'est chauffé la tête pour ce vilain Baron , & le diable ne l'en feroit pas revenir.

ERASTE.

Que ferons-nous donc , La Vigne ?

MARIANNE.

Quel remede à ce malheur , Urbine ?

LA VIGNE.

A tout ceci , je n'en vois qu'un , mais il est inmanquable.

MARIANNE.

Quel est-il ?

ERASTE.

Parle, mon cher la Vigne.

LA VIGNE.

Il faut, Monsieur, commencer par enlever Mademoiselle, & puis nous verrons après les expédiens qu'il faudra prendre.

ERASTE.

C'est bien dit.

MARIANNE.

Moi, m'enlever, Erasle....

ERASTE.

Belle Marianne, si ce moyen est le seul qui nous reste pour faire notre bonheur, pourquoi....

MARIANNE.

Non, Erasle, non, je n'y puis consentir.

LA VIGNE.

Eh bien, Monsieur, laissons Mademoiselle devenir Baronne, puisqu'elle le veut.

MARIANNE.

Epouser le Baron, ou être enlevée, quelle situation, Urbine!

URBINE (*par réflexion.*)

Un enlèvement! oui-deà j'en conviens, cela est fort; mais après tout, Mademoiselle, l'on prétend que votre mere a été enlevée, l'on m'a même fort assurée que votre grande mere l'avoit été aussi, ainsi vous êtes de race à n'être mariée que par enlèvement.

MARIANNE.

Mais l'honneur, Urbine?

URBINE.

Eh bien l'honneur, n'est-il pas à couvert? votre mere n'a-t-elle pas consenti à votre mariage? n'avez-vous pas une promesse de Monsieur? allez, allez, combien de filles sont très-bien femmes aujourd'hui, qui se sont fait enlever sans avoir pris autant de précautions!

MARIANNE.

Ah, Urbine! quel conseil me donnes-tu?

ERASTE.

Belle Marianne, si vous m'aimez, songez qu'il s'agit de n'être jamais séparé de vous.

LA VIGNE.

Comptez, Mademoiselle, que vous n'avez point d'autre parti à prendre.

URBINE.

J'y trouve cependant une difficulté.

MARIANNE.

Eh quelle est-elle?

URBINE.

Monsieur votre pere qui se défie de vous, a fermé toutes les portes; il a plus fait, il a défendu à tous ses gens de vous laisser sortir: voilà le diable.

LA VIGNE.

Eh bien, forçons quelque passage.

URBINE.

Non, non, il faut éviter l'éclat, on crieroit au secours, il y a là-haut des Avocats, des Procureurs, & un Commissaire, qui plus est: Dieu

ſçait comme la Juſtice ſe mettoit d'abord en jeu.

LA VIGNE (*après avoir rêvé.*)

Il me vient une bonne idée , mais ce lieu n'eſt pas propre à vous la communiquer ; écoute Urbine ſi j'ai tort. (*il lui parle à l'oreille.*)

URBINE.

Fort-bien ; mais j'entends quelqu'un , c'eſt votre pere ; Mademoiſelle , allez dans ma chambre , je vais vous y trouver , & je vous dirai dequoi il eſt queſtion ; mais ſurtout point de ſi , de mais , ni de car ; je n'aime pas qu'on me dérange dans mes projets : vous , Eraſte , courez avertir vos gens , & que le carroſſe ſoit au plûtôt à la porte du jardin ; toi vas vite où tu ſçais . . . eh ! là tu m'entends , & reviens nous trouver promptement.

LA VIGNE.

J'y cours.

MARIANNE (*à Eraſte.*)

Allons-donc ; voyez , Eraſte , ce que je fais pour vous.

ERASTE.

Plus vous faites pour moi , & plus vous augmentez mon amour & ma reconnoiſſance. Adieu , belle Marianne , je vous quitte , mais ce même amour vous eſt un sûr garand . . .

URBINE.

Eh ! morbleu partez : vous , vous direz tout cela ce ſoir.

ERASTE (*à Urbine.*)

Je m'en rapporte à toi , prends bien garde au moins , . . .

URBINE (*le chassant.*)

Eh oui , oui , allez & ne vous embarrassez de rien. (*à Marianne*) Vous , passez par ici pour ne point rencontrer Monsieur Du Manoir , & son Baron de Beauce. Je les entends , fuyez . . . . Enfin les voilà partis.

---

## SCENE III.

DU MANOIR , LE BARON ,  
URBINE.DU MANOIR (*à Urbine.*)

URbine , ayez soin que tout le monde soit content , prenez bien garde que ma fille ne forte : & que l'on nous laisse seuls ici , nous avons quelque chose à dire , Monsieur le Baron & moi.

URBINE.

C'est assez , Monsieur , soyez tranquille , tout ira bien.



## S C E N E IV.

## LE BARON, DU MANOIR.

LE BARON.

**O**H ! ça, beau-pere , parlons un peu d'affaires ;  
Quel avantage ferez-vous , s'il vous plaît , au  
premier enfant mâle que j'aurai de Marianne ?

DU MANOIR.

Parbleu, Monsieur, je vous ai tout dit, je n'ai  
qu'un mot, & deux filles toutes prêtes à marier ;  
je vous donne la plus jolie, je ne vois pas que  
vous ayez rien à me demander de plus, & je joins  
à cela une dot de trente bonnes mille livres : ce  
fera votre affaire de partager cela entre vos mâles  
& vos femelles.

LE BARON.

Mais cet argent est-il bien compté ? car je ne  
prétens pas me mesallier à crédit.

DU MANOIR.

Oh ! parbleu, Monsieur, informez-vous de moi :  
j'ai pignon sur rue, & votre argent est tout prêt.

LE BARON.

Fort bien, tandis que votre fille se dispose à  
devenir ce soir Madame la Baronne, & à se trou-  
ver une des premières Dames de la Beauce ; réglons  
un peu le Contrat.

Du

Oui-dea , Monsieur , réglons , réglons , c'est bien avisé.

LE BARON.

Quelle qualité, beau-pere, vous donnerons-nous, qui sonne un peu haut ?

DU MANOIR.

Eh ! mais cela va sans dire ; nous mettrons au Contrat : Marianne , fille de Monsieur du Manoir , Maître du Grand Turc : est-ce que cela ne sonne pas assez ?

LE BARON.

Oui ; mais si nous ôtions du Manoir & Maître , & que nous missions seulement : Marianne , fille du Grand Turc ? Hen , qu'en dites-vous ?

DU MANOIR.

Oh ! bien , mettez , mettez , comme il vous plaira , pourvû que ma fille soit Baronne , il ne m'importe.

LE BARON.

C'est afin que les enfans que nous aurons soient plus sûrement Gentilshommes & Demoiselles ; car je vous réponds d'une nombreuse lignée.

DU MANOIR.

A la bonne heure , vous êtes le Maître , c'est votre affaire.

LE BARON.

Je ne sçai ; mais j'ai songé encore à une chose , à propos , de notre Contrat.

DU MANOIR.

Eh ! à quoi , Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Votre fille a été cajolée de beaucoup de gens ; & à parler franchement , beau-pere , elle n'a pas eu chez vous de trop bons exemples.

DU MANOIR.

Oh ! parbleu , j'y ai mis bon ordre , elle n'a pas affaire à un sot , au moins ; & tout Maître de Cabaret que je suis , je sçais mon pain manger. Ah ! oui , ma foi , c'est bien à moi qu'on en revend , n'ai-je pas servi dans la milice ?

LE BARON.

Cela est vrai ; mais on dit que Marianne est un peu coëffée d'un certain Erasme.

DU MANOIR.

Ah ! c'est une médisance , je les ai trouvés quelquefois , il est vrai , tête - à - tête dans le bois de mon jardin ; mais je lui ai bien défendu de le voir , & Erasme est un honnête - homme , un Officier qui sert bien le Roi , & que j'ai connu dans ma dernière campagne.

LE BARON.

Tant qu'il vous plaira ; mais pour ne rien risquer , & pour que mon honneur soit à couvert , quand elle sera ma femme , j'ai songé à une précaution , dont aucun mari ne s'est encore avisé , je crois.

DU MANOIR.

Et quelle précaution ?

L E B A R O N.

C'est de faire mettre dans le Contrat un article tout exprès , par lequel il sera dit , que quoique nous soyons mariés ensemble , nous demeurerons cependant séparés d'honneur.

D U M A N O I R.

Séparés d'honneur ?

L E B A R O N.

Oüi , comme on est séparé de biens : avec cette clause , elle aura son honneur à elle , & j'aurai le mien à moi ; ainsi chacun fera de son honneur , comme il l'entendra : hen , cela est-il bien imaginé ?

D U M A N O I R.

Jarnibleu , Monsieur le Baron , que vous êtes un rusé compere ! morbleu , si je m'étois avisé de cette clause-là quand je me mariaï . . . mais baste.

L E B A R O N.

Ah ! ça , puisque nous sommes convenus de nos faits , il ne reste plus qu'à faire dresser le Contrat ; & c'est ce que je veux faire. Adieu , beau-pere , songez que la dot soit prête , au moins.

D U M A N O I R.

Allez , allez , mon gendre , vous ferez content.



## S C E N E V.

DU MANOIR *seul.*

**M**A foi, vive les Barons pour avoir de l'esprit, il en faut convenir. Quelle fortune pour ma fille, d'épouser un Baron ! & un Baron de Beauce ! Ma foi , je l'emporte sur mes Confreres , ils en créeront tous de dépit pour le coup. Mais il faut parler à Marianne , pour la disposer à bien recevoir Mr. le Baron , & ne pas manquer sa fortune ; car il est bien vrai , qu'elle est un peu coëffée de ce Monsieur Erasme. Hola ! ho ! Urbine , Urbine : cette coquine-là , sous prétexte qu'il y a long-temps qu'elle me sert , me fait toujours crier une heure , Urbine... Urbine...

## S C E N E VI.

DU MANOIR , URBINE.

U R B I N E (*sur le même ton.*)

**M**onsieur, Monsieur.

D U M A N O I R.

Veux-tu donc me faire égosiller ? Que ne réponds-tu , quand on t'appelle ?

U R B I N E.

Mais , Monsieur, vous criez si fort, que l'on ne

vous entend point : que vous plaît-il ?

D U M A N O I R.

Fais - moi venir Marianne tout-à-l'heure, j'ai à lui parler.

U R B I N E.

J'y vais, Monsieur; (*à part.*) peste soit du contre-temps.

D U M A N O I R.

Que marmottes-tu là entre tes dents ? va vite la chercher.

U R B I N E (*à part.*)

Que lui dirai-je ? (*haut.*) Monsieur, elle n'a pas le temps présentement.

D U M A N O I R.

Qu'elle le prenne, & qu'elle vienne vite ; car il faut absolument que je la voye.

U R B I N E (*à part.*)

Diantre, soit de l'homme, (*haut.*) Monsieur elle est enfermée dans sa chambre.

D U M A N O I R.

Je vais donc la trouver.

U R B I N E.

Attendez, attendez, Monsieur, (*à part.*) quel chien d'embarras !

D U M A N O I R.

Par quelle raison attendrois-je ? j'y vais, te dis-je. (*Il veut sortir.*)

U R B I N E

Doucement, Monsieur, (*à part.*) j'enrage. (*elle le ramene.*) Monsieur, vous ne sçauriez la voir présentement.

B b iij

DU MANOIR.

Et pourquoi donc ?

URBINE (*en riant.*)

Vous ne vous en doutez pas ?

DU MANOIR.

Non , ma foi.

URBINE (*en riant.*)

Oh ! si-fait , si-fait.

DU MANOIR.

Eh ! non-fait , non-fait , de par tous les diables :  
Mademoiselle Urbine , je vous chasserai d'ici , ou  
vous me direz tout-à-l'heure . . .

---

## SCENE VII.

DU MANOIR, URBINE,  
JACQUO.

JACQUO (*à du Manoir.*)

AH ! Monsieur , venez vite , il y a dans le  
jardin trois carossées de beaux Messieurs &  
de belles Demoiselles de qualité , qui demandent  
à vous parler , parce qu'ils disent , comme ça , qu'ils  
veulent souper ici , & que vous leurs fassiez grand-  
chère. Jarnigoi qu'ils ont l'air coiffu !

URBINE.

Allez promptement , Monsieur , & ne manquez  
pas une si belle occasion.

J'y vais ; toi , songes à avertir ma fille de se trouver dans ma chambre , où je me rendrai dans un instant ; mais qu'elle n'y manque pas. ( à *Jacquo.* )  
Toi , viens avec moi pour recevoir mes ordres.

( *Ils sortent.* )

U R B I N E.

Ah ! je respire ; je ne me suis jamais trouvée dans un pareil embarras : allons trouver Marianne , & tâchons de lui faire éviter la rencontre de son pere ; mais je l'apperçois. Ah ! qu'elle a bon air sous ce déguisement.

---

## S C E N E V I I I .

U R B I N E , M A R I A N N E ( *habillée en homme.* )

M A R I A N N E .

J'Ai entendu sortir mon pere , & je suis venu promptement te retrouver dans la crainte qu'il ne vint me surprendre dans ma chambre.

U R B I N E .

Oh ! ma foi , pour le coup , je le donne au plus fin à vous reconnoître ; que les habits d'Erasme vous font bien ; oui , vous pouvez passer partout à présent sans rien craindre.

M A R I A N N E .

Non , Urbine , ce déguisement ne calme point

mes craintes , & il faut que l'antipathie que j'ai pour le Baron , & l'amour que je ressens pour Erasme soient bien forts , pour m'engager à faire une démarche aussi hardie.

U R B I N E.

Ma foi, Mademoiselle, c'est bien-là le moment d'avoir des scrupules, quand il s'agit de prendre un mari qui vous convienne; point de réflexion, s'il vous plaît, où je vous abandonne.

M A R I A N N E.

Eh ! bien, Urbine, c'en est fait, je ferai tout ce que tu me diras ; mais sois sûre que je me punirai de mon imprudence par une retraite éternelle, si ce projet ne réussit pas au gré de mon honneur & de mes souhaits.

U R B I N E.

A la bonne heure ; mais ne perdons point de temps, Erasme doit être de retour, il m'a dit qu'il seroit avec ses gens à la petite porte du jardin, il vous attend, sans doute, allez le trouver.

M A R I A N N E.

Je tremble , & . . . . .

U R B I N E.

Oh ! point de ces craintes-là, je vous prie, & songez seulement que vous passiez devant la porte de la chambre de votre pere, & qu'il pourroit bien y être ; vous n'avez pas besoin de moi, & je ne pourrais que vous faire reconnoître : partez-donc promptement, je resterai ici pour ne donner aucun soupçon ; & pour le plus sûr, je vais éteindre les lumières.

## SCENE IX.

DU MANOIR, MARIANNE,  
URBINE.

*Pendant cette Scene, le Jeu muet d'impatience  
& d'agitation de Marianne, fait croire à  
du Manoir ce qu'Urbine lui veut persuader.*

MARIANNE (à Urbine.)

AH ! Ciel ! Urbine , voici mon pere , il a fermé  
la porte , que vais-je devenir ?

DU MANOIR. (*un flambeau à la main  
sans voir personne.*)

J'ai entendu du bruit sur l'escalier , voyons ce  
que c'est ; mais qui diable à éteint la lumiere ?

URBINE. (*tandis que du Manoir va  
rallumer les lumieres , dit à Marianne :*)

Tout est perdu , Mademoiselle , vous ne pouvez  
sortir ; mais ne vous déconcertez point , votre ha-  
bit m'inspire une ruse , tenez-vous-là , & secondez-  
moi bien , marchez en colere , faites le méchant.

DU MANOIR (*appercevant Urbine.*)

Qu'est-ce donc , Urbine seule & sans lumiere ?  
Oh , oh , avec un Officier ! comment , coquine ?

URBINE.

Paix , ne parlez pas si haut , Monsieur , où vous  
êtes perdu.

DU MANOIR (*bas en tremblant.*)

Comment, carogne, je veux parler haut, moi.

URBINE.

Paix, vous dis-je, si l'on vous entend, vous êtes mort, (*bas à Marianne.*) enfoncez votre chapeau sur vos yeux...

DU MANOIR.

Je suis mort!....

URBINE.

Oui, mort; Voyez-vous ce jeune Officier?

DU MANOIR.

Eh! bien, oui.

URBINE (*bas à Mariane.*)

Allons, de l'emportement, jurez, poussez, (*haut à du Manoir.*) Je tâche de l'apaiser. (*à Marianne.*) Fort bien.

MARIANNE.

Fort mal.

DU MANOIR (*en tremblant.*)

En effet, il paroît fâché.

MARIANNE (*bas*)

Cruel amour! à quoi m'exposes-tu!

DU MANOIR (*à Urbine.*)

Je veux savoir ce que c'est.

URBINE.

La peste, donnez-vous-en bien de garde, ne l'approchez pas, je l'ai entendu par hasard, il tenoit conseil avec cinq ou six de ses amis pour vous tuer.

DU MANOIR.

Pour me tuer, moi? Et pourquoi?

U R B I N E.

Vous souvient-il de cet Abbé qui vint ici l'autre jour avec un Mousquetaire, un Officier de dragons, & trois femmes ?

D U M A N O I R.

Oui. Eh, bien ?

U R B I N E.

C'est ce même Officier de Dragons, ne soufflez pas, vous dis-je, il vient de dire, que votre vin les a pensé tous faire crever.

D U M A N O I R.

Eh ! mais ; si l'on s'enivre chez-moi, est-ce ma faute ?

M A R I A N N E (*se promenant à grand pas à Urbine.*)

A quoi bon cette histoire, Urbine ? (*à part.*)  
Que je suis malheureuse !

U R B I N E (*à Marianne.*)

Bon. Ah ! Monsieur, sauvez-vous. S'il vous reconnoît, si il appelle ses amis, c'est fait de vous.

D U M A N O I R (*effrayé.*)

En effet, j'ai entendu des manteaux rouges sur l'escalier.

U R B I N E (*à part.*)

Bon, c'est Erasme & ses gens. (*haut.*) Ne vous l'ai-je pas dit ? Je l'ai très-fort assuré que vous n'étiez pas ici, & je vais le lui dire encore.

D U M A N O I R.

Mais, pourquoi les lumieres étoient-elles éteintes ?

U R B I N E.

Pourquoi?... parce que j'avois peur qu'il ne vous reconnût; ôtez-vous d'ici? (*à Marianne*) Je vous jure, Monsieur, que Monsieur du Manoir est parti. (*bas.*) Faites donc du bruit. (*à du Manoir.*) Retirez-vous. (*à Marianne.*) Il est parti hier pour la campagne. (*bas.*) Allons-donc, mettez l'épée à la main. (*à du Manoir.*) Fuyez, vous dis-je.

D U M A N O I R. (*bas à Urbine.*)

Je vais chercher mon gendre le Baron; c'est un brave homme, & avec lui je ne craindrai rien.

U R B I N E.

Gardez-vous en bien, vous ne connoissez pas ce drôle-là, il batteroit toute la Beauce; retirez-vous seulement, laissez la porte ouverte, & je le ferai sortir; reposez-vous sur moi. Ah! Ciel! le voilà qui met l'épée à la main; sauvez-vous vite, ou vous êtes mort... Enfin, le voilà parti, la porte est ouverte, & nous sommes libres.



## SCENE X.

MARIANNE, URBINE.

MARIANNE.

**A** La fin je respire.

URBINE.

Sortez vite , que ceci n'arrive plus ; Erasfe est là , sans doute , qui vous attend. Ce font apparemment les manteaux rouges que votre pere a entendu , je vous quitte , Adieu.

## SCENE XI.

MARIANNE, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE ( *à des hommes en manteaux gris.* )

**C'**Est Erasfe qui passe , il est seul , je le reconnois à ses habits ; saisissez-vous de lui , vous autres , & conduisez-le dans la chambre haute de ma maison , qui donne sur le jardin de ce logis , je vous suivrai de près. ( *seule.* ) Enfin , traître , je te tiens , tu ne m'échapperas plus , & je vais voir de quel front tu soutiendras la trahison que tu m'as faite.



## SCENE XII.

ERASTE, LA VIGNE, (*suivi  
d'hommes en manteaux rouges.*)

ERASTE.

**B** On, voilà Marianne, qui va, sans doute, où je lui ai dit de se rendre; suivez-la sans bruit, & menez-la où je vous ai dit.

LA VIGNE.

Oui, passez devant; mon Maître & moi nous ferons l'arriere-garde, & nous empêcherons que personne ne nous suive.

---

## SCENE XIII.

URBINE, DU MANOIR (*qui survient.*)

**M** Arianne doit-être déjà loin; ainsi pour que l'on ne me soupçonne de rien, il est temps que je donne l'alarme au quartier. Au secours, au secours, Monsieur du Manoir, Nannon, Jacquo, Angélique, au secours, au secours, au secours.



## SCENE XIV.

DU MANOIR, URBINE.

DU MANOIR.

Q U'y a-t-il donc ? à qui diable en as-tu , de crier comme tu fais ?

URBINE.

Ah ! Monsieur !

DU MANOIR.

Quoi ?

URBINE.

Ah ! Monsieur !

DU MANOIR.

Eh ! bien ?

URBINE.

Marianne...

DU MANOIR.

Eh ! bien , Marianne...

URBINE.

J'allois la chercher pour vous l'amener , comme vous me l'avez ordonné ; j'ai d'abord entendu de ce côté-là un cri ; mais un cri . . . . & puis tout d'un coup , je n'ai plus rien entendu.

DU MANOIR.

Que veut dire cela ?

URBINE.

Cela veut dire , Monsieur , que peut-être cet offi-

cier de Dragons , ces manteaux rouges . . . Ah ! la pauvre Marianne !

D U M A N O I R ,

Quoi , ma fille seroit enlevée ?

U R B I N E .

Monfieur , ces gens-là font bien vindicatifs.

D U M A N O I R .

Ah ! coquine , tu as facilité fon enlevement.

U R B I N E .

Moi , Monfieur ? Eh ! fi cela étoit , ne me ferois-je pas fauvée avec elle ?

D U M A N O I R .

En effet ; mais de quel côté font-ils allés ? Par où ont-ils paffé ?

U R B I N E .

Ils ont paffé , à ce que jé crois . . . ils ont paffé par la porte que vous aviez laiffé ouverte.

D U M A N O I R .

Allons vîte avertir le Commiffaire , il foupe heureufement là-haut. Au voleur , Monfieur le Commiffaire , au voleur , au voleur ,

U R B I N E .

Courage , il ne me foupçonne de rien : pendant qu'il va fe plaindre au Commiffaire , allons voir fi nos amans font en fûreté. Ah ! Ciel ; je vois Erafte ; comment ofe-t-il reparoître ici ? ( à Erafte . ) Qui diantre vous amene en ce logis ?

SCENE

## SCENE XV.

URBINE , ERASTE , LA VIGNE  
& les Commis de la barriere.

ERASTE.

IL a fallu céder à la force , ma chere Urbine.

URBINE.

Et que viennent faire ici les Commis de la barriere ? que vous est-il arrivé ?

LA VIGNE.

Malencontre. Ils nous traitent comme des Contrebandiers , cela n'est-il pas bien injuste ?

ERASTE (*d'un air abattu.*)

Marianne me desesperé, Urbine , certainement elle ne m'aime pas , & je ne comprends rien à son procédé.

URBINE.

Expliquez-vous , Monsieur.

ERASTE.

Oui , Marianne a perdu l'esprit , ou la cruelle s'est repentie du parti qu'elle avoit pris. O ciel ! que je suis malheureux ! ma chere Urbine , il n'est plus temps de rien déguiser , & ....

URBINE.

Mais encore , que veut dire tout ceci ?

C'est ce que je vais te dire , tu le comprendras si tu peux. A peine les gens que Monsieur avoit amenés ont voulu la faire monter en carrosse, qu'elle s'est mise à crier comme tous les diables. La canaille s'est amassée, les broches, les bâtons, les hal-lebardes ont paru dans un clin d'œil. Nous avons soutenu le choc, mon maître & moi, avec une intrépidité merveilleuse. Foïette cocher, disions-nous sans cesse : le cocher de foïetter, & elle de crier. Enfin ayant perdu le carrosse de vûë, & ne pouvant plus tenir tête à la multitude qui nous accabloit nous avons été arrêtés à la barriere par ces Messieurs qui nous ramenant ici fort civilement comme tu le vois.

U R B I N E.

Peste soit de la folle avec ses cris, c'étoit bien là le temps.

E R A S T E.

Ah ma chere Urbine, Marianne auroit eu plus de résolution si elle avoit eu plus d'amour.

U R B I N E (*aux Commis.*)

Oh çà Messieurs retirez-vous, s'il vous plaît, je réponds de ces gens ci.

U N C O M M I S.

Quand nous les aurons remis entre les mains de Mr. Du Manoir, notre voisin & notre ami.

E R A S T E.

Le voici.

Et avec un Commissaire, de par tous les diables.

---

## S C E N E X V I.

ERASTE , LA VIGNE , URBINE ,  
DU MANOIR , LE COMMISSAIRE  
JACQUO , LES COMMIS.

LE COMMISSAIRE (*une serviette à la main.*)

ALLons , allons , dequoi s'agit-il ? dépêchons ceci ;  
A il est bien cruel de ne pouvoir être un moment  
sans travailler. (*à Jacquo*) Toi , va chercher ma robe.  
(*aux Commis*) Et vous , qu'avez-vous à dire ?

U N C O M M I S .

Monfieur , nous avons vû qu'on enlevoit une  
fille de chez Monsieur Du Manoir , nous l'avons  
entenduë crier , & voici les enleveurs que nous  
avons arrêtés.

D U M A N O I R .

Ah , ah , Monsieur , c'est donc vous ?

E R A S T E .

Oui , Monsieur , c'est moi ; j'enlevois il est vrai ,  
Mademoiselle votre fille , parce que vous aviez la  
cruauté de me la refuser. Je l'aime , sa mere me  
l'a promise , nous nous sommes donné une pro-  
messe de mariage , & je suis prêt à l'épouser.

L E C O M M I S S A I R E .

Oh , oh , Monsieur se met à la raison ; dès qu'il

C c ij

l'épouse, c'est une affaire finie, vous n'avez plus besoin de moi.

DU MANOIR.

Attendez un moment, Monsieur le Commissaire, Monsieur veut bien épouser ma fille, mais je l'ai promise moi au Baron de la Jobliniere, & il est actuellement chez le Notaire qui fait dresser le contrat.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne pouvez pas la donner à deux, & Mr. me paroît être le premier en datte.

URBINE.

Il est vrai.

DU MANOIR.

Nous verrons tout cela; mais avant tout, je veux qu'on me rende ma fille.

ERASTE.

Elle est sans doute chez moi, Monsieur le Commissaire peut prendre la peine de l'y aller chercher, La Vigne l'y conduira, & il n'y a pas loin d'ici.

LE COMMISSAIRE.

Allons donc: mais faites dire, je vous prie, là haut que l'on m'attende. (*à part*) Ceci servira à payer le souper.

DU MANOIR.

Obéis à Monsieur; Urbine, & fais boire ces Messieurs pour les remercier du service qu'ils m'ont rendu.

URBINE.

J'y cours. (*à part*) Et je reviens dans le moment voir comme tout ceci finira.

## SCENE XVII.

LE BARON, DU MANOIR,  
ERASTE.

LE BARON.

OH çà , beau-pere , le contrat est dressé en bonne forme & avec toutes les clauses requises ; je donne mon nom & ma Baronie au premier de mes enfans mâles.

DU MANOIR.

Oh oui ma foi il est bien question ici de mâle, voilà Monsieur qui ne veut que des femelles.

LE BARON.

Qui , Monsieur ? je le connois , c'est un galant homme , il fera parbleu de la nôce , je l'en prie.

DU MANOIR.

Oh , il n'en veut être que trop , de par tous les diables.

LE BARON.

Comment ?

DU MANOIR.

Il vient d'enlever votre prétenduë.

LE BARON.

Comment ma future est enlevée ?

ERASTE.

Oui , Monsieur le Baron , mais je ne vous ai point offensé , j'aimois Marianne avant que vous eussiez pensé à l'épouser. Nous étions engagés l'un

à l'autre , & j'ai voulu me saisir d'un bien qui m'appartient , & dont on ne pourra me séparer qu'avec la vie.

LE BARON.

Eh bien ! beau-pere , jugez par ce commencement si j'avois bon nez de faire mettre dans le contrat la clause de séparation d'honneur ? oh , oh que l'on n'est pas si sot en Beauce , touchez-là , Monsieur du Manoir , vous pouvez vous engendrer ailleurs. ( *d'un ton d'ironie.* ) Les filles du Grand - Turc ne sont bonnes que pour des Bachas , entendez-vous ? serviteur. ( *il sort.* )

## S C E N E X V I I I .

DU MANOIR , ERASTE , JACQUO ,  
URBINE.

J A C Q U O ( *tout essouffé.* )

A H Monsieur , en apportant la robe de Monsieur le Commissaire , j'ai entendu Mademoiselle Marianne qui crioit comme un diable dans la maison de Madame la Présidente de Balivaux.

D U M A N O I R .

Tais-toi , tu ne sçais ce que tu dis.

U R B I N E .

Vas , vas , nigaut , tu n'es qu'un sot.

J A C Q U O .

Il faut bien que cela soit , car tout le monde

me le dit ; je ne suis qu'une bête , j'en conviens :  
& cependant votre fille crie & se veut jeter par  
la fenêtre dans votre jardin ; mais je cours lui dire  
de se donner patience.

E R A S T E.

Tu te trompes Jacquo , elle est chez moi , &  
Monsieur le Commissaire l'est allé chercher. Voici  
déjà la Vigne.

---

## S C E N E X I X.

L A V I G N E , &amp; les précédens.

L A V I G N E ( à Eraste. )

**A** H parbleu , Monsieur , nous avons fait une  
belle expédition.

E R A S T E.

Comment ?

L A V I G N E.

Vous allez voir tout à l'heure. Voici le Com-  
missaire qui vous amene la personne que nous  
avons enlevée.



## SCENE XX.

DU MANOIR , ERASTE ,  
LA PRESIDENTE, LE  
COMMISSAIRE, LA VIGNE,  
URBINE.

ERASTE ( à la Présidente la prenant  
pour Marianne.

Venez belle Marianne, j'ai tout avoué &...  
(la reconnoissant) ah ciel !

DU MANOIR.

Madame la Présidente de Balivaux en habit  
d'homme.

LA PRESIDENTE (à Eraste.)

Oui c'est moi, traître, oses-tu bien soutenir mes  
regards ? Par quel hazard, perfide, as-tu pû m'é-  
chapper , & comment as-tu si promptement chan-  
gé d'habit ? parle.

URBINE.

Quel galimathias ?

ERASTE.

Je n'y comprends rien.

LA PRESIDENTE.

Te voilà confondu, perfide, & tu connois à  
présent toute la noirceur de ton procédé . . . . m'en-  
lever ! ingrat.

Du

DU MANOIR.

Que veut donc dire tout ceci ? eh bien , Monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE.

Eh bien , je vous amene la personne que j'ai trouvée chez Monsieur.

LA PRESIDENTE.

Scelerat , tu m'as reconnu , malgré mon déguisement , & tu ne m'as fait enlever que pour m'empêcher de m'opposer à ton mariage.

DU MANOIR.

Et non , non , il avouë qu'il a enlevé Marianne , & il faut qu'il me la rende , ou qu'il soit pendu.

ERASTE.

Je ne sçai plus où j'en suis.

LA VIGNE.

Il y a ici du Quiproquo.

DU MANOIR.

Allons , Monsieur le Commissaire , il faut donner la question à ce maraut-là.

LA VIGNE.

J'y consens , pourvû que ce soit avec du vin de Champagne.

LE COMMISSAIRE.

Voici une affaire qui s'embroûille de plus en plus , parce que je la veux expédier , tandis que tant d'autres se débroûillent malgré moi.



## S C E N E   X X I.

J A C Q U O , &amp; les précédens.

J A C Q U O .

**M** Onfieur encore une fois , fi vous n'envoyez promptement au fecours , votre fille fe jette par la fenêtre , venez voir , elle a déjà commencé.

D U M A N O I R .

Madame , on dit que ma fille eft chez vous.

L A P R E S I D E N T E ( à Eraste. )

T'auroit-elle fuivi , perfide , jufques dans la chambre où je t'avois fait enfermer ?

## S C E N E   X X I I.

LES PRECEDENS, NERINNE,  
 MARIANNE, (*habillée en homme*)  
 LA VIGNE.

L A V I G N E .

**M** A foi , voici tous les oifeaux hors de cage.

N E R I N N E .

J'ai vû , Madame que vous vous étiez trompée : Mademoifelle vouloit fe jeter par la fenêtre , & je la ramene chez fon pere ; car vous n'avez pas , je crois , befoin d'une fille.

L A P R E S I D E N T E.

D'une fille !

D U M A N O I R (à *Urbine.*)

Encore cet officier de dragons ?

M A R I A N N E.

Mon pere , je viens me jeter à vos genoux.

D U M A N O I R.

Ma fille aussi habillée en homme !

M A R I A N N E.

Mon pere excusez un amour extrême ; sur la foi de cette promesse . . . .

L A P R E S I D E N T E.

Ah ! je vois ce que c'est , je voulois t'enlever , ingrat , cet habit m'a trompé , &amp; je n'ai enlevé que cette petite créature.

E R A S T E.

Helas ! Madame , votre déguisement m'a fait commettre la même faute.

L A V I G N E.

Voilà ce que c'est que les affaires de nuit.

L E C O M M I S S A I R E.

Eh bien finissons-nous ?

L A P R E S I D E N T E.

Sans doute , Monsieur , ceci fera bien-tôt terminé. (à *Marianne*) Vous pouvez , ma petite amie , donner la main à celui que votre pere vous destine ; (à *Erasle*) & pour vous , Monsieur , vous ne refuserez pas , je pense , de me donner la main ?

E R A S T E.

Moi , Madame , je vous demande pardon , je

D d ij

n'aurai pas assurément cet honneur - là.

LE COMMISSAIRE ( *à la Présidente.* )

Où, Madame, il faut que Monsieur vous épouse, puisqu'il vous a enlevée, cela me paroît naturel , & c'est l'ordre des procédés.

MARIANNE. ( *au Commissaire.* )

Attendez , je vous prie , Monsieur , il m'a fait une promesse de mariage , & la voilà.

LA PRÉSIDENTE ( *à Marianne.* )

Oh j'en ai une autre avant vous , ma petite mignonne.

ERASTE. ( *à La Vigne* )

Traître , ne m'avois-tu pas dit que je n'avois rien à craindre de ce côté-là ?

LA VIGNE.

Oui , Monsieur , je vous l'ai dit , & cela est vrai , allez votre chemin , & ne craignez rien.

ERASTE.

Vous avez une promesse de moi , Madame ?

LA PRÉSIDENTE.

Tu voudrois le nier , perfide , mais la voici bien cachetée.

LE COMMISSAIRE.

Ceci devient sérieux , deux promesses.

LA PRÉSIDENTE.

Je pourrois me prévaloir de la qualité de Présidente ; mais la première promesse doit passer devant l'autre , les dattes régleront tout , j'y consens , tenez Monsieur , lisez & jugez : ( *bas* ) vous ferez bien payé.

LA VIGNE (*à Marianne.*)

Ne vous inquiétez point, laissez-la faire.

LE COMMISSAIRE (*après avoir lû.*)

Mais, Madame, ne vous trompez-vous point?

LA PRESIDENTE.

Non, Monsieur, je ne me trompe assurément point.

LE COMMISSAIRE.

Cette promesse est singulière.

LA PRESIDENTE.

Elle est dans toutes les règles, Monsieur, c'est moi qui l'ai dictée, allez, je m'y connois bien: j'en ai tant vû, qu'un Notaire ne l'auroit pas mieux faite.

LE COMMISSAIRE.

En effet, Madame, je vois bien que ce n'est pas là le stile de Notaire.

LA PRESIDENTE.

Oui, Monsieur, mieux qu'un Notaire.

LE COMMISSAIRE.

Vous avez raison, car il faut que celui-ci soit un Notaire d'Opera.

LA PRESIDENTE.

Que voulez-vous dire, Monsieur, se moque-t-on d'une personne comme moi?

LE COMMISSAIRE.

Non, Madame, mais voulez-vous que je lise la promesse que vous m'avez donnée?

LA PRESIDENTE.

Si je le veux? assurément; lisez, Monsieur, lisez, & bien haut.

Ecoutez-moi donc, heureusement je sçais un peu déchiffrer cette écriture-là. (*il prélude*) la la la la.

LA PRESIDENTE.

Lisez, Monsieur, vous dis-je, & ne plaisantez pas.

LE COMMISSAIRE.

Je vais lire, Madame, (*il chante*)

Je n'ai point de choix à faire,  
Parlons d'aimer & de plaire,  
Et vivons toujours en paix.

LA PRESIDENTE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que cette mauvaise plaisanterie? ce n'est pas là ma promesse.

LE COMMISSAIRE.

Donnez-vous patience, Madame, elle sera peut-être à la fin. (*il continue*)

L'himen détruit la tendresse,  
Il rend l'amour sans attrait;  
Voulez-vous aimer sans cesse?  
Amans, n'épousez jamais.

LA PRESIDENTE.

Monsieur, encore un coup, vous me poussez à bout.

LE COMMISSAIRE.

Mais vous, Madame, vous moquez-vous de

me donner une chanson pour une promesse de mariage ?

LA PRESIDENTE.

Une chanson ! Voyons. ( *à Eraste* ) Ah traître !

LA VIGNE.

Ma foi, Madame, c'est encore un Quiproquo de ma façon.

LA PRESIDENTE.

Ah coquin, tu m'as joué ce tour là en emportant une de mes lettres pour ce perfide.

LA VIGNE.

Cela est vrai, Madame, je pris un papier pour l'autre.

LA PRESIDENTE. ( *renfonçant son chapeau.* )

( *à part* Je suis trahie, mais je m'en vengerai, ( *à Eraste* ) mon petit Monsieur, vous entendrez dans peu parler de moi. ( *Elle sort avec Nerinne* )

LA VIGNE ( *ironiquement.* )

Madame, nous connoissons trop vos bontés pour rien craindre de vos menaces, mais plus de surprise au moins, cela n'est pas de bonne guerre.

## SCENE DERNIERE.

### LES ACTEURS PRECEDENS.

ERASTE.

EH bien, Monsieur, ne vous rendrez-vous point à l'amour que je ressens pour votre aimable fille ?

D d iij

M A R I A N N E.

Mon pere , au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde , ne refusez pas de faire le bonheur de ma vie.

E R A S T E.

Otez-moi la vie , si vous m'ôtez la belle Marianne : Monsieur , je ne vous demande que sa main.

L A V I G N E.

Si vous aimez tant les Barons , mon maître le fera , vous n'avez qu'à parler , on se fait dans ce pays-ci tout ce que l'on veut.

D U M A N O I R.

Monsieur le Commissaire , que me conseillez-vous ?

L E C O M M I S S A I R E.

De laisser votre fille à Monsieur , moi de quitter ma robe , & nous de nous aller tous mettre à table.

D U M A N O I R.

Ma foi cela est bien dit , & j'y consens donc en faveur de l'ancienne connoissance. ( à Eraste ) Alons , mon capitaine touchez-là , je vous pardonne , & buvons.



LES  
EMBARRAS  
DU DERRIERE  
DU THEATRE  
*COMEDIE*  
EN UN ACTE.

## A C T E U R S.

Madame L U C E.

M A R O T E , Servante de Me. Luce.

LE B A R O N , Fils de Me. Luce.

LE M A R Q U I S , Ami du Baron.

Mr. M E N A N D R E , Poëte.

Mr. D E L' E T O I L E , Comédien.

Mlle. D E L' E T O I L E , Comédienne.

Mr. D A M I S ,

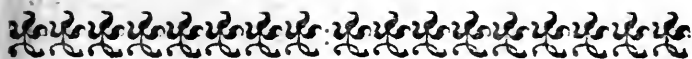
Mr. D U V E R G E R ,

Mr. F L O R I D O R ,

Mr. A L I D O R ,

}  
}  
{ Comédiens.  
}  
}

*La Scene est sur le Théâtre de Lyon.*



LES

# EMBARRAS

DU DERRIERE

DU THEATRE.

SCENE PREMIERE.

MADAME LUCE, MAROTE.

Me. L U C E.

**N**ON, non, Marote, tu as pris quelqu'autre pour Menandre.

M A R O T E.

Je suis aussi sûre, Madame, que celui que je viens de voir avec Monsieur votre fils, est le Poëte Menandre, que je suis sûre que vous êtes Madame Luce, ma Maîtresse.

Me. L U C E.

Tu t'es trompé, te dis-je.

M A R O T E.

Bon, trompé, à un Poëte? Est-ce qu'on ne connoît pas ces Messieurs-là de cent pas? Et puis, qui diantre se méprendroit à celui-là? Il n'est ni pe-

tit, ni grand à Lion qui ne le connoisse : n'est-ce pas lui qui rêve toujours profondément ? qui fait des Vers par-tout, dans les ruës, à table, en jouant à l'Ombre ? N'est-ce pas ce fol qui fait de si mauvaises Comédies ?

Me. L U C E.

Insolente !

M A R O T E.

Je vous demande pardon, Madame, je ne songeois pas que vous en faites aussi, & que vous êtes affociés ensemble pour cela.

Me. L U C E.

Eh bien, je te dis encore une fois, que mon fils & Menandre sont ici quelque part à la Comédie : écoute, ne me chagrine pas davantage.

M A R O T E.

Là, Madame, sans vous fâcher, où voulez-vous qu'ils soient ? de la loge où nous nous sommes d'abord placées en entrant, nous avons vû qu'ils ne sont pas dans le parterre, je viens par votre ordre de fureter haut & bas ; & enfin, vous avez voulu les venir chercher derriere le Théâtre.

Me. L U C E.

Marote, n'est-ce pas mon fils qui vient de passer ?

M A R O T E.

Eh ! non, Madame, c'est le Moucheur de chandelles ; croyez-moi, retournons à notre loge.

Me. L U C E.

Non, je suis venu ici pour surprendre mon fils avec Mademoiselle de Beauregard, & j'y resterai :

depuis qu'il est amoureux de cette Actrice , je ne le reconnois plus. Quoiqu'il ne soit que le fils d'un Echevin de Gascogne , il se fait appeller Monsieur le Baron ; & il est toujours avec ce fat , qui n'étant que le fils d'un Banquier , prend aussi la qualité de Marquis.

M A R O T E.

Parlez bas , Madame , vous risquez d'être entendue ici de gens qui pourroient être dans le même cas.

Me. L U C E.

En un mot , je ne veux point que mon fils épouse Mademoiselle Beauregard.

M A R O T E.

Oh ! oh ! Madame , eh vous le souhaittiez ces jours passés avec tant d'empressement ; vous vous en vouliez même que votre fils entrât dans cette troupe - ci ; il y a quelque chose de nouveau.

Me. L U C E.

Il y a de nouveau . . . que je ne le veux plus.

M A R O T E.

Je le vois bien ; mais vous souvient-il , Madame , que vous me disiez , Je ferai des Comédies , Marote ; la Troupe les recevra , mon fils les jouera , & le profit ne sortira pas de la famille ?

Me. L U C E.

Oui ; mais depuis j'y ai fait des réflexions ; ne m'en parle plus.

M A R O T E.

Avez-vous quelque scrupule de faire des pièces de

Théâtre , & de les voir joüer par votre fils ? Croyez-moi , Madame , ceux qui travaillent à divertir innocemment le Public , ne sont pas les gens les plus inutiles de la Société. Euh ! vous avez quelque rancune contre cette Troupe-ci.

Me. L U C E.

Oh ! puisqu'il te faut tout dire , sçaches - donc , Marote , que ces imbecilles ont refusé d'accepter la Comédie que je leur lus hier ; ils disent qu'elle ne vaut rien.

M A R O T E.

Oh ! après cela , Madame , je n'ai rien à dire. Voilà le plus juste sujet du monde pour rompre un mariage ; mais peut-être leur avez-vous obligation de leur refus.

Me. L U C E.

Taisez-vous , impertinente.

M A R O T E.

Pardon , Madame , ils ont tort de parler mal de votre pièce , après le bien que je vous en ai ouï dire , & à Monsieur Menandre.

Me. L U C E ( *appercevant Menandre.* )

Eh bien , vois si j'avois raison : voilà - t - il pas Monsieur Menandre ?



## S C E N E II.

Mr. MENANDRE, Me. LUCE,  
MAROTE.

Me. L U C E.

**M**onsieur, je vous prie de me dire où vous avez  
laissé mon fils ?

Mr. M E N A N D R E.

Un moment, Madame, au nom des Dieux, un  
moment.

M A R O T E.

Ne l'interrompez pas, il compose.

Me. L U C E.

Oh ! qu'il prenne un autre temps... Monsieur...  
Monsieur...

M A R O T E.

Il ne vous entend plus, le voilà aux nuës.

Me. L U C E.

Monsieur, Monsieur Menandre, Monsieur... Il  
enfante quelque chose de grand; mais je veux sça-  
voir de lui...

M A R O T E.

Madame, vous allez coûter la vie à quelques  
Vers... Comme il roule les yeux!... quelles gri-  
maces!... il se mange le bout des doigts... bon, il  
s'arrache la barbe... Ah ! pauvre tête!... quel mé-  
tier!...

Me. L U C E.

Ah ! bon , bon , il se radoucit.

Mr. M E N A N D R E.

Ah ! je les tiens.

M A R O T E.

Quoi ?

Mr. M E N A N D R E.

Non . . . je ne les tiens plus.

Me. L U C E.

Qu'est-ce Monsieur ?

Mr. M E N A N D R E.

Quatre Vers , quatre , que je cherche depuis ce matin.

M A R O T E.

Est-ce , Monsieur , que vous les avez perdus ici ?

Mr. M E N A N D R E.

Qu'on me laisse en repos. (*il sort.*)

M A R O T E.

Laiſſons-le là , Madame , auſſi bien Monſieur d' Verger que voici , vous donnera peut-être des nouvelles de votre fils.



SCENE

## SCENE III.

Mr. DU VERGER, Me. LUCE,  
Mr. MENANDRE, MAROTE.

Me. L U C E.

**M**onsieur, je suis votre servante.

Mr. D U V E R G E R.

Ah ! Madame Luce , je suis votre très - humble  
serviteur.

M A R O T E.

Bon jour , Monsieur.

Mr. D U V E R G E R.

Serviteur Marote.

M A R O T E.

Oh ! loué soit Dieu , voici un homme qui parle  
au moins.

Mr. M E N A N D R E ( *déclame.* )

Précipices affreux . . .

M A R O T E.

Fort bien , l'un est sur le toit , & l'autre dans la  
cave.

Me. L U C E.

Faites-moi la grace , de me dire , Monsieur , si  
mon fils....

Mr. D U V E R G E R.

Madame , vous sçavez à quoi mon devoir m'o-  
blige , il s'agit aujourd'hui d'une nouveauté ; je vous

*Tome III.*

E e

demande pardon , je n'ai pas de temps de reste , & je suis venu ici pour me recueillir un moment.

Me. L U C E.

Monfieur du Verger eft bien incivil de ne me pas écouter.

M A R O T E.

Eh ! ne voyez-vous pas , Madame , qu'il a en tête l'annonce de quelque méchante pièce , & qu'il travaille à dorer la pillule ?

Me. L U C E.

Je lui pardonne de bon cœur , & je fonge que je pourrois faire de ceci une affez plaifante Scene...

M A R O T E.

Je meurs de pèur , Madame , que l'envie d'y rêver ne vous prenne auffi.

Me. L U C E.

Oui , vraiment . . . le fujet en fera fingulier . . . Mais où placer la Scene ? . : Je penfe que . . : Fort bien.

M A R O T E.

Madame ?

Me. L U C E.

Tais-toi fotte.

M A R O T E.

Bon : les voilà tous trois auffi fous l'un que l'autre. Quels gens ! quel pays ! on ne voit ici que des poffédés . . J'enrage de bon cœur ; car je n'ai jamais eu tant d'envie de parler . . Tâchons donc de lier converfation avec quelqu'un d'eux . . (*au Poète.*) Monfieur , Monfieur . .

Mr. MENANDRE.

Paix.

MAROTE.

Il n'est pas jour chez celui-là. Il est encore dans les précipices : allons à l'autre.... Monsieur.... Monsieur...

Mr. DU VERGER.

Eh ! patience donc.

MAROTE.

La pillule n'est pas encore dorée... Essayons à ma Maîtresse... Madame !... Madame...

Me. LUCE.

Taisez-vous, ignorante.

MAROTE.

La Scene n'a pas encore trouvé sa place ; mordienne, que ne suis-je Auteur ! je ferois de ceci une Scene assez drôle.

## SCENE IV.

Mr. MENANDRE, Me. LUCE, Mr.  
DU VERGER, MAROTE.

Mr. DU VERGER (*répétant son annonce.*)

**M** Effieurs, nous vous donnerons demain pour la premiere fois.

MAROTE.

Oh, oh.

E e ij

Me. L U C E.

Non, cette Scene n'est pas bien-là.

M A R O T E.

Ah, ah.

Mr. M E N A N D R E.

Précipices affreux, & vous noires forêts,

M A R O T E.

Ah ! l'autre.

Mr. D U V E R G E R.

Les caractères en sont tout nouveaux.

Me. L U C E.

A merveille ! Voilà tout juste où il la faut placer.

Mr. M E N A N D R E.

Je languis dans vos fers depuis trois fois trois  
lustres.

M A R O T E.

Oh ! ma foi, je n'y puis plus tenir ; Monsieur,  
Monsieur, Monsieur, voulez-vous rêver jusqu'à  
demain ?

Mr. D U V E R G E R.

Enfin, mon annonce est faite.

Me. L U C E.

Pour le coup j'ai trouvé où placer ma Scene.

Mr. M E N A N D R E.

Apollon soit loué ; je tiens mes quatre Vers.

Me. L U C E.

Présentement, Monsieur, dites-moi, je vous  
prie, où est mon fils ?

Mr. M E N A N D R E.

A propos, Monsieur, pourquoi avez-vous eu

la cruauté de refuser la Comédie que Madame vous lût hier ?

Mr. DU VERGER :

Monfieur , je vous le dirai tantôt . . . Madame , votre fils eft ici quelque part.

Me. L U C E.

Il eft , fans doute , avec fa Mademoifelle Beauregard , & je la veux attendre ici.

Mr. M E N A N D R E.

Nous avons une autre Comédie , intitulée : *Les fept Sages de la Grece* , quand la lirons-nous ?

Mr. DU VERGER.

Quand il vous plaira, Monfieur; (à Me. Luce.) Me. ne vous attendez pas de voir ici d'aujourd'hui Mademoifelle Beauregard , à l'heure que je vous parle , elle joue le rôle de Berenice. Vous fçavez fa coutume , lorsqu'elle joue , elle paffe de la Scene dans fa loge ; & vous ferez mieux de vous aller remettre à vos places pour entendre la Comédie.

M A R O T E.

Il fe paffe dans les foyers, Monfieur , des Scenes qui valent quelquefois bien celles du Théâtre.

Mr. M E N A N D R E.

Je vais fuivre fes pas , & ne le quitte point qu'il ne m'ait dit les raifons de fon injufte refus , & qu'il n'ait pris jour avec moi , pour la lecture de nos fept Sages de la Grece.

Me. L U C E.

J'apperçois Monfieur Alidor , il faut que je me plaigne à lui , de ce que mon fils recherche encore

Mademoiselle Beauregard , après les défenses qu'il lui en a faites de ma part.

## S C E N E V.

Mr. ALIDOR , Me. LUCE ,  
MAROTE.

M A R O T E.

**V**ous prenez fort mal votre temps, Madame, vous voyez bien qu'il jouë aujourd'hui , & qu'il repasse son Rôle.

Me. L U C E.

N'importe... Monsieur... Monsieur Alidor... Monsieur...

Mr. A L I D O R.

Ah ! Madame , je suis votre serviteur.

Me. L U C E.

Va , toi , cependant chercher mon fils , & si tu le trouve , viens vite m'avertir.

Mr. A L I D O R.

Ce n'est pas à moi qu'elle en veut.

M A R O T E.

Oui , Madame... fiez-vous y.



## S C E N E VI.

Mr. A L I D O R , Me. L U C E .

Mr. A L I D O R (*répétant un rôle.*)

**P**ourquoi vous dérober vous-même en ce moment ?

Me. L U C E .

Monfieur , après ce que vous avez dit de ma part à mon fils , je voudrois bien fçavoir pourquoi il aime encore Mademoifelle Beauregard , & ce qu'il vient chercher ici ?

Mr. A L I D O R .

Le plaifir de lui faire un aveu fi charmant...

Me. L U C E .

Je m'en mocque.

Mr. A L I D O R .

Elle l'attend , Madame , avec impatience.

Me. L U C E .

Je n'en doute pas.

Mr. A L I D O R .

Je répons en partant de fon obéiffance.

Me. L U C E .

Chanfons !

Mr. A L I D O R .

Et même elle m'a dit , que prêt à l'époufer ,  
Vous ne la verriez plus que pour l'y difpofer.

Me. L U C E .

Elle en a menti , Monfieur Alidor , elle en a menti.

Mr. A L I D O R.

Qui, Madame ?

Me. L U C E.

Mademoiselle Beauregard.

Mr. A L I D O R.

Et qui vous parle d'elle, Madame ?

Me. L U C E.

Vous, Monsieur, qui me dites que mon fils est prêt à l'épouser.

Mr. A L I D O R.

Moi, Madame ? Je ne songe ni à elle, ni à Monsieur votre fils.

Me. L U C E.

Vous ne m'avez pas répondu ?

Mr. A L I D O R.

Je repasse quelques endroits d'un Rôle que je joue aujourd'hui.

Me. L U C E.

Vous ne m'avez donc pas entendu ?

Mr. A L I D O R.

J'entendois qu'on parloit derriere moi ; & il nous arrive tous les jours de repasser nos Rôles dans la confusion de ceux qui nous environnent.

Me. L U C E.

En effet, j'étois bien bête de ne pas m'appercevoir, que ce qu'il disoit est du Rôle d'Antiochus. Eh ! bien, Monsieur, je ne vous interromps pas davantage... & je vais moi-même chercher mon fils. Cette coquine de Marote pourroit bien être d'intelligence avec eux.

SCENE

## SCENE VII.

Mr. ALIDOR, LE MARQUIS.

Mr. ALIDOR.

**L**A peste soit de la folle.... (*il répète*) Madame après cela.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah.

Mr. ALIDOR.

Titus m'a commandé.... (*à part*) Non, j'ai sauté quatre vers : au diable soient les rieurs.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

Mr. ALIDOR.

Eh Monsieur, ne sçauriez-vous aller rire ailleurs? vous riez de bien peu de chose.

LE MARQUIS.

Ah par la sambleu, celui-ci est encore assez plaisant ! je ris de bien peu de chose? vous vous figurez donc qu'on rit de vous, Monsieur Alidor?

Mr. ALIDOR.

Vous feriez bien mieux, Monsieur le Marquis, d'aller dire à Monsieur le Baron, votre ami, de prendre garde à Madame Luce sa mere qui le cherche.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur Alidor... ah, ah, ah, ah.

Mr. ALIDOR.

La place n'est pas tenable.

LE MARQUIS.

Adieu, Roi de Comagene.

Mr. ALIDOR.

Adieu, Monsieur le Marquis . . . . Où diantre aller pour ne pas trouver des fâcheux ? il en pleut ici de tous les côtés.

---

## S C E N E V I I I .

LE MARQUIS , LE BARON.

LE MARQUIS. (*à part*)

**L**A peste me tuë , si ce petit Monsieur là n'a crû que je riois de lui. Ah , ah , ah . . . . Te voilà , mon cher Baron ? & d'où diable fors tu ? je t'allois chercher pour te dire que ta mere . . . .

LE BARON.

Eh je le sçais , Marote me l'a dit , mais dequoi ris-tu ?

LE MARQUIS.

Peux-tu , toi-même . . . . t'empêcher de rire ?

LE BARON.

- Eh par la san-dis , dequoi veux-tu que je rie ? de te voir rire.

LE MARQUIS.

Tu n'as donc encore rien vû ?

LE BARON.

Je fors d'entrer tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Tu ne fais que d'entrer ?

LE BARON.

Eh , non , te dis-je ; est-ce qu'on a commencé sans moi ?

LE MARQUIS.

Eh , morbleu , n'entens-tu pas ? voilà qu'on finit le second acte , & je suis venu me cacher ici pour y rire tout mon fou.

LE BARON.

Et dis-moi donc , quelle pièce jouë-t-on , qui te fait tant rire ?

LE MARQUIS.

Berenice.

LE BARON.

Berenice.

LE MARQUIS.

Oui , Berenice , de l'illustre Monsieur de Racine.

LE BARON.

Eh Dieu me damne , si je n'y pleure toujours comme un veau.

LE MARQUIS.

O regarde si tu y pleureras , aujourd'hui , voici celui qui jouë Titus.



## S C E N E IX.

Mr. DE L'ETOILE , LE MARQUIS,  
LE BARON.

LE BARON.

**E**H , cadedis , qu'est-ce que je vois ? Monsieur de l'Etoile Titus ! Ah , ah , ah , ah , c'est donc aujourd'hui le monde renversé. Ah , ah , ah , ah.

LE MARQUIS.

Eh , mon cher , avois-je tort ?

LE BARON.

Eh par la san-dis , approchez-donc , Monsieur de l'Etoile , que je vous voye de près. Ah , ah , ah , ah.

Mr. DE L'ETOILE.

Ah , ah , ah , ah. Par la san-dis , j'approcherai , quand vous aurez achevé de rire .... Monsieur Floridor , Monsieur Floridor , vous m'avez fait faire la sottise vous ne m'y rattraperez plus , ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Mais , mais , par la sambleu , Monsieur de l'Etoile depuis quand vous fâchez-vous donc de faire rire les gens ? cela n'est pas donné à tout le monde.

Mr. DE L'ETOILE.

Oh parbleu , Monsieur , je me fâche que les gens rient , quand ce n'est pas mon dessein de les faire rire . . . Je l'avois bien prévu , que dès qu'on me

verroit sous cet équipage , tout le sérieux de la pièce s'en iroit au diable . . . . Mes camarades n'ont pas voulu me croire , je me suis laissé engeoller . . . . de Pasquin que j'étois hier , on m'a fait aujourd'hui , malgré moi Empereur Romain. Dès que j'ai montré le nés , on a ri . . . j'entends qu'on rit encore . . . voici des rieurs qui m'attendent au passage : . oui . . . cela est-il donc ainsi ? je renonce à l'Empire. Acheve la pièce qui voudra.

LE BARON.

Eh donc , Monsieur de l'Etoile ?

MR. DE L'ÉTOILE.

Eh donc , Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Il m'est avis , que quand on a commencé un rôle , on ne le quitte pas ; & les spectateurs ?

MR. DE L'ÉTOILE.

Oh , les spectateurs , les spectateurs , ils doivent rire , quand ils doivent rire , & pleurer quand ils doivent pleurer , c'est là leur rôle ; s'ils le quittent , l'acteur doit quitter le sien aussi.

LE MARQUIS.

Il est morbleu en colere tout de bon. Ah , ah , ah , ah.

MR. DE L'ÉTOILE.

Oh , riez , riez tant qu'il vous plaira : mais si on me voit jamais ni Empereur , ni Roi , ni Consul , ni Tribun , ni seulement Prêtre , je veux bien l'aller dire à Rome.

LE BARON.

Eh , mardis , si vous cessez de joüer , que dira le public ?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh , mardis , on lui donnera Merlin Dragon , ou quelqu'autre pièce.

LE MARQUIS.

Voici Monsieur Floridor qui vient sans doute pour y donner ordre.

## S C E N E X.

Mr. FLORIDOR, M. DE L'ETOILE ,  
LE BARON, LE MARQUIS.

Mr. FLORIDOR ( *d'un air froid & grave.* )

**Q**U'est-ce ceci , Mr. de l'Etoile ? on vient de me dire que vous ne voulez pas achever.

Mr. DE L'ETOILE.

On vous a dit vrai , vous avez voulu vous divertir à mes dépens.

Mr. FLORIDOR.

Oh , pour cela , non.

Mr. DE L'ETOILE.

On nous avoit demandé Berenice , il a fallu la joüer , & je sçai de bonne part que vous avez cabalé pour faire tomber sur moi le rôle de Titus.

Mr. FLORIDOR.

Oh , oh ! que dites-vous là ?

Mr. DE L'ETOILE.

Chacun pour s'en dispenser avoit une excuse toute prête. Cleante disoit qu'il étoit trop froid pour faire l'amoureux ; Philandre , que l'application que ce rôle demandoit , lui feroit perdre les idées d'une pièce dont il menace le public ; Cliton craignoit les sifflets ; Jolimont disoit qu'il avoit trop soupé hier au soir ; vous, que vous aviez passé toute la nuit au jeu ; je voulus m'excuser comme les autres sur une pièce de vin de l'Hermirage que je devois aller retirer au port ; mais je fus obligé de consentir à la pluralité des voix , que la chose fût mise au fort, & vous avez fait enforte, ou mon malheur a voulu, que l'Empire Romain me soit échû en partage. Vous voyez ce qui est arrivé : vous devez être bien content au moins , car tout le monde en a ri , vous l'avez vû.

Mr. FLORIDOR.

J'ai vû . . . j'ai vû . . . que . . . que voulez-vous que je vous dise . . . Voilà un grand mal , on a ri , eh bien ?

Mr. DE L'ETOILE.

Eh bien , ne vous voilà-t-il pas avec votre sang-froid ? j'aimerois autant qu'on me rît au nez.

LE MARQUIS.

Mais Monsieur de l'Etoile j'ai pourtant vû cinq ou six Dames qui pleuroient à chaudes larmes.

Mr. DE L'ETOILE.

Oui je l'ai bien vû aussi ; mais c'étoit à force de rire , & je gagerois bien . . .

Mr. FLORIDOR.

Mr. de l'Etoile , notre profession nous engage à respecter tout ce qui vient du public.

LE BARON.

Eh cadedis , moquez-vous de cela Mr. de l'Etoile : un bon acteur ne s'émeût de rien : qu'on rie, qu'on pleure, qu'on fisle , il va toujours son chemin , prenez exemple de Monsieur , l'avez-vous jamais vû déconcerté, quoique je l'aye fislé plus de vingt fois?

## S C E N E X I.

Mlle. DE L'ETOILE , Mr. FLORIDOR,  
Mr. DE L'ETOILE , LE BARON ,  
LE MARQUIS.

Mlle. DE L'ETOILE.

**E**H mon Dieu ! quel desordre est-ce ceci ?

LE MARQUIS.

Ah ! Mademoiselle de l'Etoile, vous voilà aujourd'hui belle à ravir.

LE BARON.

Voilà , Dieu me damne, une petite étoile qui ne doit rien au soleil.

Mlle. DE L'ETOILE.

Oui , Messieurs , je suis belle, mais je suis chagrine , & j'ai sujet de l'être.

Mr. F L O R I D O R.

Eh , morbleu Mademoiselle, avec qui vous amusez-vous-là ? venez, s'il vous plaît, & priez ces Messieurs de nous laisser en repos.

Mlle. D E L' E T O I L E.

Messieurs, allez je vous prie , vous remettre sur le Théâtre, parlez, gesticulez, étalez votre parure & votre bonne mine aux Dames & au parterre , enfin divertissez le public, & donnez-nous le temps de régler tout ceci.

Mr. F L O R I D O R.

Oui , ces Messieurs sont fort complaisans, voyez comme ils s'en vont. Il est vrai que vous n'êtes guères propre à chasser les gens.

Mlle. D E L' E T O I L E.

Oh ! qu'ils demeurent , je ne sçaurois qu'y faire.

Mr. F L O R I D O R.

Voilà cependant votre mari qui ne veut pas jouer.

Mlle. D E L' E T O I L E.

Il y a bien d'autres nouvelles. Mademoiselle de Beauregard a sçu que Madame Luce est ici , elle a juré qu'elle ne fortiroit point , & s'est barricadée dans sa loge.

Mr. D E L' E T O I L E.

Oh ! courage ; voilà ma Berenice aux arrêts , si on cesse de jouer , ce ne sera plus ma faute.

Mr. F L O R I D O R.

Ceci est embarrassant , Mr. le Baron , prenez s'il vous plait la peine d'aller trouver Mr. du Verger ,

il est dans ma loge avec Mr. Menandre , tâchez tous ensemble de faire entendre raison à Madame Luce. Vous sçavez son foible , il ne faut que lui dire . . . vous comprenez bien.

LE BARON.

Si je comprends ? & qui comprendra donc ? viens , Marquis , tu nous aideras.

LE MARQUIS.

De tout mon cœur , aussi-bien , si tu entres dans la troupe , parbleu je songe à te suivre.

LE BARON.

Je te réponds qu'une part vaut bien le revenu de ton Marquisat.

LE MARQUIS.

Et de ta Baronnie aussi.

## S C E N E XII.

Mr. FLORIDOR, Mr. DE L'ETOILE,  
Mlle. DE L'ETOILE.

Mr. FLORIDOR.

**S**ongeons à disposer votre mari à sortir quand son tour viendra. Je vous réponds , Monsieur , qu'on ne rira plus , pourvû que vous récitiez , comme je vous ai dit.

Mr. DE L'ETOILE.

Eh ventrebleu , Monsieur , ne l'ai-je pas déjà fait inutilement ? Tenez pour vous bien imiter j'ai d'a-

bord jetté nonchalamment un côté de ma perruque, comme cela sur l'épaule droite . . . ou sur la gauche : car vous m'avez dit que c'étoit la même chose.

Mr. FLORIDOR.

Cela est d'un grand maître.

Mr. DE L'ETOILE.

Après j'ai étendu les bras amoureusement.

Mr. FLORIDOR.

Fo . . . fort bien.

Mr. DE L'ETOILE.

Ensuite pour varier, je les ai tristement croisés sur la poitrine.

Mr. FLORIDOR.

Pa . . : pa . . . pas mal.

Mr. DE L'ETOILE.

Quelque-fois le chapeau à la main d'un côté, & le poing ferré de l'autre , j'ai balancé tout mon corps sur la pointe de mes pieds comme cela.

Mr. FLORIDOR.

On ne peut pas mieux.

Mr. DE L'ETOILE.

Dans cet endroit de la pièce où mon Paulin me vient dire que Rome n'entend pas raillerie, vous sçavez bien?

Mr. FLORIDOR.

Oui , eh bien par quelle action avez-vous marqué votre tristesse ?

Mr. DE L'ETOILE.

J'ai mis brusquement mes gands, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela parle assurément.

Mr. DE L'ÉTOILE.

Et après, quand on m'est venu dire que le Senat fait l'entendu . . . Je les ai arrachés avec transport, comme ceci.

Mr. FLORIDOR.

Cela est très-pathétique.

Mr. DE L'ÉTOILE.

Oui : mais tout cela au diable n'a de rien servi.

## SCENE XIII.

MAROTE , Mr. DE L'ÉTOILE ;  
Mlle. DE L'ÉTOILE.

Mlle. DE L'ÉTOILE.

**E**H ! mon Dieu, dépêchons - nous. On vous vient sans doute avertir que le public se plaint de notre retardement.

MAROTE.

Non, je viens vous dire que Mr. du Verger craignant que le parterre ne s'impatientât selon sa louable coutume, a fait habiller promptement quatre danseurs qui amusent le public par un entr'acte. Pour moi, j'ai laissé Madame Luce entre les mains de gens qui ne la quitteront point, qu'ils ne l'aient renduë traitable sur ce que l'on desire d'elle. Mr. Menandre raisonne fortement avec vos Messieurs

sur la pièce que vous refusâtes hier, & commence à croire que ce qui se passe ici finira par quelques mariages, comme les Comedies. Mais voici nos disputeurs.

---

S C E N E X I V.

Mr. MENANDRE, Mr. DU VERGER,  
Me. LUCE, MAROTE, Mr.  
FLORIDOR.

Mr. D U V E R G E R.

**E**H ! sans passion, Monsieur, sans passion.

Mr. M E N A N D R E.

Non ; non , je vous soutiens , que si vous n'avez trouvé que cela à redire à la Comedie que Madame vous lut hier , vous errez *toto cælo* , *toto cælo*.

Mr. D U V E R G E R.

Mais , Madame , il ne faut que le sens commun pour voir . . . .

Me. L U C E.

Pures chimeres , Monsieur , pures visions.

Mr. D U V E R G E R.

Mais , Monsieur.

Mr. M E N A N D R E.

Je vous prouverai par Aristote , Horace , Anaxagore . . . .

Mr. D U V E R G E R.

Monsieur, sans aller chercher ces grands hommes-

là , je ne veux pour juge que cette fille ; je sçais qu'elle a assez bon sens pour le différend dont il s'agit , elle ne vous est pas suspecte.

Mr. MENANDRE.

Non.

MAROTE.

Ça voyons , dequoi est-il question ? parlez , je vous écoute..... Tâchons de contenter tout le monde.

Mr. DU VERGER.

Monfieur & Madame ont fait une Comédie , intitulée : *L'Amour Soldat*.

MAROTE.

Ce titre est fort galand.

Mr. MENANDRE.

Il vaut seul une Comédie. *L'Amour Soldat* !

Me. LUCE.

Voilà ce qu'on appelle un Titre : *L'Amour Soldat*.

Mr. DU VERGER.

Tous les personnages de cette Pièce sont Capitaines ou Gens d'Epée.

MAROTE.

On ne sçauroit mettre sur le Théâtre de plus braves gens.

Me. LUCE.

Quel dommage !

Mr. DU VERGER.

La Scene est à Paris , dans la maison d'une jeune Comtesse , où se rendent d'autres Dames.. Là , on y joüe , on y festine , on y fait l'amour.

M A R O T E.

Eh ! bien , cela n'est-il pas dans l'ordre ? Les Officiers font-ils autre chose , quand ils sont à Paris ?

Mr. M E N A N D R E.

Quelle imagination !

Mr. D U V E R G E R.

Ecoute-moi seulement , voici la difficulté ; on veut nous faire jouër cette Comédie en Eté , en Eté.

M A R O T E.

Ah ! je vous comprends , Monsieur , vous voulez dire que les Gens d'Epée sont partis , & qu'il n'est pas à propos de les mettre sur la Scene à Paris , dans un temps où ils sont tous à la guerre.

Mr. D U V E R G E R.

Te voilà au fait.

M A R O T E.

Par ma foi , Madame , Monsieur a raison , j'ai ouï dire , qu'il n'a resté à Paris que les Officiers qui ne sont plus en état de servir. Les femmes ne s'accommoderoient pas de ces gens-là.

Mr. M E N A N D R E.

C'est une illusion.

M A R O T E.

Ne vous jouiez pas à cela , Monsieur , on prendroit à présent la maison de votre Comtesse pour les Invalides.

Me. L U C E.

Et ne verroit-on pas que ce seroient de jeunes Officiers , galants & bienfaits ?

M A R O T E.

Eh ! bien , Madame , cela fait contre votre Comédie , les femmes qui la verroient enrageroient de voir un si grand nombre d'Officiers sur le Théâtre , & de n'en avoir plus chez-elles. Je suis de l'avis de Monsieur , cette pièce ne vaut rien pour l'Été ; mais aussi , Monsieur , il y a un expédient : recevez-la pour l'Hyver , & tout le monde sera content.

Mr. DU VERGER.

Eh ! bien , Monsieur , pour juger votre différence , ayons-nous besoin d'Aristote ?

M A R O T E.

Bon ! Aristote , il faut être benêt pour le consulter sur le goût des femmes d'aujourd'hui. Je ne suis qu'une servante ; mais si cet Aristote-là revenoit au monde , je voudrois qu'il vînt plus de quinze jours à mon école ; encore n'en sçauroit-il pas tant que moi.

Mr. MENANDRE.

J'entre assez , Madame , dans les réflexions de cette fille ; gardons cette Comédie pour l'Hyver.

Me. L U C E.

Donnons-leur en attendant , cette pièce , dont nous avons tiré le sujet de Terence : il n'y a que des Bourgeois.

Mr. MENANDRE.

La voici dans cette poche.

Mr. FLORIDOR.

Quel titre lui donnez-vous ?

Mr.

Mr. MENANDRE.

*L'Heautontimorumenos.*

Mr. FLORIDOR.

Monfieur, ce nom feul feroit fuir tous nos Auditeurs.

Me. LUCE.

Eh bien, Monfieur, nos fept Sages de la Grece ?

Mr. MENANDRE.

La voici dans cette autre poche.

MAROTE.

Je crois qu'il en eft farci.

Mr. DU VERGER.

Nous n'avons pas le temps de la lire ; mais comment traittez-vous ce fujet ? les mettez-vous tous fept fur la Scene ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monfieur.

Me. LUCE.

Et ils font tous fept amoureux.

Mr. FLORIDOR.

Sept Sages amoureux ?

Mr. MENANDRE.

Oui, Monfieur, en amour le nombre de fept eft myfterieux.

Me. LUCE.

Ce n'eft pas tout, chaque Sage a un confident, & chaque Maîtreffe de Sage une confidente, qui s'aiment auffi.

M A R O T E.

Et que faites-vous de tant d'amoureux ?

Me. L U C E.

Ce que nous en faisons , ignorante ?

Mr. M E N A N D R E.

Nous les marions tous au dernier Acte.

Mr. F L O R I D O R.

Vous les mariez tous ?

Mr. M E N A N D R E.

Oui , Monsieur , &amp; la pièce finit par quatorze mariages :

M A R O T E.

Miséricorde ! quatorze mariages ?

Mr. M E N A N D R E.

Aucun Auteur ancien , ni moderne , n'est encore allé jusques-là , que je sçache.

Mr. D U V E R G E R.

Non , assurément.

Me. L U C E.

Nous les avons surpassé en cela , à coup sûr.

Mr. F L O R I D O R.

Sans doute.

Mr. M E N A N D R E.

Il ne faut pas rire , c'est une affaire de calcul , &amp; qui se prouve comme deux &amp; deux font quatre.

M A R O T E.

Il est aussi sûr que sept &amp; sept font quatorze. Messieurs , ne privez pas le Public d'une pièce , où il y a quatorze mariages , quand ce ne seroit que pour faire celui de Monsieur le Baron.

Mr. FLORIDOR.

Pour amuser Madame Luce, allez lui accorder par forme de trêve tout ce qu'elle voudra, afin qu'elle laisse jouer en repos Mademoiselle Beauregard, & consente à son mariage. Voici Monsieur de l'Etoile, je vais le disposer à sortir.



S C E N E X V.

Mr. DE L'ETOILE, Mlle. DE  
L'ETOILE, Mr. FLORIDOR.

Mr. FLORIDOR.

O H! ça, Monsieur, vous voilà, sans doute,  
prêt à jouer, dès que l'entr'Acte sera fini?

Mr. DE L'ETOILE.

Non, & je venois vous dire que...

Mr. FLORIDOR.

Quoy?

Mr. DE L'ETOILE.

Que vous devriez prendre ma place.

Mr. FLORIDOR.

Moi? Je crois que vous êtes fol, que diroit-on  
de voir sortir un autre Titus?

Mr. DE L'ETOILE.

Au moins qu'on me donne un autre confident,  
un autre Paulin, que Mr. Damis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Bon, il est bien temps à cette heure.



## SCENE XVI.

Mr. DAMIS, Mr. DE L'ETOILE,  
Mr. FLORIDOR, Mlle. DE  
L'ETOILE.

Mr. DE L'ETOILE.

**L**E voici, le pauvre diable, il enrage aussi bien que moi.

Mr. DAMIS.

Eh ! qui diantre n'enrageroit ? dès que nous paroissions ensemble , Monsieur Titus & moi , au diable un seul mot de notre Rôle veut - on écouter ? Vous diriez qu'aujourd'hui Titus & Paulin jouent la Scene qu'on a vû jouer autrefois à Arlequin & à Scaramouche.

Mr. FLORIDOR.

Vous n'avez plus qu'une petite Scene à paroître ensemble ; répétez-la ici , pour voir ; vous verrez que cela ira mieux.

Mr. DAMIS.

Oh ! pour cela , non , cela ira de mal en pis.

Mlle. DE L'ETOILE.

Eh ! que sçait-on ? Allons , répétez - la , j'ai ici le livre , je vous soufflerai. C'est à vous à commencer , Monsieur Damis ; courage ! Berenice en s'en allant , dit adieu.

Mr. D A M I S.

... Dans quel dessein vient-elle de sortir,  
Seigneur, est-elle enfin disposée à partir ?

Mr. DE L'ETOILE.

Paulin je suis perdu : je n'y pourrai survivre ;  
La Reine veut mourir : allons, il faut la suivre ;  
Courons à son secours.

Mr. D A M I S.

Eh ! quoi n'avez-vous pas  
Ordonné dès tantôt, qu'on observe ses pas ?  
Quels applaudissemens l'Univers vous prépare !  
Quel rang dans l'avenir !

Mr. DE L'ETOILE.

Non, je suis un barbare,  
Moi-même je me hais ; Neron tant détesté,  
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.  
Je ne souffrirai point que Berenice expire ;  
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

Mr. D A M I S.

Quoi, Seigneur ?

Mr. DE L'ETOILE.

Je ne sçai, Paulin, ce que je dis :  
Ah ! Rome, ah ! Berenice, ah ! Prince malheu-  
reux !  
Pourquoi suis-je Empereur ? pourquoi suis-je amou-  
reux ?

M<sup>lle</sup>. DE L'ETOILE.

Oh ! si vous la récitez comme cela, tant pis pour  
ceux qui riront.

## SCENE DERNIERE.

Mr. DU VERGER, Mr. DAMIS,  
Mr. DE L'ETOILE, Mr. FLORIDOR,  
M<sup>lle</sup>. DE L'ETOILE.

Mr. DU VERGER.

**N**Os Danseurs vont finir. Il faut vite aller commencer le troisiéme Acte.

Mr. DE L'ETOILE.

Ah ! mon pauvre Paulin !

Mr. DAMIS.

Ah ! Titus !

Mr. DU VERGER.

Cependant j'ai bien fait des affaires en peu de temps.

Mr. FLORIDOR.

Eh ! quoi ?

Mr. DU VERGER.

Madame Luce consent au mariage.

M<sup>lle</sup>. DE L'ETOILE.

Et Comment l'avez-vous fait revenir ?

Mr. DU VERGER.

En lui promettant de jouer ses Comédies à ses risques , périls & fortunes.

Mr. DE L'ETOILE.

S'il y a des Empereurs , les joue qui voudra.

Mr. D A M I S.

Et les Paulins aussi.

Mr. F L O R I D O R.

Allons donc continuer Berenice, & puis ensuite terminer le mariage de Mademoiselle Beauregard.

*F I N.*



PARAPHRASE  
DE  
L'ART POETIQUE  
D'HORACE,

*Par Monsieur de BRUEYS.*

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

1911

1911

A TRES-HAUT ET TRES-PUIS-  
 fant Prince Louis-Auguste de B O U R-  
 B O N D U C D U M A I N E , Général  
 des Suisses & Grisons , Gouverneur &  
 Lieutenant-Général pour le Roi de sa  
 Province de Languedoc.

*M*ONSEIGNEUR,

*Je prens la liberté de présenter à V. A. cette Para-  
 phrase , parce que j'ai crû qu'elle pourroit lui être de  
 quelque usage , dans le temps que son âge l'oblige de  
 s'occuper à l'Etude des belles Lettres. Il est vrai que  
 l'on dit par-tout tant de choses surprenantes des lumie-  
 res de son esprit , que je crains bien que ce Livre ne  
 puisse pas soutenir la justesse de son discernement : mais ,  
 MONSEIGNEUR , le nom d'Horace , à l'abri du-  
 quel le mien ose paroître , me fait espérer , qu'en faveur  
 de ce fameux Poëte , ( qui est déjà si cher & si connu à  
 V. A. ) elle me fera la grace d'avoir plutôt égard à  
 l'intention que j'ai de lui plaire , qu'aux défauts qu'elle  
 pourroit remarquer dans mon Ouvrage. Je suis d'ail-  
 leurs très-persuadé , MONSEIGNEUR , que bien que  
 ce chef-d'œuvre de l'antiquité , sur lequel je viens de  
 travailler , ait été composé sous le regne d'Auguste ,  
 il ne laisse pas néanmoins d'être entierement du goût  
 de notre siècle , puisque les regnes des Héros , quel-  
 ques éloignés qu'ils puissent être , ont toujours une très-  
 grande ressemblance. V. A. sçait qu'il y a tant de rap-  
 port de celui de cet Empereur ( sous lequel florissoit  
 l'Auteur de cet Art Poétique ) avec celui de notre grand  
 Monarque , que l'on pourroit aisément croire , que si  
 Horace lui-même revenoit au monde , & qu'il vît les  
 trophées qu'on élève de tous côtés à la gloire du Roi,*

il prendroit Paris pour Rome , & les François d'aujourd'hui pour les Romains de son temps. Ainsi , **MONSEIGNEUR** , *V. A.* agréera peut-être que j'aye renouvelé en notre Langue une pièce d'Eloquence , dont l'Auteur même ne se trouveroit pas étranger parmi nous , puisque non-seulement il y reverroit & son Auguste , & tout l'éclat de son ancienne Italie , mais encore il y trouveroit ses Mecènes , ses Pisons , ses Virgiles , ses Sallustes , & ses Tibulles. Après cela , **MONSEIGNEUR** , je pourrois peut-être espérer que rien ne manqueroit à ce Livre , pour avoir quelque agrément auprès de *V. A.* si je pouvois encore croire que les préceptes qu'il contient , eussent quelque rapport avec les desseins qu'elle forme , pour immortaliser son nom : mais je ne puis pas me flater de cette pensée , parce que je sçai que les Princes viennent au monde pour se rendre plutôt recommandables à la postérité par des actions éclatantes , que par des Ouvrages d'esprit. Cependant , **MONSEIGNEUR** , comme les plaisirs que donnent les belles Lettres , ont fait quelquefois l'amusement des plus grands hommes ; peut-être *V. A.* me permettra-t-elle de croire qu'après l'exemple des Scipions & des Césars , elle voudra bien mêler quelque jour les lauriers qu'elle commence à cueillir sur le Parnasse , à ceux qu'elle moissonnera bien-tôt dans les champs de Mars. Que je m'estimerois alors heureux , **MONSEIGNEUR** , si je me sentoiss assez de forces pour oser entreprendre de mettre en pratique pour la gloire de *V. A.* les leçons de l'Ouvrage que je lui présente aujourd'hui : & de lui pouvoir témoigner par ce moyen la juste reconnoissance que j'aurai toute ma vie de l'honneur qu'elle me fait de le recevoir sous sa protection , & de me permettre ici de l'assurer que je suis avec un profond respect ,

**MONSEIGNEUR** ,

de *V. A.*

Le très-humble & très-obéissant  
serviteur , **BRUEYS** ,



## AVERTISSEMENT.

**M**ON dessein n'est pas d'avertir le Lecteur que l'Art Poétique d'Horace est dans son caractère un chef-d'œuvre de l'Antiquité : tout le monde sçait que ce Poëme renferme dans moins de cinq cens vers les principales regles de l'Art de bien écrire.

On sçait aussi que ces regles sont si générales, qu'elles instruisent, non-seulement ceux qui composent des Livres, ou qui parlent en public ; mais encore qu'elles servent à bien juger des Ouvrages d'autrui : enfin l'on sçait que quoi que l'on veuille écrire, on trouve à mettre en œuvre quelque précepte d'Horace, ou à profiter de quelqu'un de ses avis.

Je suis seulement obligé d'avertir ceux qui liront cet Ouvrage, que bien que je lui aye donné le nom de Paraphrase, je n'ai pas toujours paraphrasé mon Auteur. Lorsque je l'ai trouvé clair & in-

telligible, je me suis contenté de le traduire simplement : lorsqu'il m'a paru obscur, je m'y suis un peu plus étendu, & j'ai tâché d'exprimer toutes les beautés que j'y ai senties, & toutes les idées que les termes dont il se sert, portent dans l'esprit quand on les examine de bien près.

Ce qui m'a donné le plus de peine, a été de trouver la connexion des préceptes, afin de faire un discours suivi d'un original, qui semble avoir été fait sans ordre & sans liaison.

Je dis que l'original semble avoir été composé de la sorte : car au fond, jamais ouvrage ne fut ni mieux suivi, ni dans un plus bel ordre que celui-ci : mais comme Horace écrivoit en vers & donnoit des préceptes, il falloit nécessairement que pour la grace de la Poësie, & pour la briéveté du stile, il retranchât les connexions, en quoi il a suivi le précepte qu'il donne :

*Quidquid præcipies, esto brevis : ut citò dicta*

*Percipiant animi dociles , teneantque fideles :*

*Omne supervacuum , pleno de pectore manat.*

Comme j'écris en Prose , j'ai été obligé de garder une autre méthode , & d'expliquer partout cet ordre , afin que le Lecteur passe sans peine d'un précepte à l'autre.

Lorsqu'Horace cite à demi mot , ou fait allusion en passant à quelque endroit de la Fable ou de l'Histoire , je l'explique succinctement , afin qu'on n'ait pas besoin de commentaire pour l'entendre.

Je donne aussi la raison des préceptes , lorsqu'elle n'est pas assez connue , sans néanmoins perdre jamais de vûe le sens de l'original. Il est vrai que pour éclaircir deux ou trois passages assez obscurs , j'ai hasardé d'y ajouter quelque chose du mien : mais le sens d'Horace m'y portoit si naturellement que je ne sçaurois m'empêcher de croire qu'il l'avoit ainsi pensé lui-même , & que s'il avoit écrit en Prose , il n'auroit pas manqué de le dire.

Je tâche aussi de donner la raison de l'harmonie des Vers, & du rapport de leurs différentes mesures aux matieres auxquelles ils ont été destinés : Pourquoi (par exemple) les Vers exametres ont été consacrés au Poëme Epique ; pourquoi les Vers iambiques aux piéces de Théâtre, & ainsi des autres : il est vrai qu'en cela j'ai été peut-être un peu trop hardi ; je n'ai rien dit néanmoins que je n'aye premierement senti, & tous les gens de bon goût que j'ai consultés, m'ont avoué qu'ils l'avoient remarqué, aussi-bien que moi.

Aureste je n'ai pas toujours suivi le sens des Commentateurs, parce que je n'y ai pas toujours trouvé mon compte. Par exemple, sans aller plus loin, ils disent tous, que le second précepte qu'Horace donne, commence à ce Vers :

*Inceptis gravibus plerumque & magna  
professis,*

*Purpureus latè, &c.*

Et je fais voir, ce me semble assés clairement, que ce n'est qu'une suite du

premier précepte , dans laquelle le Poëte donne la raison pourquoi l'uniformité de l'Ouvrage ( qui est son premier précepte ) est ordinairement mal gardée : ce qui vient , dit-il , de la demangeaison qu'ont la plûpart des Auteurs , de faire entrer dans leurs Ouvrages certains lieux communs qui flatent leur imagination ; & je ne pense pas qu'on puisse defavoïer , que les trois idées qu'Horace donne dans ces trois passages qui s'entresuivent , & qui commencent ainsi : *Humano capiti. Incœptis gravibus. Et Amphora cœpit institui* : que ces trois idées , dis-je , ne répondent les unes aux autres : & ne tendent toutes à éclaircir le précepte de l'uniformité de l'Ouvrage , lequel précepte est seulement terminé à ce Vers ici :

*Denique sit quodvis simplex dumtaxat & unum.*

C'est ainsi que j'en ai usé en plusieurs autres endroits , comme je pourrois le faire voir , si je n'appréhendois de faire une Préface plus longue que mon Ouvrage ; mais ceux qui voudront pren-

dre la peine de l'examiner , le trouveront facilement , fans que je les fatigue ici par de longues remarques.

J'avouë néanmoins que les Commentateurs m'ont beaucoup aidé , & que sans eux peut-être ne ferois-je jamais venu à bout de mon deffein : il est vrai que j'ai eu bien du chagrin de voir qu'ils m'abandonnoient quelquefois au plus grand befoin , & j'aurois de bon cœur fait échange de toutes les questions de Grammaire , & de toutes les Moralités sur lesquelles ils s'étendent volontiers , avec la solution de quelques passages difficiles qui m'ont tenu long-temps à la torture.

Je me suis sur-tout écarté du sens des Commentateurs , lorsqu'ils font dire à Horace des choses froides , ou qui ne répondent pas à la justesse , & à la délicatesse de son esprit : véritablement dans ces endroits-là , je n'ai pas crû devoir les en croire sur leur autorité , & (assûré que j'étois que ce grand maître qui instruit si-bien les autres , n'avoit rien pû dire lui-même qui ne fût très-

bien pensé) j'ai cherché dans ses expressions quelque autre chose que ce qu'ils lui font dire ; & j'ai trouvé qu'effectivement je ne me trompois point , & que les beautés qui ne se présentent pas d'abord , se découvrent néanmoins lorsque l'on veut bien prendre la peine de les chercher avec application.

Après avoir rendu raison de la conduite que j'ai tenuë dans cette Paraphrase , je ne sçaurois m'empêcher de remarquer ici , que Fabricius , & tous ceux qui ont crû avec lui que les préceptes qui sont contenus dans cet Ouvrage ont coulé de la plume du Poëte sans ordre & sans liaison , se sont assurément trompés.

Il est vrai qu'Horace n'y garde pas un ordre si méthodique , que ceux qui écrivent en Prose quelque traité de Rhétorique : mais néanmoins il n'a pas semé ses préceptes à l'aventure , comme ils se l'imaginent.

Pour le faire voir , voici en deux mots l'œconomie de ce Poëme. Horace se propose d'y traiter trois choses : premie-

rement qu'un Ouvrage doit plaire à l'esprit ; secondement qu'il doit toucher le cœur ; & en troisiéme lieu , qu'il doit chatouïller l'oreille. Il donne au commencement les préceptes qu'il faut garder pour rendre un Ouvrage agréable , afin de plaire à l'esprit. Il enseigne ensuite ce qu'il faut observer pour rendre un Ouvrage pathétique , afin de toucher le cœur ; & enfin il instruit de ce qu'il faut pratiquer pour le rendre harmonieux , afin de chatouïller l'oreille.

Après qu'il a traité ces trois choses , non en Rhéteur , mais en Poëte ; pour délasser le Lecteur , & mêler l'agréable à l'utile , il fait l'éloge de la Poësie , mais d'une maniere si admirable qu'il excite par là les Auteurs à l'observation de ses préceptes , & leur fait prendre l'envie de s'élever à la perfection d'un si bel Art.

Il donne ensuite des avis très-utiles ; comme de prendre pour modele les Auteurs qui ont le mieux écrit ; d'employer beaucoup de temps & d'application à la composition des Ouvrages ; de ne les

produire pas avec précipitation ; de consulter le sentiment des gens éclairés , sincères , & desintéressés ; & de se soumettre à leur correction , sans prévention , & sans opiniâtreté.

Enfin il finit ce Poëme par une raillerie contre les méchans Poëtes , & fait voir le destin pitoyable , & d'eux , & de leurs Ouvrages : ce qu'il fait sans doute pour faire voir combien il est important de garder toutes les regles qu'il a données , afin de ne pas ressembler à ces misérables qui sont l'objet du mépris & de la risée publique.

Cet ordre , dont je viens de faire succinctement le plan , n'est pas divisé par Sections & par Chapitres dans cet Ouvrage , comme dans les traités ordinaires de Rhétorique : & Horace ne prend pas même la peine d'en avertir le Lecteur : mais il regne néanmoins dans tout le corps du Poëme , & se fait remarquer à ceux qui le lisent avec application : par exemple , qui ne reconnoît que le Poëte passe du premier point au second , lorsqu'il dit ;

*Non satis est pulchra esse Poëmata , dulcia  
sunt :*

*Et quocumque volent , animum auditoris  
agunto.*

Qui ne voit ensuite qu'il passe au troi-  
sième , & qu'il va traiter de l'harmonie  
des Vers quand il dit :

*Syllaba longa brevi subiecta , vocatur  
iambus ,*

*Pes citus : unde etiam trimetris accrescere  
jussit*

*Nomen iambeis ; quum senos redderet  
ictus*

*Primus ad extremum similis sibi , &c.*

C'est ainsi que le Poëte laisse par-tout  
entrevoir l'ordre qu'il a gardé. Il est  
vrai qu'il ne s'y assujettit pas entière-  
ment , & que l'on trouvera dans un lieu ,  
des choses qui seroient peut-être mieux  
placées dans un autre : mais qui ne  
sait que lorsqu'on écrit en Vers , cette  
trop grande exactitude est quelquefois  
un défaut , & qu'il suffit que dans un  
Poëme il y ait en général une belle œco-  
nomie qui regne dans tout le corps de  
l'Ouvrage ?

Comme j'ose croire que tout le monde sera en ceci de mon sentiment , je m'imagine qu'on aura un extrême regret de voir que ce prétendu défaut d'œconomie dans ce Poëme d'Horace , ait porté un de nos plus fameux Poëtes à nous donner un Art Poëtique effectivement sans ordre , quoique d'ailleurs admirable en toutes manieres.

Si Monsieur Blondel n'avoit entièrement justifié notre Auteur de ce que Scaliger , Lipse , & Turnebe , trouvent à redire dans ce Poëme , sur le jugement qu'Horace y donne des Vers & des railleries de Plaute ; je serois ici obligé de prendre en main sa défense , & de faire voir que du temps d'Auguste la versification licentieuse , les jeux de mots , les équivoques & les railleries insipides de Plaute , n'étoient plus à la mode : mais il ne se peut rien ajoûter à ce que ce judicieux Auteur en a dit ; & je suis assuré que le Lecteur me sçaura bon gré que je le renvoye pour cela à la comparaison de Pindare & d'Hora-

ce, imprimée chez Barbin en 1673.

Je foudraiterois que celui qui a si-bien soutenu sur ce sujet le sentiment de notre Poëte, ne l'eût pas accusé d'être tombé dans la faute que Longin appelle *παρένθυρον* *fureur hors de saison* ; dans l'endroit où Horace parle de la jettée du lac de Lucre, du desséchement des Marais du Pont, & du changement du cours du Tibre : il est vrai qu'en traduisant ce passage de la maniere, que Monsieur Blondel l'a traduit, il semble que la critique est juste ; mais il me semble aussi qu'en donnant à ce passage le tour que je lui ai donné, l'on n'y trouve plus cette *fureur hors de saison* : c'est de quoi le Lecteur peut être éclairci en comparant ces deux traductions.

D'ailleurs quand on seroit obligé d'avouer que dans cet endroit-là Horace, est un peu trop élevé, eu égard à la matiere qu'il traite : l'on doit en même temps lui rendre cette justice de reconnoître qu'il a voulu prendre adroite-

ment

ment l'occasion de faire l'éloge de certains Ouvrages publics , qui faisoient du bruit de son temps : & c'est ainsi que l'Horace de notre siècle ne manque pas de faire naître l'occasion de parler de son Auguste , lorsque la matière qu'il traite semble l'en éloigner , comme par exemple dans cet endroit du *Lutrin* , où la molesse fait l'éloge du Roi d'une manière si naïve & si ingénieuse.

Voilà ce que j'étois obligé de dire au Lecteur pour l'avertir de la conduite que j'ai tenue dans cette Paraphrase , & pour justifier l'Art Poétique d'Horace , de ce que l'on y a trouvé à redire jusques à présent.

Au reste comme il y a dans cette pièce plusieurs passages qui sont extrêmement difficiles à entendre , & qui peuvent être expliqués diversement , je ne suis pas si attaché à mes sentimens , que je ne défère avec plaisir à ceux des gens de Lettres , qui voudront bien me faire la grace de m'a-

vertir des fautes que je puis avoir faites , afin que je puisse les corriger dans une seconde édition , & que le Public en profite.





# PARAPHRASE

## DE

### L'ART POËTIQUE

### D'HORACE.

**P** U I S Q U E j'ai fait dessein , mes chers Pisons , de vous donner les regles de l'Art Poëtique ; l'ordre veut que je commence par celle qui sert de fondement à toutes les autres. Cette regle est l'uniformité de l'Ouvrage , c'est-à-dire , qu'il faut nécessairement que toutes les parties qui le composent , répondent à la nature de leur tout , comme étant les membres d'un même corps.

Pour faire voir la nécessité de ce précepte , & combien sont ridicules ceux qui ne l'observent pas ; je me servirai d'un

exemple tiré de la Peinture , laquelle , comme vous sçavez , a un si grand rapport avec la Poësie , qu'elle a été appelée une Poësie muëtte. Imaginez-vous donc , je vous prie , quel jugement feroit-on d'un Peintre qui s'aviserait de faire un Tableau , dans lequel il joindroit le col d'un cheval à une tête humaine , formeroit ensuite le reste du corps avec les membres de divers animaux , mettroit confusément sur tous ces membres des plumes d'oiseaux d'espèces différentes , & pousseroit si loin son extravagance , qu'ayant commencé son dessein par une belle tête de femme , il le finiroit par les extrémités de quelque poisson noir & hideux ? Pourriez-vous vous empêcher de rire à la vûë d'un tableau si monstrueux , quelques amis que vous fussiez de celui qui l'auroit fait ? Cependant il est certain qu'un Poëme , ou quelque ouvrage d'esprit que ce fût , seroit tout-à-fait semblable à ce ridicule tableau , si les conceptions vagues qu'on y emploieroit , n'avoient entr'elles non plus de rapport & de liaison , qu'en ont les songes & les rêveries d'un frénétique , & si les diverses parties dont il seroit composé , ne concourent pas entr'elles mutuellement à produire un tout uniforme.

Je sçai bien qu'on permet également aux

Peintres & aux Poètes de se donner de grandes licences : Je n'ai garde de le défavoüer , j'ai quelquefois besoin moi-même qu'on m'accorde cette liberté , & à mon tour je rends volontiers la pareille aux autres : mais cette licence ne doit pas aller jusqu'à nous permettre de manquer à l'uniformité, en associant des choses formellement opposées : comme si nous voulions mêler les oiseaux qui volent dans l'air , avec les serpens qui rampent sur la terre ; les agneaux qui sont le symbole de la douceur, avec les tigres qui sont le symbole de la cruauté.

Vous venez de voir par l'exemple de ce tableau ridicule que je viens de mettre devant vos yeux , que ce défaut n'est pas supportable dans la Peinture : Voyez maintenant par un exemple à peu près semblable , l'effet qu'il produit dans la Poésie. Figurez-vous donc que comme ce Peintre avoit commencé son dessein par une tête humaine qui promettoit toute autre chose que ce qui l'a suivie ; qu'aussi un Poète après un commencement grave , qui prépare l'esprit à quelque chose de grand , se relâche tout d'un coup de cette gravité, & s'amuse à faire des descriptions d'un bois sacré, d'un autel de Diane , d'un ruisseau qui serpente dans une belle campa-

gne, du fleuve du Rhin, ou de l'Arc-en-ciel: N'est-il pas vrai que la conduite de ce Poëte est auffi extravagante que celle de ce Peintre, en ce qu'il ne prend pas garde que ces descriptions étant des pièces trop brillantes pour assortir un sujet grave & majestueux, il tombe dans la même faute que feroit un Tailleur, s'il s'avisoit de coudre sur un habit noir une pièce d'écarlate, dont l'éclat mal placé choqueroit la vûë?

Ce qui fait que l'on tombe souvent dans ce défaut, & que l'uniformité est ordinairement mal gardée, c'est que la plûpart de ceux qui se mêlent d'écrire, ont un grand panchant à faire entrer dans leurs ouvrages certains lieux communs qui flattent leur imagination, sans considérer s'ils y peuvent entrer avec bien-séance: car j'avouë qu'une belle description mise en son lieu, est un riche ornement; mais je dis seulement qu'il ne faut pas l'enchasser mal-à-propos, étant certain qu'une pièce hors de son lieu, quelque belle qu'elle soit, ne fait jamais un bel effet.

Les Auteurs qui veulent à quelque prix que ce soit employer leurs lieux communs, font à peu près comme ce Peintre qui ne sçavoit dessiner qu'un cyprès & l'employoit dans tous ses ouvrages, jusques-là qu'ayant

un jour à peindre un naufrage, il ne manqua pas d'y faire trouver place à son arbre favori, & le planta dans quelque coin de son tableau : je vous laisse à penser si ce cyprès revenoit bien au-dessein de celui qui vouloit se voir peint au milieu des vagues nageant sans espérance parmi le débris de ses vaisseaux.

En un mot & ces Peintres & ces Poètes, qui mêlent sans discernement des choses qui ne peuvent aller ensemble, ressemblent justement à un Potier de terre qui commenceroit d'abord à faire un grand vase, & après quelques tours de rouë finiroit ce vase en petit pot de terre, faisant ainsi d'une seule masse d'argille une pièce à double forme & ridicule à voir.

Il est donc certain que ceux qui manquent à l'uniformité de l'ouvrage, violent le plus essentiel de tous les préceptes. Tous les autres défauts peuvent être supportés en quelque manière : mais celui qui pèche contre cette règle, ne doit pas attendre d'être pardonné.

Voici un autre écueil que ceux qui écrivent doivent éviter avec d'autant plus de soin, que l'apparence de bien faire les y entraîne, & les y fait donner. On sçait par exemple qu'il faut être court pour n'être pas ennuyeux : & si l'on n'y prend garde,

on se rend obscur, ce qui est encore un plus grand défaut que d'être ennuyeux : on s'applique à polir & à limer un ouvrage pour le rendre agréable, & bien souvent pour s'attacher trop à la politesse, la composition en est moins nerveuse, & n'a plus rien de mâle ni d'animé. Pour éviter la bassesse du stile, on tâche de s'élever : & si on n'y garde beaucoup de mesures, cette élévation est une enflure insupportable. Il arrive aussi que pour éviter cette enflure, on rampe quelquefois misérablement. Enfin si un Auteur pour paroître fécond & abondant, amplifie au-delà des justes bornes le sujet qu'il manie ; ce n'est plus cette agréable variété qui est tant estimée ; mais ce sont des monstres & des prodiges en matière d'éloquence, & au lieu d'applications justes & bien conduites, il place nécessairement les dauphins dans les bois, & les sangliers dans les mers. Tant il est vrai, comme je viens de dire, que l'apparence de bien faire nous trompe en plusieurs occasions ; & que la crainte même qu'on a de faillir n'étant pas ménagée avec art, nous sert quelquefois de piège pour nous faire tomber dans de plus grands défauts, que ceux que nous voulons éviter.

On donne encore dans cet écueil, lorsque pour s'attacher avec trop de scrupule

à perfectionner quelque endroit d'un ouvrage, on néglige la perfection du tout ensemble, qui doit être toujours le principal but d'un habile Ecrivain ; & c'est justement la faute que fait ce statuaire en bronze qui travaille auprès du Cirque Æmilien. Il épuise toute son industrie à exprimer au naturel & les ongles & les cheveux : mais pour s'attacher trop scrupuleusement à la perfection des parties, il n'a jamais pû réussir à faire un beau tout. Pour moi, si j'entreprendois de composer quelque chose, & que j'imitasse cet ouvrier, il me semble que l'ouvrage que je mettrois au jour, seroit aussi ridicule que le seroit un homme auquel la nature auroit véritablement donné de beaux yeux & de beaux cheveux noirs, mais assortis d'un nez difforme & défiguré.

Pour éviter tous ces défauts & garder un juste milieu entre ces extrêmités dangereuses, il faut toujours choisir pour écrire, un sujet proportionné à nos forces : examiner long-temps si ce que nous entreprenons est de notre portée, ou s'il est au-dessus : car il est certain que celui qui aura bien choisi son sujet, ne manquera ni d'élégance, ni d'ordre, ni de clarté.

Pour ce qui est de l'œconomie d'un ouvrage, toute sa grace & toute sa beauté

consiste, si je ne me trompe, à sçavoir ranger les choses qu'on a à dire, selon l'ordre dans lequel elles peuvent faire un plus bel effet : par exemple, il y a des choses qu'il faut placer au commencement, comme dans leur véritable jour : il y en a d'autres qu'il faut se donner patience que le lieu vienne de les employer : il faut rejeter celles-ci, faire choix de celles-là, & ne prendre pas indifféremment tout ce qui se présente à l'esprit, mais seulement ce qui convient le mieux à l'ouvrage qu'on veut mettre au jour. Il faut encore qu'un Auteur soit sobre & retenu à inventer de nouveaux termes ; quelquefois même l'arrangement des mots supplée à la grace de la nouveauté, puisqu'une des plus grandes beautés de l'élocution consiste à sçavoir détourner adroitement les termes les plus communs de leur signification propre & littérale, pour leur en donner une figurée & métaphorique, en donnant à la phrase où ils sont enchassés, ce tour fin & délicat qui répand, pour ainsi dire, quelque air de nouveauté sur les termes les plus connus.

Ce n'est pas que lorsque la nécessité le demandera, & que l'on sera obligé d'exprimer des choses si difficiles à faire entendre, que pour s'énoncer clairement on aura besoin de les désigner par quelque nou-

velle expression, alors on ne puisse hasarder de faire des mots nouveaux : je dis nouveaux, même pour les gens de guerre, qui se donnent en cela plus de licence que les autres gens : ces mots-là n'eussent-ils jamais été connus de l'ancien Orateur Cethegus, ni de ceux de son temps. Mais on ne doit se servir de cette permission, que dans l'extrême besoin, & avec grande sobriété ; & pour lors les termes qu'on aura inventé soi-même, ou ceux qui auront été inventés depuis peu par d'autres, seront reçus avec approbation ; pourvû qu'ils tirent leur étimologie de quelque langue aussi riche que la langue Grecque ; & qu'on ne leur ait pas fait une trop grande violence, pour leur donner l'air de la langue dans laquelle on les introduit.

Après tout, pourquoi trouveroit-on mauvais qu'on invente des mots dans le besoin ? & si l'on a accordé autrefois cette liberté à Cecilius & à Plaute, pourquoi la refusera-t-on à Virgile & à Varius ? pourquoi enfin m'envieroit-on à moi-même le bonheur que je pourrois avoir de faire quelque acquisition en faveur de notre langue ; puisque nous sçavons que Caton & Ennius ont enrichi celle de leur temps de plusieurs termes, qu'ils ont mis les premiers en lumière ?

Il est donc vrai qu'il a toujours été permis, & qu'il le doit être à l'avenir, de faire des mots nouveaux; pourvû que ces mots soient de mise, eû égard au temps présent, & qu'ils soient, pour ainsi dire, marqués au coin de ceux que l'usage approuve, c'est-à-dire, qu'ils ne paroissent pas étrangers parmi ceux avec lesquels on les associe.

Non seulement il doit être permis, mais il y a même nécessité de faire des mots, afin de rafraîchir de temps en temps les langues de quelque nouveau secours, pour réparer d'un côté les pertes qu'elles font de l'autre par les mots qui périssent, & qui tombent de vieillesse: puisqu'il est vrai que les termes ont leur âge & leur période limitée; que les plus vieux prennent fin & font place aux autres, qui comme les feuilles nouvelles, n'ont jamais plus de grace & plus de beauté que dans leur naissance.

Seroit-il juste après tout que les mots durassent toujours, puisque nous-mêmes, nos plus grands ouvrages, & généralement toutes choses, sont sujettes à cette vicissitude inévitable qui fait que tout change? Le lac de Lucre avoit été de tout temps exposé aux vents & aux orages; & maintenant par ces grandes jettées, digne ouvrage de Jules César, ce Lac a été

changé en un port, qui donne aux vaisseaux une retraite assurée. Ce riche terroir qu'on appelle encore les Marais du Pont, étoit n'aguères couvert d'eau ; & maintenant on voit rouler les charruës, où les barques voguoient autrefois ; & ces vastes & inutiles étangs ont été changés en une campagne fertile qui fournit des vivres à toutes les villes voisines. Le Tibre ne coule plus dans le lit que la nature lui avoit donné ; on l'a forcé d'en prendre un autre pour éviter les débordemens qui ravageoient nos plaines. Si donc des choses de cette importance sont sujettes au changement, quelle apparence que de simples mots, qui ne sont que l'arrangement de quelques lettres, en fussent exempts ? Non sans doute ils ne le sont point ; plusieurs de ceux qui sont aujourd'hui en crédit, seront un jour rejettés ; & ceux qu'on rejette aujourd'hui, reviendront quelque jour en vogue, selon qu'il plaira à l'usage d'en disposer, lequel ne regne pas moins souverainement sur les Langues, que les Rois dans leurs Etats : & comme nous venons de voir que dans leurs Royaumes ils changent quand il leur plaît les laes, les marais, & le cours des rivières ; l'usage aussi dans les Langues fait ce que bon lui semble, & change & rechange ce qu'il lui plaît.

Ce n'est pas assez de sçavoir choisir les termes dont on doit se servir, il faut aussi sçavoir choisir le genre des vers le plus propre au sujet dont on a fait choix, puisqu'il est certain que la diversité des sujets a fait inventer les différentes mesures de vers. Homere, par exemple, a appris à tous ceux qui l'ont suivi, qu'on doit se servir des vers exametres pour chanter les guerres & les exploits des Rois & des Généraux d'armée; parce que la cadence noble & majestueuse de ces vers, répond merveilleusement bien à la dignité du sujet. Ceux qui composèrent les premiers des élégies, employerent les premiers des vers inégaux alternativement mêlés, c'est-à-dire, les exametres & les pentametres; parce que peut-être dans leurs chûtes entrecoupées, ils y remarquerent quelque air de plainte & de gémissement: mais ensuite ceux qui écrivirent après eux, ne laisserent pas de s'en servir pour exprimer le contentement & la joye, parce qu'on trouva sans doute qu'ils étoient aussi propres pour exprimer les surprises & les tressaillemens de la joye, que les émotions & les élancemens de la tristesse & de la douleur.

Au reste, je ne sçaurois vous dire qui fut l'inventeur des vers élégiaques, qui

dans chaque distique renferment un sens fini & coupé de deux en deux vers ; je sçai seulement que les critiques en disputent entr'eux , & que cela pend encore à juger.

Nous devons l'invention des vrais iambiques à la colére d'Archilocus. Ce Poëte Grec fut si piqué de ce que Lycambe , après lui avoir donné sa fille en mariage , la donna à un autre , que s'abandonnant à l'impétuosité de la rage qu'il en conçut , dans la satire qu'il composa contre lui , il tomba sans y penser dans la mesure de ces sortes de vers ; lesquels , si l'on y prend bien garde , ont un certain son qui rend les invectives plus aigres & plus piquantes , leur cadence ayant je ne sçai quoi qui se rapporte au ton de la voix d'un homme qui dit des injures.

Trois raisons ont obligé les Poëtes à se servir de ces vers pour les pièces de Théâtre. Premièrement il leur a semblé que n'étant pas si harmonieux que les autres , leur mesure avoit quelque chose qui convenoit mieux à la liberté de la conversation : secondement leur cadence allant à reprises , & n'étant pas si enchaînée & si suivie que celle des autres vers , elle donne à celui qui les prononce plus de facilité pour élever la voix , & pour se faire entendre

dans les grandes assemblées, où la foule excite ordinairement le bruit & le tumulte : & enfin leur tour étant plus naturel & moins affecté que celui des autres vers , ils les jugerent plus propres pour le Théâtre ; parce qu'en effet les représentations qu'on y voit , étant une image des actions des hommes , il étoit raisonnable de les exprimer par le langage qui approche le plus du naturel.

C'est pour garder ce juste rapport, qu'on a donné en partage aux Poètes Liriques, les loüanges des Dieux & des Héros, les triomphes des jeux, les soins des amans , la joye du vin & la liberté de la table ; parce que ces matieres gayer & riantes , demandent les graces & les enjouemens de la musique ; & il se rencontre que ces sortes de vers sont les plus propres à être chantés , à cause qu'ils se trouvent divisés par strophes , ou par stances d'égale mesure.

Celui qui ne sçait pas bien garder toutes ces bienséances , qui font qu'on change de ton , & pour ainsi dire de couleurs suivant les matieres, ne doit point s'applaudir du nom de Poète qu'on lui donne par complaisance ; en tout cas pour le mériter à juste titre , il doit souffrir d'être instruit , puisqu'on ne doit pas avoir honte d'ap-

prendre ce qu'il est encore plus honteux d'ignorer.

Comme les différentes matières qu'on traite, ont donné lieu à la différente mesure des vers ; aussi ces matières différentes ont donné lieu à la différence des styles : un sujet comique, par exemple, ne peut pas souffrir l'emphase du style tragique ; & ce seroit faire violence à un sujet tragique, de le dégrader de son élévation, & de le réduire à la simplicité du style comique ; & c'est ce qu'on feroit si l'on traitoit l'aventure fameuse d'Atrée & de Thieste, du même style dont on traiteroit une aventure commune. Il faut donc assortir les sujets qu'on traite, du caractère qui leur est le plus naturel ; & approprier à chacun le style qui lui est le plus convenable.

Prenez garde que je ne dis pas absolument que la différence du style dépend de la différence de l'ouvrage, mais de la différence du sujet ; & l'on se tromperoit sans doute, si l'on croyoit que la Tragédie, parce que ses personnages sont des Dieux où des Rois, ne doit jamais sortir du style sublime ; & que la Comédie, parce que ses personnages sont des bourgeois ou des personnes privées, doit toujours être renfermée dans le simple : puisqu'il est vrai que

celle-ci, lorsque le sujet le demande, doit prendre un ton plus élevé qu'à son ordinaire. C'est ainsi, par exemple, que vous voyez dans Terence que Chremès, quand il est en colère, crie & conteste avec un emportement qui tient quelque chose de l'élevation du caractère sublime : & la Tragédie de même, descend aussi quelquefois de son élévation pour languir, pour ainsi dire, dans un caractère opposé ; & ses personnages, quand ils sont malheureux & infortunés, empruntent pour se plaindre avec grace le stile & l'air humble de la Comédie. C'est ainsi que vous pouvez remarquer, dans Euripide que lorsque Telephe & Pelée paroissent sur la Scene comme exilés & misérables, le Poëte, pour venir à son but, & toucher de compassion le cœur des spectateurs, ne manque pas de faire tenir à ces Princes un langage conforme à leur condition présente, & se garde bien de leur mettre à la bouche de grands termes, & des expressions nobles & emphatiques.

La raison de cette conduite, c'est qu'il ne suffit pas qu'un ouvrage soit agréable & plaise à l'esprit ; il faut principalement qu'il soit doux, insinuant, & pathétique pour toucher le cœur, & l'entraîner du côté que bon lui semble. Pour y réussir parfai-

tement , il ne faut qu'imiter la Nature :  
 & comme l'on se sent naturellement porté  
 à pleurer, lorsqu'on voit pleurer ; & à rire ,  
 lorsqu'on voit rire ; aussi celui qui veut  
 tirer des larmes de nos yeux , doit pre-  
 mierement en faire couler des siens ; en  
 un mot il doit nous présenter sa douleur,  
 s'il veut exciter la notre ; & c'est par cet-  
 te innocente adresse , que les deux Hé-  
 ros d'Euripide , dont nous venons de  
 parler , s'attirent la compassion des spé-  
 ctateurs , & les rendent sensibles à leurs  
 disgraces.

Non-seulement il est nécessaire que ceux  
 qui composent , gardent tous ces caracté-  
 res différens ; mais il faut même que ceux  
 qui recitent leurs ouvrages , peignent sur  
 leurs visages , & dans leurs gestes , tous les  
 mouvemens & toutes les agitations qui doi-  
 vent être dans l'ame de ceux qu'ils repré-  
 sentent ; & s'il y manquent , ils risquent ,  
 ou d'endormir leurs auditeurs , ou de leur  
 servir de risée. Car je vous prie , qui ne  
 riroit , ou qui ne dormiroit , lorsqu'on voit  
 des Acteurs qui dans un rôle triste , ou me-  
 naçant , enjoué , ou grave , ne composent  
 pas leurs visages & leurs gestes à la tristesse  
 ou à la colere , à la joye ou à la gra-  
 vité ?

Au reste , il n'est pas difficile de prati-

quer ce précepte : car comme la nature nous a tous formés capables de ressentir intérieurement toutes sortes de passions, les épanouïssemens de la joye, les impétuosités de la colere, ou les abattemens de la tristesse : aussi cette même nature n'a pas manqué de nous donner à tous certaines dispositions, & certains secrets ressorts, pour porter sur nos visages, & dans nos gestes ce qui se passe dans nos cœurs, tout de même qu'elle nous a donné une langue pour être ensuite l'interprète de tous ces différens mouvemens.

Nos passions ont donc chacune leurs caractères, leurs expressions, & leurs gestes ; & si l'on manque de les assortir de ce qui leur est convenable, en mettant à la bouche d'une personne des paroles, ou lui faisant faire des gestes qui ne conviennent pas aux mouvemens de son ame, on s'expose infailliblement à la risée de tout le monde.

Non seulement le stile, les expressions & les gestes doivent convenir aux passions qu'on veut représenter ; mais encore toutes ces choses se doivent rapporter à la condition, & à l'âge des personnes qu'on fait parler : Ainsi, par exemple, il y doit avoir de la différence entre le caractère, les expressions, & les gestes d'un homme riche,

& celles d'un homme pauvre ; entre celles d'un vieillard d'une expérience consommée , & celles d'un jeune homme que la fleur de l'âge rend bouillant & impétueux ; entre celles d'une Dame de qualité , & d'une suivante officieuse ; d'un Marchand qui se plaît à rouler par le monde , & d'un laboureur qui est attaché à la culture de ses champs.

On doit même observer cette différence suivant la différence des Nations : ainsi , autrement doit-on représenter un homme de Colchos & un homme d'Assyrie ; un Thébain , & un Argien ; c'est-à-dire , que chacun doit garder l'esprit , l'éducation & les manières qu'il peut avoir reçu de son pays.

La raison de cette conduite , c'est qu'il faut nécessairement que les portraits qu'on fait des hommes , ressemblent à leurs originaux ; & c'est pour cela même qu'un Auteur qui se propose de mettre sur la scène un homme déjà connu , doit bien prendre garde de le représenter tel que la renommée nous l'a déjà fait connoître ; & de ne rien feindre de lui , qui ne convienne à l'opinion qu'on en a déjà conçue : ainsi s'il fait choix du fameux Achille , il faut qu'il nous le représente infatigable , prompt à se mettre en colère , inexorable , intraita-

398 PARAPHRASE DE L'ART  
ble, se croyant dispensé de s'affujettir à aucune sorte de droit, & ne voulant rien décider que par la voye des armes: Que Médée soit cruelle, & ne succombe jamais sous les coups de la fortune: qu'Ino verse des larmes: qu'Ixion soit perfide, Io errante, & Oreste triste.

Si l'on veut hazarder de mettre sur la Scene un sujet nouveau & quelque personnage qu'aucun Auteur n'ait pas encore rendu célèbre, l'on doit observer exactement de lui faire garder jusqu'à la fin le même caractère qu'on lui aura donné au commencement, afin qu'il soit toujours semblable à soi-même, & ne se démente jamais.

Il est vrai qu'en traitant un sujet déjà connu, il est difficile de le manier de telle sorte qu'il semble à tout le monde que l'Auteur l'ait tiré de son propre fond: aussi faut-il plus d'art & plus d'industrie pour y réussir & s'approprier, pour ainsi dire, un sujet qu'on aura tiré d'Homere, ou d'ailleurs, pour le faire venir au théâtre; que si on le tiroit tout entier de son invention, en mettant sur la Scene une nouveauté dont on n'auroit jamais ouï parler.

Au reste en ce cas-là un Poëte ne doit pas craindre qu'on l'accuse de larcin, & qu'on lui reproche que ce qu'il met au

jour, n'est pas son propre ouvrage ; pourvû qu'il ne donne pas au sujet qu'il aura pris, le même tour que lui a donné l'Auteur dont il l'a tiré, ce qui seroit trop commun & trop aisé à faire ; c'est-à-dire , pourvû qu'il ne le rende pas mot pour mot, comme s'il en faisoit simplement la traduction ; & ne s'attache pas même à l'imiter si exactement , que s'y trouvant ensuite engagé trop avant, il ne put après cela s'en écarter, & y ajoûter quelque chose de son invention, sans choquer la bienséance, & violer les regles de l'Art.

Après avoir bien choisi un sujet , & trouvé le tour qu'on lui doit donner , la première chose qu'on doit observer, c'est de ne pas promettre par un commencement trop ampoulé, au-delà de ce qu'on peut tenir dans la suite , pour ne pas imiter cet Auteur qui avoit ainsi commencé un Poëme Epique :

*Chantons Muse , chantons l'épouventable  
guerre  
Qui du fameux Priam mit le Trône par  
terre.*

Quelle croyez-vous que fut la suite d'un si amphatique début ? il arriva justement

la même chose que ce que la fable raconte de l'accouchement des Montagnes, qui après avoir tenu tout le monde dans l'attente d'une production extraordinaire, n'enfanterent enfin qu'une chetive souris. Quelle différence y a-t-il, je vous prie, d'un commencement si présomptueux, à celui-ci de cet Auteur illustre, dont la modestie ne promet rien légèrement, & à l'étourdie:

*Muse raconte moi les accidens divers*

*De ce Héros qu'on vit errant par l'univers :*

*Après l'embrasement de la superbe Troye.*

Vous voyez qu'il ne promet, ce semble, que le recit d'un voyage : & cependant on le voit dans la suite étalant toutes les beautés du stile sublime, dans les choses merveilleuses qu'il raconte, & d'Antiphates Roi des Lestrigons qui devoroit les hommes vivans : & du Cyclope Polipheme ce Geant épouvantable qui n'avoit qu'un œil au milieu du front : & des gouffres terribles de Sylla & de Caribde. Voilà l'adresse de l'Art de n'éblouir pas d'abord par des brillans qui ne sont pas soutenus, & qu'on laisse disparoître tout d'un coup : mais au contraire pour surprendre agréablement les

Lecteurs

Lecteurs, un Auteur habile doit se servir de la même adresse dont se sert la Nature, pour relever la beauté de ses productions, qui est de faire précéder ce qu'elle doit produire de plus beau par un commencement simple & sans apparence: par exemple, dans la génération du feu, elle commence par la fumée; & la flamme qui en sort ensuite, en est plus belle & plus brillante.

Une autre faute qu'on commet quelquefois en commençant un ouvrage, c'est lorsqu'on va chercher trop loin l'origine du sujet qu'on traite: comme le Poète Antimachus, qui ayant dessein de chanter l'heureux retour du Prince Diomede, va prendre le commencement de cette aventure à la mort de Meleagre: ou comme cet autre Poète, qui pour chanter la guerre de Troye, remonte jusques à l'Oeuf, dont la fable raconte qu'Helene étoit sortie.

Cette trop grande exactitude fatigue l'esprit du Lecteur, surtout dans le Poème Epique, dans lequel un Auteur doit se hâter de venir au fait principal, & présupposant comme connues les choses qui le précèdent de trop loin, il doit entraîner tout d'un coup ses Auditeurs au milieu de son sujet, sans leur donner le temps d'en rechercher trop scrupuleusement l'origine.

En un mot, il doit être absolument le maître de sa matière : il peut supprimer & ajouter ce que bon lui semble ; retrancher les circonstances véritables, si elles ne sont pas susceptibles des ornemens de la Poësie ; substituer en leur place des fictions ingénieuses, pourvû qu'elles puissent être mêlées avec grace aux faits véritables ; & en tout cela prendre toujours bien garde qu'il n'y ait rien dans tout l'ouvrage depuis le commencement jusques à la fin, qui ne vise à son but principal, afin que toutes les diverses pièces qu'il met en œuvre, s'y rapportent uniquement.

Bien que nous ayons déjà parlé des règles qu'on doit observer pour ne rien dire que de convenable, il est pourtant nécessaire d'y revenir pour ne pas oublier un précepte, qui est si fort de mon goût, & de celui de tout le monde en général, que ceux qui se mêlent d'écrire, ne sçauroient se dispenser de l'observer, s'ils veulent que les Auditeurs soient si enchantés de leurs ouvrages, qu'après en avoir vû la représentation, ils ne quittent le Théâtre qu'à regret, lors même que celui qui annonce, aura congédié l'assemblée, & qu'on aura tiré le rideau.

Ce précepte est en un mot qu'on doit étudier soigneusement les mœurs, & les

inclinations des divers âges de l'homme pour le représenter ensuite au naturel, & faire des portraits qui paroissent plutôt des originaux que des copies.

Un enfant, par exemple, qui commence à sçavoir prononcer les mots qu'on lui enseigne, & à marcher tout seul, doit être représenté aimant à jouer, & à badiner avec des petits comme lui, facile à se mettre en colere, & facile à appaiser, voulant à tout moment tantôt une chose & tantôt une autre.

Un jeune garçon qui n'a pas encore de la barbe au menton, & qui n'est plus sous la conduite d'un Précepteur, doit être dépeint aimant les chevaux, les chiens, & la campagne : ayant un grand penchant aux plaisirs, & de l'aversion pour ceux qui le reprennent de ses fautes : il renvoye toujours le plus loin qu'il peut la recherche des choses qui lui peuvent être utiles, & n'y pense qu'à l'extrémité : il aime à faire grande dépense : il est rempli de présomption, passionné pour tout ce qu'il désire, & prompt à abandonner ce qu'il a souhaité avec le plus d'empressement.

Ces inclinations venant à changer dans un âge plus mûr, il faut représenter un homme fait, donnant tous ses soins & toute son application à amasser du bien, à

se faire des amis, à acquérir de la réputation, & concertant ses desseins de telle sorte qu'il ne puisse jamais avoir lieu de se repentir, ni de se rétracter de ce qu'il a une fois entrepris.

Enfin, il faut représenter un vieillard accablé de toutes les infirmités de l'âge, étant sans cesse rongé du soin d'amasser des richesses; & après les avoir amassées, aimant mieux vivre misérablement, que de s'en servir; appréhendant même d'y toucher, ne donnant rien de bon cœur; craignant toujours de trop donner, & dilayant tout autant qu'il peut à le faire; portant ses vûes & ses espérances aussi loin dans l'avenir, que s'il avoit encore long-temps à vivre; tout cassé, & cependant plus avide de la vie que jamais; chagrin, fâcheux, difficile à contenter; ayant à tous momens des plaintes à faire; étant sans cesse sur les loüanges du temps passé, parce qu'il étoit jeune; ne pouvant souffrir le présent, parce qu'il n'en sçauroit jouir; soupirant après l'avenir, parce que l'espérance ne nous abandonne jamais; aimant à reprendre les jeunes gens, & à leur donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de leur servir d'exemple.

Ainsi, un Auteur (qui considérera que les années qui nous conduisent de l'enfan-

ce à l'âge de perfection , nous donnent plusieurs bonnes qualités à mesure que nous montons ; & que les années qui nous conduisent ensuite à la vieillesse , nous dépouillent de ces mêmes qualités , pour nous en donner d'autres à mesure que nous descendons ) un Auteur , dis-je , qui considérera toutes ces choses , se donnera bien de garde de faire joier le rôle d'un vieillard à un jeune homme , ou celui d'un homme fait à un enfant ; mais s'il veut être assuré de plaire , il ne sortira jamais du naturel , & donnera à chaque âge ce qu'il a de propre , & de convenable.

Les règles de la bienséance demandent aussi qu'un Auteur mette de la différence entre les choses qui doivent être représentées en plein Théâtre , & celles qui n'y doivent être portées que par le récit seulement. Car bien que ce que nous voyons de nos propres yeux frappe davantage notre esprit , que ce que nous oyons raconter : & que le propre spectacle d'une action soit plus vif & plus touchant que la simple narration ; il y a pourtant certaines aventures qui ( pour être trop cruelles ou trop incroyables ) se doivent passer derrière le rideau , & demandent d'être dérobées aux yeux des spectateurs , pour leur être ensuite rapportées par un récit , dans le-

quel le Poëte aura un beau champ pour déployer son éloquence.

Seroit-il séant, par exemple, que Medée (pour se vanger de la perfidie de Jason) précipitât du haut d'une tour à la vûe de tout le monde les enfans qu'elle avoit eu de lui? ou que l'abominable Atrée préparât en présence des spectateurs ces mets horribles, qu'il donna à Thieste son frere, lorsque pour le punir de l'affront qu'il en avoit reçu d'avoir souillé sa couche, il lui fit manger dans un festin ses propres enfans? Vous voyez, sans doute, que ces spectacles sont trop cruels pour être mis devant les yeux.

Il ne seroit pas non plus raisonnable de vouloir faire acroire aux spectateurs, qu'en leur présence Progné a été changée en oiseau, & Cadmus en serpent; ce seroit abuser un peu trop de leur crédulité: & pour moi, je m'imagine que tout le monde est en cela de mon goût, & que quand on voit devant ses yeux des objets de cette nature, ou ils font horreur, parce qu'ils sont trop cruels, ou l'on n'y ajoute point de foi, parce qu'ils sont incroyables.

Ce n'est pas assez de ne point effaroucher les spectateurs par de semblables objets; il faut encore qu'une pièce de Théâtre ne soit ni trop longue, ni trop courte,

pour remplir la curiosité des Auditeurs sans lasser leur attention ; & pour cet effet elle ne doit avoir ni plus, ni moins de cinq Actes , dans lesquels on se donnera bien de garde de faire intervenir aucune Divinité, si le dénouement de l'intrigue ne mérite une telle intervention : & l'on ne fera jamais aussi parler plus de trois personnes dans une même Scene pour éviter la confusion. Vous voyez , sans doute , que l'on ne sçauroit se dispenser d'observer toutes ces choses , si l'on veut qu'une pièce soit demandée avec empressement, si l'on veut qu'on ne se lasse point de la voir représenter , & qu'après qu'on l'aura vûë & revûë avec plaisir, on la redemande toujours.

Bien que le chœur semble séparé & détaché de l'ouvrage , il doit pourtant être composé de telle sorte qu'il s'intéresse dans toute l'action ; & jouë , pour ainsi dire , son rôle comme les autres Acteurs , bien qu'il le jouë séparément , & à sa maniere : afin qu'on n'entende rien chanter dans les Intermedes, qui ne se rapporte au sujet principal , & semble n'en pouvoir être détaché. Il faut, s'il veut plaire, qu'il prenne toujours le parti de la vertu, qu'il aime à entretenir la bonne intelligence entre les amis, à régler & à modérer les emportemens de la colere, qu'il se montre favora-

ble à ceux qui ont aversion pour les crimes , & qui ne peuvent se résoudre à commettre une méchante action ; qu'il ne manque pas de loïer les mets des tables où la frugalité regne ; qu'il vante la droite Justice , & les belles Loix , qui maintiennent les Etats sains & florissans ; qu'il préfère aux désordres de la guerre les innocentes occupations de la paix , laquelle sans obliger les hommes d'être incessamment sur leurs gardes , les laisse jouir d'une heureuse tranquillité.

Que le Chœur sur tout se donne bien de garde de découvrir le secret de la pièce , dont il est instruit ; c'est-à-dire , qu'il n'avance rien qui donne lieu aux Auditeurs de deviner le dénouement de l'intrigue , afin de ne leur pas ravir par avance le plaisir de la surprise : mais ( comme s'il étoit lui-même dans l'incertitude de ce qui doit arriver ) qu'il laisse les spectateurs en suspens ; qu'il entre , pour ainsi dire , dans leurs cœurs ; qu'il prenne part à leurs agitations & à leurs souhaits ; & qu'il prie avec eux les Dieux , qu'il leur plaise de donner un meilleur sort à l'innocence , à la vertu ( qu'on voit d'abord persécutée & malheureuse ) & d'abandonner le parti du crime , qui paroît d'abord sur la Scene orgueilleux , & triomphant.

Au reste le Chœur changea de stile & de caractère, à mesure que le peuple Romain, qui croissoit de jour en jour, changea de goût & d'inclination ; & il en a été à peu près du Chœur, comme de la Symphonie qui l'accompagne : car autrefois la flûte n'étoit pas comme aujourd'hui embouchée de laiton , & d'une taille à pouvoir être presque égalée à la trompette ; mais elle étoit au commencement petite & douce , n'ayant que peu de trous , parce qu'il n'en falloit pas davantage pour former un son qui pût assortir le Chœur , & remplir l'auditoire de ce temps-là, qui n'étoit pas si vaste & si rempli de monde que nous le voyons aujourd'hui , n'y ayant alors qu'un petit nombre d'Auditeurs, qu'on pouvoit facilement compter , qui d'ailleurs n'aimoient ni l'excès, ni la somptuosité , & dont les mœurs douces & bien réglées ne demandoient ni tant de bruit, ni tant de dépense.

Mais lorsque ce peuple victorieux commença à étendre les limites de son Empire , & l'enceinte de sa ville , alors il changea de goût, en changeant de condition ; & comme la plûpart passoient impunément tout le jour à table , à se donner du bon temps dans le vin & dans la débauche, cette licence passa insensiblement des mœurs,

jusques dans les vers & dans la symphonie.

Après tout, ce changement étoit inévitable ; car, enfin, bien que ce peuple eût la commodité de vivre en Bourgeois, après s'être affranchi par la force des armes, du travail & de l'agriculture son premier partage, il étoit néanmoins rustre, brutal, & ignorant ; enforte qu'il ne faut pas s'étonner que ceux, ( qui de Laboureurs étoient devenus Soldats, & ensuite Hommes de Ville ) voulussent être divertis à leur manière, & ne pussent pas donner dans le goût des honnêtes gens, & des esprits cultivés, qu'il pouvoit y avoir parmi eux.

Ainsi les Joüeurs de flûte ajoutèrent aux premières règles de leur art, & les gestes du corps, & toutes ces superfluités que le luxe y a introduites, & furent vûs sur leurs échaffauts, se promenant avec de longues robes traînantes : ainsi la harpe, toute grave qu'elle est, & destinée aux choses sérieuses, reçût de l'augmentation dans ses sons par la multiplication de ses cordes ; & enfin, le Chœur pour s'accommoder à l'esprit du siècle, reçût aussi du changement, & dans l'élocution, & dans la pensée : car l'élocution pour s'accorder à l'éloquence du temps qui aimoit la rapidité, fut obligée de souffrir des tours d'expression hardis, & des manières de parler jusques-là inouïes :

& la pensée ( pour suivre aussi cette même inclination ) ne roulant que sur de grandes Sentences , & mêlant toujours parmi les préceptes quelque chose de prophétique , ne différoit presque en rien des Oracles de Delphes.

Et pour faire voir qu'on s'est moulé de tout temps sur le goût du siècle , c'est que les Poètes ( qu'on vit entrer en lice les premiers pour disputer entre eux ce bouc qui étoit le prix destiné à ceux qui avoient le mieux réussi à quelque pièce de Théâtre ) firent d'abord paroître sur la Scene des Satyres tous nuds & hideux à voir , & tâcherent d'égayer par des plaisanteries grossières la gravité de la Tragédie : parce qu'ayant à faire à un peuple yvrogne & déréglé , qui venoit à la représentation de leurs ouvrages au sortir des banquets sacrés, où ils se fouloient de vin & de viande , il falloit arrêter leurs esprits par quelque nouveauté qui fût de leur goût , & qui chatouillât leur inclination.

Cette licence d'introduire des Satyres dans la Tragédie , s'étant ainsi glissée dans les Ouvrages de Théâtre, tout ce que l'on peut faire aujourd'hui , c'est d'en corriger l'excès autant qu'il se peut : & si l'on trouve qu'il y a quelque plaisir de voir que des Satyres en belle humeur, tournent en

jeu les choses les plus sérieuses : ce mélange doit être conduit de telle sorte , que les personnages , qui doivent être graves & majestueux, comme les Dieux & les Heros , tiennent toujours leur rang , & ne descendent jamais qu'avec bienséance dans un commerce si éloigné de leur condition : car ne seroit-ce pas une chose choquante & ridicule , si ceux qu'on voit sous la pourpre & tous brillans d'or & de pierreries , oublioient si fort leur dignité , qu'on les vît après cela dans des gargottes parlant le langage des halles ?

Ce n'est pas que je prétende aussi qu'ils soient si entêtés de leur grandeur , qu'ils demeurent toujours guindés dans les nuës , & au plus haut de leur fortune , sans s'humaniser en aucune maniere , & n'oser rire quelquefois avec ceux qui sont au-dessous d'eux ; mais je dis seulement , qu'ils doivent garder en cela quelque mesure , & comme ils doivent s'élever sans ostentation & sans orgueil , ils doivent aussi sçavoir descendre sans bassesse & sans indignité.

En un mot , il en doit être à peu-près de cette Tragédie , ( que les Anciens appelloient Satyrique , à cause des personnages des Satyres qu'on y introduisoit ) comme d'une Dame de qualité , qui se trouvant dans la joye générale de quelque fête

célèbre , bien qu'elle trouve indigne de sa condition de danser en public , ne laisse pas néanmoins de donner quelque chose par complaisance à la solemnité du jour pour ne troubler pas la Fête ; mais qui dans sa danse garde toujours la bienséance , & ne s'abandonne jamais à des postures indécentes. Ainsi la Tragédie ( dont l'air noble & le caractère élevé ne supporte qu'à regret les bouffonneries & les turlupinades ) lorsqu'elle se trouve engagée d'y descendre , ne s'y doit pas abandonner tout-à-fait ; mais elle doit faire connoître sans affectation , qu'elle se fait quelque violence de les souffrir ; enfin si elle badine quelquefois , elle doit badiner noblement , sans qu'il lui échappe rien d'indécent , & qui déroge à la gravité dont elle fait profession.

C'est ainsi qu'on doit ménager la pudeur de la Tragédie : & il faut même que les personnages satyriques , quand ils ont l'honneur d'y être introduits , ne disent pas toujours les choses par leur nom ; mais il est beaucoup mieux qu'ils parlent en mots couverts , pour ne pas allarmer les oreilles chastes.

Il ne suffit pas d'avoir remarqué de quelle maniere les personnages de la Tragédie se doivent distinguer des Satyres ; l'on doit aussi remarquer que le caractère des Saty-

res doit être différent de celui des Bouffons & des Comiques ordinaires du Théâtre : la raison en est , que ceux-ci jouent le rôle des personnes qui vivent dans l'enceinte des Villes , & dans la société humaine : au lieu que ceux-là jouent le rôle des gens sauvages & nourris dans les bois , loin du commerce des hommes : ainsi , par exemple , il doit y avoir de la différence entre le langage de Dave , & de ses Compagnons , ( dont toute l'inclination doit être de sçavoir joier quelque tour de fourberie pour excroquer finement l'argent de quelque bonhomme ) & le langage du Pere Silene & des débauchés de sa suite , dont tous les sentimens & toutes les expressions doivent tenir quelque chose de la rudesse des Forêts , & sentir l'école du Dieu des Yvrognes , dont on leur a commis l'éducation.

L'on prend un si grand plaisir de voir que les fictions des Poètes suivent la nature des choses que l'on connoît , que tout le monde s'imagine d'abord qu'il n'est rien de plus aisé que d'en faire autant ; cependant ces graces naturelles sont d'autant plus difficiles à imiter , qu'elles paroissent aisées à ceux qui ne connoissent pas ce qu'elles coûtent , & qui d'ordinaire , après avoir bien sué & bien travaillé pour y parvenir , s'en trouvent bien éloignés ; en un

mot , ces fictions ingénieuses , ces imitations naïves , ce mélange bien concerté de ce que chaque chose a de convenable , fait un si bel effet , & donne un tel prix aux ouvrages , qu'il n'est point de sujet ( quelque vulgaire & trivial qu'il puisse être ) qui , conduit & manié de la sorte , n'ait une grace & une beauté toute singulière , & ne fasse honneur à celui qui l'a traité de la sorte.

Pour être persuadés de cette vérité , revenons , je vous prie , aux Faunes & aux Satyres. Ne seroit-ce pas une chose choquante , si ceux que tout le monde sçait être sortis du fond des Forêts , paroissent instruits du tracas & des intrigues des villes , comme s'ils étoient nés dans les carrefours , & qu'ils eussent passé toute leur vie dans les marchés & dans les places publiques , ou qu'ils affectassent dans leurs vers une douceur & une délicatesse puérile ? Vous voyez , sans doute , que les gens de bons sens seroient choqués d'une telle conduite.

Ce n'est pas aussi que je prétende que les Satyres , pour bien faire les Satyres , prononcent des mots sales , & vomissent toutes sortes d'ordures ; car bien que les gens de la lie du peuple approuvassent ce langage , il est certain que les honnêtes gens , dont on doit principalement consulter le

goût, bien loin d'applaudir à ces infamies, en feroient assurément scandalisés, & ne les prendroient pas en bonne part.

L'Art Poétique est d'une si vaste étendue, & demande tant de précautions, que pour y réussir parfaitement, il ne suffit pas de sçavoir plaire à l'esprit, & toucher le cœur suivant les regles que nous venons de donner ; mais, il faut encore sçavoir chatoüiller l'oreille par la cadence harmonieuse des vers, & par les sons agréables qui forment ce je ne sçai quoi qui réjouit & qui enchante dans la Poësie : & bien que ces différentes cadences semblent être l'ouvrage du hazard ou du caprice des Poëtes, si l'on y prend garde de bien près, l'on trouvera qu'elles sont fondées sur la raison & sur une conduite tout-à-fait ingénieuse.

Voulez-vous être persuadés de cette vérité par l'exemple des vers Iambiques ? & vous jugerez après cela de la conduite qu'on a tenuë dans la composition des autres : Il faut sçavoir que ces vers Iambiques étoient autrefois composés de six pieds iambes, & vous n'ignorez pas qu'on appelle un pied iambe deux syllables, dont la première est brève, c'est-à-dire, se prononce avec vitesse ; & la dernière longue, c'est-à-dire, se prononce lentement. Mais lorsqu'on vint à consulter l'oreille sur la ca-

dence de ces sortes de vers , l'on prit garde à deux défauts considérables ; le premier , que comme ces vers étoient composés de six pieds semblables , ils frappoient six fois l'oreille par un même son ; ce qui étoit désagréable & ennuyeux : & le second , qu'ils couloient avec trop de rapidité ; ce qui étoit cause que les choses qui y étoient dites , n'avoient pas le temps de faire impression sur l'esprit. Pour remédier tout à la fois à ces deux défauts , on s'avisa judicieusement de mêler dans ces Vers les pieds qu'on appelle Spondées , qui sont composés de deux syllables longues ; & ainsi , par la lenteur de cette mesure , l'on diversifia le son de ces Vers , & l'on modifia en même-temps la rapidité de leur cadence.

Mais voyez combien en cela même on prit de précautions pour la douceur de l'harmonie : c'est , que bien qu'on reçût les Spondées dans les vers Iambiques , l'on établit néanmoins que l'iambe , ( auquel on faisoit perdre quelque chose de ses droits en lui associant un étranger ) demeureroit toujours dans le second , dans le quatrième , & dans le dernier pied du Vers , pour empêcher qu'on ne rencontrât deux Spondées de suite , à cause qu'ils auroient produit une trop grande lenteur ;

& ainsi par le mélange bien concerté de deux qualités opposées qui s'entreprêtent du secours l'une à l'autre, l'on diversifie agréablement la cadence de ces Vers, en se donnant bien de garde de les laisser tomber ni dans l'un, ni dans l'autre excès.

Le Poète Accius, ( pour avoir négligé ce dernier précepte, & pour n'avoir pas conservé au pied iambe les places que nous lui avons marquées ) a laissé au sentiment de tout le monde, de la rudesse & de la dureté dans ces grands & sententieux Vers que nous avons de lui; & bien que ceux du Poète Ennius ( qui l'a imité en cela ) soient récités avec emphase sur le Théâtre, ceux qui ont l'oreille délicate ne se laissent pas imposer par les charmes de la prononciation, & reconnoissent facilement, ou qu'il y a de la négligence dans ses Vers, à cause qu'il n'y a pas employé tout le temps & tout le travail nécessaire, ou qu'il a véritablement ignoré les regles de l'Art, ce qui est une faute qui n'est pas pardonnable.

Je dis que ceux qui ont l'oreille fine & délicate ont fait cette remarque; car tout le monde ne juge pas également de la mélodie des Vers : delà vient que l'on a souvent fait grace sur cela à nos Poètes Latins, ce qui n'est pas trop à leur avantage; car la grace qu'on leur a faite, ne justifie

pas leurs fautes ; mais fait voir seulement qu'ils ont eu à faire à des gens , qui ne connoissant pas leurs défauts , n'étoient pas en état de les en reprendre.

Que doit donc faire , à votre avis , un habile Auteur ? Lui conseillerez-vous d'écrire négligemment & à l'avanture , sur ce fondement , que peu de gens prendront garde à ce qui lui aura échappé contre les regles de l'Art ? ou bien trouvez-vous que ce soit plus sagement fait , qu'il s'imagine que tout le monde découvrira d'abord toutes ses fautes , & que dans cette pensée il s'applique à n'en commettre aucune pour n'avoir pas besoin de pardon ? Je ne pense pas qu'il soit difficile à se déterminer sur cela , puisqu'il vaut , sans doute , beaucoup mieux qu'un Auteur prenne ce dernier parti. Car enfin , si son ouvrage ne mérite pas d'ailleurs d'être loüé , il aura au moins cet avantage , qu'on ne pourra lui reprocher aucune faute.

En un mot , voulez-vous des guides assurés pour vous enseigner la route qu'il faut tenir ? Proposez - vous pour exemple , les Auteurs d'entre les Grecs qui ont le mieux écrit ; lisez-les sans cesse , feuilletez-les jour & nuit , & vous vous ferez une habitude d'écrire comme eux , en imitant leur pureté & leur exactitude.

Je pardonne à nos ayeux qui ne vivoient pas dans un siècle si éclairé que le nôtre, d'avoir donné des éloges à la versification licentieuse de Plaute, & à ses fades plaisanteries ; & d'avoir admiré ces choses trop bonnement, pour ne pas dire trop sottement : mais pour nous, qui sçavons mettre de la différence entre un bon mot dit de bonne grace & une raillerie grossière & mal tournée ; pour nous, qui ne pouvons souffrir aucune fausse cadence, qui sommes versés à compter sur nos doigts la mesure de toutes sortes de Vers, & à consulter l'oreille sur leur harmonie ; nous devons avoir le goût un peu plus délicat, & nous mouler sur des patrons plus exacts & plus achevés.

Ce n'est pas assez d'imiter ceux qui ont le mieux écrit, il faut, s'il est possible, les surpasser & renchérir par-dessus ce qu'ils nous ont appris ; c'est ainsi que les plus beaux Arts ont été amenés à leur perfection, & que la Tragédie a été portée à cette élévation où elle est parvenue, puisqu'il est certain que sa naissance est aussi basse & aussi ridicule qu'on la puisse imaginer.

Thespis, Poète Grec, fut le premier qui défricha cette matiere, & voici ce qui lui en donna l'occasion. On raconte qu'un jour Icarius, ( qui étoit Seigneur d'un pe-

tit village nommé Icaria , dans le voisinage d'Athenes ) ayant trouvé dans ses vignes une chèvre qui ravageoit ses raisins , la fit écorcher , & après en avoir fait enfler la peau , il la donna à ses payfans pour s'en divertir. On étoit dans la saison des vendanges ; & comme le vin nouveau met en belle humeur , cette troupe rustique s'étant couronnée de Pampres , & barboüillé le visage avec de la lie , se mit à sauter autour de cette peau , en dansant , & en folâtrant. Il arriva cependant que , ce que le hazard avoit fait naître cette année-là , fut renouvelé les années suivantes dans la même saison , & passa ensuite en coutume dans toutes les bourgades voisines. Ce ne fut pas tout , ces payfans ainsi déguisés , & suivis de la foule que ce spectacle attiroit de tous côtés , prirent de là occasion d'aller impunément chanter des injures en cet équipage devant les portes des Bourgeois d'Athenes , dont ils avoient reçu quelque mauvais traitement : & le Poëte Thespis s'avisa de composer des chansons satyriques pour ces nouveaux Acteurs , & leur apprit à monter sur des tombereaux , pour aller plus commodément d'un côté & d'autre. Eschilus ensuite fixa cette troupe ambulante sur un échaffaut , inventa les personnages , le fameux Cothurne , les habits de Théâtre ,

422 PARAPHRASE DE L'ART  
& (au lieu de Chançons & d'Invectives)  
leur apprit à réciter des Vers graves & ma-  
jestueux. Voilà l'origine de la Tragedie.  
Si cette chevre ne fût pas entrée dans les  
vignes d'Icarius, peut-être seroit-on privé  
de ce divertissement.

La Comedie lui succeda bien-tôt avec  
un applaudissement universel. Mais la li-  
cence que les Poëtes s'y donnerent d'abord  
d'y mêler des invectives, fut portée à un  
tel excès, qu'elle mérita d'être réprimée  
par la rigueur des Loix : elle le fut aussi,  
& ces concerts satyriques qui ne reten-  
tissoient que d'injures, se voyant dépouil-  
lés du droit de médire, dont ils étoient  
en possession, furent contraints de se tai-  
re honteusement par la crainte du châti-  
ment.

Nos Poëtes Latins qui suivirent en cela  
de bien près les Poëtes Grecs, ne mirent  
rien en oubli pour réussir, & firent essai de  
toutes sortes de sujets, soit graves, soit  
Comiques; on peut dire à leur avantage  
qu'ils n'acquirent pas une réputation me-  
diocre, lorsqu'ils osèrent bien quitter les  
traces des premiers inventeurs pour s'atta-  
cher à d'autres matieres qu'à celles qui  
avoient été déjà traitées, & célébrer sur  
la Scene les actions des Romains, soit cel-  
les qui étoient susceptibles de l'élévation

du caractère tragique , soit celles qui ne demandoient que la simplicité du Comique : & je pourrois dire à notre avantage que Rome feroit autant renommée par la gloire des belles Lettres , que par celle des Armes , si nos Poètes vouloient prendre la peine de s'attacher un peu plus qu'ils ne font à finir leurs ouvrages , & si ( sans se rebuter du travail ) ils mettoient plus de tems qu'ils n'en employent à les composer.

Vous donc ( mes chers Pisons ) qui écrivez dans un beau siècle , & qui ( étant sortis de l'illustre sang de Numa Pompilius ) êtes obligés de songer à la gloire du nom Romain , aussi bien qu'à votre propre réputation ; vous qui par toutes ces considérations êtes plus exposés en vûe que les autres ; donnez-vous bien de garde de produire témérairement vos ouvrages , s'ils n'ont pas été châtiés avec la dernière exactitude , & ne les exposez pas au public , que vous ne les ayiez retouchés plusieurs fois ; en un mot , jusques à ce que vous leur ayiez donné toute la perfection dont vous êtes capables.

Il ne faut pas néanmoins que cctte trop grande application possède un Poète à tel point , qu'elle le rende sombre , farouche , & l'oblige à se refuser , comme font la plupart , les choses qui regardent ou la pro-

preté, ou la commodité de la vie ; en sorte qu'à son air taciturne & négligé il se fasse distinguer des autres hommes. Je sçai bien qu'à cause que Democrite ( qui en fait de Poësie donnoit tout à la Nature , & presque rien à l'Art ) qu'à cause , dis-je , que ce Philosophe a dit en raillant que l'on chassoit du Parnasse tous ceux qui étoient faits comme les autres gens , & qui avoient l'air sensé ; la plupart des Poètes ( ne prenant pas garde que Democrite aimoit à plaisanter ) affectent sottement pour être reçûs dans la Confrairie , d'être crasseux & mal-propres ; & sont si jaloux de leurs ongles , & de leurs barbes , qu'ils n'oseroient y faire toucher : Je sçai que comme des hibous ils cherchent la solitude & évitent soigneusement les bains , de peur d'y laisser leur crasse : & je sçai qu'ils font tout cela , parce que chez eux , c'est un titre de bel esprit & de grand Poète de n'avoir jamais donné au Barbier Licinus à ajuster les cheveux de ces têtes folles , que tout l'Ellebore des Anticires ne sçauroit rendre saines.

Mais en vérité n'est-ce pas la plus haute folie qui puisse tomber dans l'esprit ? A ce compte là j'avouë de bonne foi que ( si pour réussir en Poësie , il ne faut qu'avoir cet air triste , hideux & melancholique ) je suis bien fou de me purger tous le Printems

tems comme je fais , pour emporter la bile qui me donne la jaunisse , puisque ( sans cette précaution ) j'aurois le visage si pâle & si défait , que si cela servoit de quelque chose à être bon Poëte , je vous répons qu'aucun ne feroit de plus beaux vers que moi. Au reste je ne me vante pas en cela de trop , la chose ne seroit pas fort mal-aisée , s'il ne faloit que pratiquer les maximes de ces gens-là : vraiment suivant les préceptes que je donne , je n'oserois avoir une telle présomption , & j'avouë que tout ce que je puis faire , c'est d'enseigner aux autres ce qu'on est obligé d'observer pour bien écrire , sans prétendre de le pouvoir pratiquer moi-même : heureux encore si je leur puis apprendre ce que je ne me vante pas de sçavoir exécuter , & si je puis faire en cela comme les pierres dont on se sert à aiguïser qui communiquent au fer une qualité qu'elles n'ont pas elles-mêmes !

Voulez-vous donc , mes chers Pisons , qu'au lieu de ces imaginations extravagantes , je vous enseigne où les Poëtes doivent puiser toutes leurs richesses ? voulez-vous que je vous dise ce qui produit , & ce qui forme la belle Poësie , ce qui apprend à discerner la véritable éloquence d'avec la fausse , ce qui montre jusques où l'excellence de l'Art peut être portée , & jus-

ques où l'erreur & l'ignorance nous peuvent entraîner ? Pour vous le dire en un mot , le fond & la source de toutes ces choses , c'est la vertu de la véritable sagesse.

Il faut que les Auteurs commencent par être sages & honnêtes gens , s'ils veulent bien écrire , au lieu d'être insensés & visionnaires , comme se l'imaginent follement ceux qui ont pris au pied de la lettre la raillerie de Democrite. Voyez les écrits des Disciples de Socrate ; la beauté & la pureté de leurs ouvrages est un fruit de la candeur & de l'innocence de leur vie. Si vous voulez avoir l'esprit rempli de belles pensées , ayez dans l'ame un grand fond de vertu , & vous verrez que tout ce que vous produirez coulera sans peine d'une si riche source. Celui qui est bien instruit des obligations où son devoir l'engage envers sa Patrie ; celui qui sçait rendre à ses amis tout ce que les loix de l'amitié demandent ; à ses pere & mere , l'honneur & la révérence qui leur sont dûës ; à ses freres , ce que le droit du sang exige de lui ; à ses hôtes , & à ses voisins , ce à quoi l'hospitalité & la civilité l'engagent : celui qui connoît exactement les devoirs d'un Sénateur , d'un Magistrat , & d'un Général d'Armée , enfin qui non seulement sçait toutes ces choses ; mais qui dans les occasions est

en état de les pratiquer, celui là sans doute sçaura parfaitement bien aussi dans ses Ouvrages, donner à chacun son véritable caractère ; tous les portraits qu'il fera auront du rapport au naturel, toutes ses imitations seront naïves & bien entendues : parce qu'un tel Auteur tire toutes ses pensées de son propre fond, & sent lui-même le premier les choses qu'il veut exprimer & faire sentir aux autres.

J'aurais donc de dire qu'avec toutes ces qualités un Auteur ne manquera jamais de réussir ; car quand il ne posséderoit pas toute l'adresse de l'Art, & n'auroit pas une grande politesse, il est certain qu'au moins il imitera parfaitement bien la Nature, & c'est ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Art de bien écrire. N'avez-vous pas remarqué aussi-bien que moi, que souvent une piece de Théâtre ( qui n'aura que cette seule beauté de bien convenir au lieu où est la Scene, & aux mœurs & aux manieres de ceux qu'on y représente ) bien qu'elle ne soit pas ornée des graces de l'éloquence & de la richesse des expressions ; n'avez-vous pas, dis-je, remarqué qu'une telle piece attachera davantage l'esprit, & donnera plus de satisfaction, que celle dans laquelle l'on trouvera véritablement une belle versification, mais dépourvûe de sens

& de solidité, & qui ne contiendra que des bagatelles qui feront plus de bruit aux oreilles, que d'impression sur les cœurs?

Difons-le donc encore une fois, c'est aux Grecs à qui toutes les Muses ont ouvert tous leurs trésors, & auxquels il a été donné de ſçavoir & bien écrire, & bien parler ; parce qu'ils mêloient ( comme nous venons de dire qu'il faut le faire ) l'Etude de la vertu à l'Etude des belles lettres, & que la réputation & la gloire étoient les feuls objets de tous leurs defirs.

Au lieu de ces nobles ſentimens qui peuvent feuls élever l'eſprit à de belles productions, à quoi eſt-ce, je vous prie, qu'on exerce les jeunes gens de Rome ? on les élève à amaffer des richesses : on leur apprend avec ſoin les regles de l'Aritmétique, à diviſer une ſomme en cent parties : on les inſtruit à ce qu'on appelle l'addition, & la ſouſtraction. Prenez la peine d'interroger ( ſur toutes ces belles queſtions ) le fils de l'uſurier Albinus, il ne manquera pas de vous ſatisfaire, & répondant doctement à tout ce que vous lui demanderez, vous le jugerez aſſûrément capable de conſerver les richesses que ſon pere lui a acquiſes.

Après cela peut-on prétendre que des Eſprits poſſédés de ces ſoins, & que le

desir de devenir riches dévore incessamment ; peut-on bien prétendre , dis-je , qu'étant une fois gâtés de cette maudite roüille , ils soient jamais capables de faire des vers qui méritent qu'on les enduise avec du suc de Cedre , ou qu'on les enferme dans des cassettes faites avec du bois de Cyprez pour les empêcher de périr ? Il y auroit sans doute de l'injustice de le prétendre ; ces gens-là qui ne sçavent que compter leur argent , sont incapables de remplir les devoirs que se proposent les Auteurs dont les Ouvrages ne périssent jamais ; parce que ceux-ci ( au lieu d'être rongés des desirs sordides de ces esprits avares qui ne songent qu'à eux-mêmes ) négligent au contraire leurs propres intérêts pour s'appliquer à la satisfaction des autres : & tout leur but est , ou d'instruire , ou de plaire , ou de faire tous les deux ensemble en faveur du public.

Au reste si vous voulez instruire , expliquez en peu de mots les préceptes que vous aurez à donner , afin qu'on les conçoive promptement , & que vous rencontriez des esprits dociles à s'y soumettre , & fidelles à les retenir ; tout ce qu'on dit de trop en matiere d'instruction est rebutant , & l'esprit rassasié le rejette avec dégoût.

Si vous avez dessein de plaire , souvenez-

vous sur-tout de n'avancer rien dans vos fictions qui ne soit vrai-semblable, & n'abusez jamais de la complaisance que l'on a d'ajouter foi à tout ce qu'on vous permet de feindre, en voulant faire croire à vos Auditeurs des choses qui choquent le sens commun, comme le feroient par exemple ces fornettes, qu'on nous conte de ces forcieres, qui après avoir, dit-on, dévoré les beaux enfans dont elles sont avides, les tirent ensuite tous vivans de leurs entrailles.

Enfin un Auteur doit prendre garde qu'il a des gens de différent goût à contenter, & que par conséquent il faut que ses ouvrages soient assaisonnés d'une telle maniere qu'ils plaisent à tout le monde. Les gens de robe (par exemple) qui sont ordinairement graves & avancés en âge, comme les Senateurs, ne peuvent souffrir les Poëmes dont on ne sçauroit recueillir aucun fruit solide, & aucune bonne instruction : les Gens d'Epée & les Galans de la Cour comme les Chevaliers Romains, méprisent au contraire les ouvrages qui n'ont rien de recommandable que l'austerité des préceptes, & qui sont dénués d'agrémens. Ainsi vous voyez que pour plaire en général à tout le monde, & rendre un ouvrage achevé de tout point, il faut mê-

ler l'agréable à l'utile ; en un mot il faut plaire & instruire en même tems, afin que chacun y puisse trouver son compte.

Voilà le véritable caractère des Livres qui enrichissent les Libraires : & qui bien loin d'être ensevelis comme les méchans ouvrages dans la poussiere d'une boutique, sont portés par toute la Terre, & au-delà des Mers. Voilà les livres qui rendent les noms de leurs Auteurs célèbres par tout le monde, & dans la postérité la plus éloignée, en les faisant revivre long-tems après leur mort dans la mémoire des hommes.

Bien qu'il y ait tant de choses à pratiquer pour acquérir à juste titre la réputation de bien écrire, la difficulté ne doit pas vous rebuter, & vous faire perdre courage. On n'exige pas des Auteurs une perfection entiere : il y a certaines fautes qui sont si legeres qu'on veut bien les laisser passer à ceux qui écrivent, parce qu'en effet ils n'en sont pas absolument les maîtres. L'on pardonne à un habile Joueur de Luth de ne pincer pas toujours les cordes avec le même succès. On sçait bien que ces cordes rendent quelquefois des sons qui ne répondent pas à sa main & à son intention : Il peut arriver qu'il le demandera grave, & que la corde le rendra aigu. On suppose aussi qu'un Archer, si adroit

qu'il soit à tirer de l'arc , ne donne pas toujours où il vise ; il suffit à l'un & à l'autre pour être estimés que celui-là touche bien le luth , & que celui-ci tire juste.

Il en est de même d'un Auteur : pourvu que ses Ouvrages soient remplis de grandes beautés , on ne sera pas scandalisé qu'il y ait laissé glisser quelques fautes de peu de conséquence , soit par sa propre faute , soit à cause que nous ne sommes pas parfaits , & que nous ne pouvons pas éviter ( quelque précaution que nous prenions ) que tout ce que nous faisons ne se sente un peu de la foiblesse de notre nature.

Ce n'est pas qu'il faille étendre trop loin cette tolerance : On ne seroit pas d'humeur de souffrir toujours ce qu'on supporte quelquefois par complaisance : & comme un Copiste de Livres ne seroit pas pardonnable s'il retomboit toujours dans la même faute dont il auroit été repris , & que l'on se moqueroit avec raison d'un Joueur de Luth qui reviendrait toujours à faillir sur la même corde : l'on traiteroit aussi tout de même un Auteur qui négligeroit de se corriger avec trop de nonchalance : & tout ce que l'on pourroit faire à son égard seroit de rendre à ses ouvrages la même justice que l'on rend à ceux du Poëte Cherilus : On l'admire avec plaisir dans  
les

les endroits de son Livre, qui sont dignes d'être admirés, mais en même-tems aussi l'on a du mépris & du rebut pour les endroits qui le méritent.

Vous me direz sans doute qu'Homere lui-même tout grand Poëte qu'il étoit, s'est bien oublié quelquefois : je l'avoüe ; mais enfin dans un Ouvrage aussi long que le sien, il n'est pas possible que l'esprit veille sans cesse, & soit toujours également tendu : d'ailleurs, comme nous avons déjà dit, il en est de la Poësie comme de la Peinture ; il y a certains endroits dans les Poëmes, qui, plus on les examine de près, plus ils paroissent beaux ; il y en a d'autres, qu'il ne faut pas regarder de si près : les uns ne sont pas faits pour être exposés au grand jour, & pour être examinés avec la dernière exactitude ; les autres peuvent soutenir la plus vive lumière, & la critique la plus rigoureuse : enfin les uns ont été faits pour plaire à la premiere vûë ; mais les autres ont été travaillés pour être vûs & revûs avec plaisir.

Celui qui ne connoît pas toutes ces délicatesses, ne doit pas se mêler d'écrire ; & trouvez bon sur cela, ( vous-même, cher Pison, qui êtes l'aîné de votre maison, vous qui êtes déjà très-judicieux par vos propres lumieres, & que les instructions de votre

illustre pere perfectionnent tous les jours )  
 trouvez bon, je vous prie , que je vous dise  
 ici une chose sur laquelle je vous conseille  
 de faire sérieusement réflexion , c'est en un  
 mot qu'il y a certaines professions dans les-  
 quelles la mediocrité de mérite peut être  
 soufferte en quelque maniere : on supporte  
 par exemple un Orateur , bien qu'il n'ait  
 pas toute l'éloquence de Messala Corni-  
 nus : on supporte un Jurisconsulte , bien  
 qu'il n'ait pas un si profond sçavoir qu'Au-  
 lus Casselius ; & quoique l'un & l'autre n'ex-  
 cellent pas dans leur Art , ils ne laissent pas  
 d'être estimés , & d'avoir leur prix ; mais  
 pour la Poësie , il n'en va pas de même : il  
 y faut exceller , ou ne s'en mêler point du  
 tout. Les Poètes médiocres ne peuvent  
 prétendre à aucune sorte d'estime , il n'y  
 en a point pour eux ; les Dieux ni les hom-  
 mes n'ont pas encore trouvé bon , & n'ap-  
 prouveront jamais qu'on leur eleve des co-  
 lonnes , pour y graver leurs noms , ou pour  
 y étaler les affiches de leurs Ouvrages.

La raison de cela est que tout ce qui a  
 été inventé pour le divertissement , doit  
 être d'une excellence parfaite , ou n'est pas  
 supportable : & tout de même que l'on  
 trouble plutôt la joye d'un repas , que l'on  
 n'y contribue au plaisir , si l'on y mêle une  
 symphonie discordante , si l'on parfume la

tête des conviés avec des odeurs désagréables, & si à cause de la rareté seulement on s'avise d'y servir des mets rebutans, comme font les vieux pavots blancs assaisonnés avec du miel de Sardaigne, que les herbes & les fleurs de cette Isle rendent amer & de mauvais goût; tout de même, dis-je, que toutes ces choses ne servent qu'à troubler la joye de la table, si elles ne sont exquisés, parce qu'on s'en peut passer, & que c'est seulement pour le plaisir qu'elles sont introduites; il en est de même de la Poésie, (comme elle n'a été inventée que pour plaire, & que l'on s'en pourroit facilement passer, si on vouloit) si elle n'est exquisite, & du premier ordre; si comme la Musique, elle n'a de la mélodie; si comme les parfums, elle n'est agréable; si comme le miel, elle n'a une douceur naturelle, elle est dégoûtante & ennuyeuse, & l'on n'en fait aucun compte.

Cependant c'est une chose étrange que la manie de la plûpart des gens sur ce chapitre-là. Ceux qui n'excellent point à joüer de la flute, du chalumeau, ou des autres instrumens champêtres, se donnent bien de garde d'en joüer en public; ceux qui n'excellent point à jeter le palet, ou à faire tourner la toupie, ne se commettent point aux yeux de tout le monde

parce que les uns & les autres craindroient de s'exposer à la risée des spectateurs, qu'ils s'attireroient justement par leur imprudence : cependant il n'est que trop vrai que ceux qui n'entendent rien en Poësie, ne laissent pas d'avoir la demangeaison de faire des vers, & de les produire ; & pourquoi ( me dira quelqu'un de ces gens là ) n'en ferois-je pas ? Ne suis-je pas né libre, n'ai-je pas du bien ? ne suis-je pas honnête homme ? Pourquoi ne me fera-t-il pas permis comme aux autres de faire des vers, & de les montrer ? Voilà comme certaines gens raisonnent.

Je sçai, mes chers Pisons, que vous êtes bien éloignés de ces sentimens ; je sçai que vous êtes persuadés que l'on ne doit pas faire violence à son naturel, & que vous n'entreprendrez jamais d'écrire ( comme l'on dit ) en dépit des Muses : mais pourtant comme vous pourriez vous flater sur les Ouvrages que vous avez faits en votre jeunesse par la complaisance que nous avons tous pour nos productions ; je vous conseille avant que de les produire, de les soumettre au jugement du sçavant Critique Metius Tarpeius, & de bien consulter le sentiment de votre pere ou le mien propre, si vous m'en jugez capable.

N'ayez pas sur-tout cette impatience que

l'on remarque dans la plûpart des Auteurs, de vouloir produire leurs ouvrages aussitôt qu'ils sont faits ; il vaut beaucoup mieux les garder long-tems dans le cabinet, que de les publier avec trop de précipitation : parce que tandis qu'on les tient en son pouvoir, on est toujours en état de corriger ce qu'on veut, au lieu qu'il n'y a plus de retour quand on les a une fois donnés au public.

Pensez-vous que si les premiers Poètes n'avoient pas observé tous ces préceptes, & n'avoient pas gardé toutes ces précautions ; la Poésie eût jamais produit ces fruits & ces grands avantages que le monde en a recueilli ? Non sans doute, car lorsque les Dieux voulurent bannir de la terre la ferocité & la barbarie qui y régnoient autrefois, ils inspirèrent cette sage conduite au divin Orphée, pour être l'interprète de leur volonté : ce fut en pratiquant ces enseignemens que cet homme extraordinaire (mettant la dernière main à ses Ouvrages, & leur donnant ce charme secret, qui eut le pouvoir d'humaniser les hommes sauvages qui vivoient de son tems) il les détourna des meurtres auxquels ils étoient adonnés, & leur fit perdre la brutale coutume qui étoit parmi eux de se nourrir de chair humaine.

C'est à cause de cela que l'on a dit de lui, qu'il avoit scû, par les charmes de ses vers, & par la mélodie de ses chansons, adoucir la cruauté des Tigres & la rage des Lions; c'est à cause de cela même, qu'on a dit aussi du Poëte Amphion, qu'il avoit bâti les murailles de Thebes au son de sa Lire, & que les pierres venoient d'elles-mêmes se placer où il vouloit, attirées par les enchantemens de l'harmonie : voulant signifier par là, que ce Poëte par les charmes de la Poësie avoit persuadé aux hommes de son tems de quitter les bois, où ils vivoient parmi les bêtes, pour se retirer dans l'enceinte des villes.

C'est ainsi que les premiers Poëtes, en donnant à leurs vers la dernière perfection, trouvèrent le secret d'apprendre aux hommes plusieurs choses, qu'ils ne se feroient jamais donné la peine d'examiner; c'est ainsi qu'ils leur apprirent à distinguer le droit des gens, qui regarde ce que tous les hommes de la terre sont obligés de garder les uns envers les autres, d'avec le droit particulier qui n'est autre chose que les loix civiles, le droit écrit, & les coutumes, sous lesquelles certains peuples sont assujettis : c'est ainsi qu'ils leur apprirent à separer les choses saintes, d'avec les prophanes, & les loix de la Religion, d'avec

les ordonnances politiques; c'est ainsi qu'ils leur enseignèrent à bâtir des villes pour y vivre dans une douce société, à condamner le concubinage, & à fixer l'amour vague & licencieux, en le soumettant aux loix du mariage. Enfin ils les obligèrent par ce moyen à graver les premières loix sur des tables de bois, pour être exposées aux yeux de tout le monde, afin que chacun se maintînt dans son devoir.

Voilà le fruit des premiers beaux vers qui ont paru dans le monde; voilà ce qui a rendu célèbres les noms des premiers Poètes, & qui les a fait estimer des hommes divins & exuaordinaires; & voilà en un mot ce qui a donné à la Poësie cette haute réputation qu'elle s'est acquise.

Ce ne sont pas là les seuls avantages qu'on a tirés de la perfection de ce bel Art. Après ces premiers Poètes dont nous venons de parler, l'illustre Homere & le pathétique Thirtée se servirent du secours de la Poësie pour aiguïser le courage des gens de guerre, & pour allumer dans leurs ames cette ardeur Martiale, qui les anime dans les combats. Ce n'est pas encore tout, les Dieux mêmes pour faire honneur à la Poësie; voulurent que leurs Oracles s'expliquassent par le ministère des vers, & choisirent ce langage pour prédire aux hom-

mes les divers accidens de leur vie : les Rois de la terre , qui après les Dieux tiennent le premier rang dans le monde , voulurent bien permettre aussi qu'on se servit du secours & de l'entremise des Muses pour mériter leurs faveurs & acquérir leurs bonnes grâces : enfin c'est à la Poësie que nous devons ( parmi tant d'autres plaisirs qu'elle nous donne ) les divertissemens du théâtre, ces jeux charmans qui nous délaissent si agréablement de nos plus pénibles travaux & de nos plus longues fatigues.

J'ai bien voulu , mes chers Pisons , vous porter à faire réflexion à toutes ces choses, afin que le nom de Poëte Lirique , qui semble aujourd'hui odieux , ne vous scandalise pas , à cause que la plûpart des gens ( qui ne connoissent pas le mérite des vers ) traitent Apollon de Chantre & de Violon.

Après cela peut-être seriez-vous bien aise de sçavoir , si c'est à l'Art , ou à la Nature, que l'on doit l'excellence de la Poësie. A vous dire ce que j'en pense, comme je ne vois pas ce qu'on peut attendre de toutes les regles de l'Art sans une heureuse naissance, je ne vois pas aussi ce qu'on peut espérer du plus beau génie, s'il n'est cultivé par les regles de l'Art : & pour moi je suis persuadé qu'il ne faut point séparer ces deux choses , puisqu'elles se prêtent du se-

cours l'une à l'autre, & qu'elles concourent mutuellement à former un excellent oëſe.

Ce n'eſt, après-tout, qu'à force de travail & d'application, qu'on excelle en toutes choſes : vous n'ignorez pas les peines que ſe donnent en leur enfance, ceux qui ſe propoſent d'être un jour couronnés dans les jeux Olimpiques, & de remporter l'honneur de la courſe : vous ſçavez pour en venir là, combien ils ont ſué, combien il leur a fallu endurer, & du froid & du chaud, & avec quelle exactitude ils ſe ſont privés & du vin & des femmes : & vous n'ignorez pas auſſi que ceux qui dans les jeux Pithiques chantent ſur la flûte la victoire qu'Apollon remporta ſur le ſerpent Pithon, avant que de prétendre d'être couronnés en public, ſe ſont ſouvent exercés en particulier, & ne ſont parvenus à s'attirer l'admiration des ſpectateurs, qu'après avoir long-tems tremblé ſous la censure des maîtres.

Si nous étions nous-mêmes les diſpenſateurs des loüanges que nous voulons qu'on nous donne, il ne ſeroit pas beſoin de prendre tant de peine pour acquérir de la réputation ; mais par malheur il n'en va pas ainſi, & il faut mériter l'encens, ſi nous voulons qu'on nous en donne.

Je ſçai pourtant que les méchans Poètes ne font pas difficulté de ſe vanter eux-mêmes , voyant que perſonne n'a la charité de le faire , je ſçai qu'ils ont accoutumé de tenir ce préſumptueux langage : *Je viens de faire un Poëme admirable , me ſuive qui pourra , maudit ſoit le dernier à bien écrire , pour moi ce me ſeroit un affront inſupportable , ſi quelqu'un me gagnoit le devant ; je ne ſuis point , ajoûtent-ils , comme certaines gens qui au lieu de dire franchement du bien de leurs Ouvrages , ſont les premiers au contraire à les critiquer ; pour moi je tiendrois à bonte d'avoüer mes défauts , que les autres y prennent garde ſ'ils veulent ; voilà juſtement comme parlent ces ignorans préſumptueux.*

Il y a une autre confrairie de méchans Poètes , qui véritablement ne ſe donnent pas des louanges eux-mêmes , mais qui ne cherchent à réciter leurs Ouvrages qu'à des gens qui ne leur en puiſſent pas refuſer ; il n'eſt pas difficile , par exemple , à un Poète , qui a de belles terres , & beaucoup d'argent à l'intérêt , d'amaffer une troupe de flateurs , que l'eſpérance du profit attire de tous côtés auprès de lui , à peu-près comme la foule qui ſ'aſſemble autour d'un Crieur public , dans la vûe de gagner quelque choſe ſur les marchandises qu'il expoſe en vente.

Mais après-tout, celui qui est en état de traiter magnifiquement ceux dont il veut consulter le sentiment sur ses Ouvrages ; celui qui les récite à ceux pour lesquels il offre de cautionner, ou qui leur promet de les retirer de quelque méchant procès où ils sont engagés ; celui-là, dis-je, ne sera-t-il pas bienheureux, si parmi cette foule de gens intéressés il peut distinguer un véritable & sincère ami d'avec un fourbe & un dissimulé ?

Si vous voulez qu'on vous conseille avec sincérité sur vos Ouvrages, donnez-vous bien de garde de consulter de tels gens : au contraire, si vous avez obligé quelqu'un, ou que vous soyez prêt à le faire, ne prenez point ce temps-là pour lui réciter vos vers ; vous jugez bien qu'ayant le cœur encore tout plein du bienfait, qu'il auroit reçu, ou qu'il seroit prêt à recevoir, il ne manqueroit pas de s'écrier à chaque mot : O ! que cela est beau, que cela est fin, que cela est juste ! vous le verriez, sans doute, pâlir & s'extasier à chaque vers, comme s'il n'avoit jamais rien vû de pareil, vous verriez couler de ses yeux des larmes de joye qu'il ne pourroit pas vous refuser, il sauteroit, il frapperoit du pied en terre, & toutes ses actions vous feroient croire qu'il seroit charmé ; mais au fond seriez-

444 PARAPHRASE DE L'ART  
vous satisfait de lui voir ainsi jouïr la Comédie, vous qui sçavez que ceux qu'on prend à loüage pour pleurer aux enterremens, & qui ne s'affligent que par art pour gagner de l'argent, font cent fois plus de postures, que ceux qui sont affligés tout de bon. Il en est de même d'un flateur impudent, qui nous donne de fausses loüanges, il se démene bien davantage qu'un ami sincere, qui nous louë à propos sans faste & sans affectation.

Ne foyez pas surpris si je vous dis, que le sentiment des gens qui ont reçu de vous quelque bienfait, vous doit être suspect, il n'est rien de plus véritable : ne voyez-vous pas que les Rois sont exposés plus que les autres hommes à la dissimulation des flatteurs, parce qu'ils peuvent faire du bien à tout le monde ? & que c'est pour cela que l'on dit, que quand ils veulent connoître le fond du cœur de ceux qui les approchent, ( pour s'assûrer s'ils sont dignes de leurs faveurs ) ils sont obligés de les faire bien boire, & de se servir de l'usage du vin, comme d'une douce torture pour leur arracher la vérité qu'ils ont de la peine à découvrir autrement ?

C'est pour vous dire qu'il ne faut pas se fier à tout le monde, & que l'on ne doit jamais soumettre ses Ouvrages au jugement

de ceux, qui sous un beau dehors, & sous une franchise apparente, cachent un esprit trompeur & dissimulé : on doit plutôt jeter les yeux sur un juge sincère, éclairé, & incorruptible, tel qu'étoit autrefois Quintilius Varus, ce Poëte de Cremone, qui, lorsqu'on le consultoit sur quelque Ouvrage, prioit franchement ceux qui le lui présentoient, de corriger, ou de retrancher les endroits qu'il ne trouvoit pas à son gré ; & lorsque quelqu'un avoit inutilement essayé par deux ou trois fois de le contenter, & qu'il lui venoit dire qu'il ne pouvoit pas mieux faire, il lui conseilloit encore avec la même franchise de retoucher pour la dernière fois les vers rudes & mal-tournés, ou de les supprimer plutôt que de les laisser imparfaits ; mais si après cette ingénue déclaration, il rencontroit des esprits opiniâtres, qui aimassent mieux soutenir leurs fautes que de prendre la peine de les corriger, il ne leur disoit plus un seul mot, & sans se tourmenter inutilement, il ne contestoit pas davantage avec eux, & les laissoit seuls s'applaudir de leurs Ouvrages par l'amour propre, que chacun a pour soi-même, & pour tout ce qu'il fait.

C'est ainsi qu'en doit user un ami sincère & intelligent : il ne vous laissera point passer les vers négligés, il vous fera prendre gar-

de à ceux qui sont durs & rudes à l'oreille , il vous marquera ceux qui ne sont pas travaillés avec assez de soin , il fera sauter les ornemens trop fastueux & trop affectés , il vous obligera d'éclaircir les endroits obscurs , d'ôter les équivoques & les ambiguïtés , il vous montrera les choses qui ne sont pas en leur place ; en un mot , il fera de l'Ouvrage que vous lui présenterez, comme Aristarque a fait de celui d'Homere , sur lequel il a fait de si belles observations.

Un tel ami ne doit pas avoir sur tout cette dangereuse complaisance de certaines gens, qui disent sottement, qu'ils ne veulent pas choquer un ami pour peu de chose , & pour quelques bagatelles qu'ils pourroient critiquer dans ses Ouvrages.

Il arrive que ces bagatelles ( qu'on souffre par un excès de complaisance ) portent insensiblement celui en qui on les souffre, dans des fautes essentielles, qui ont des suites très-fâcheuses. Est-il rien ( par exemple ) de plus dangereux dans le monde, que d'être tourné en ridicule du côté de la Poësie ? & cela ne manque pas d'arriver , lorsqu'on a une fois donné mauvaise opinion de soi : ne vaudroit-il pas mieux alors à un tel homme qu'il fût infecté de quelque maladie contagieuse , que de cette maudite tache : puisqu'il est si facile aux honnêtes gens d'éviter l'abord d'un

méchant Poète , comme l'on évite celui d'un furieux & d'un lunatique ; & que les enfans ( qui ne connoissent pas le péril qu'il y a de l'aborder , parce qu'ils ne craignent pas qu'il leur récite ses Vers ) courent après lui dans les ruës , comme ils courent après les foux.

Ce n'est pas le seul danger où ces misérables sont exposés , on n'a point de compassion de leur folie , vous sçavez que si par hazard quelqu'un d'eux ( en rêvant après les chimères qu'ils ont ordinairement dans la tête , & errant de côté & d'autre en crachant , comme on dit , des vers empoullés ) vient à tomber dans quelque puits , ou dans quelque cloaque , ( ainsi qu'il arrive quelquefois à ceux qui chassent aux merles , pour regarder en haut avec trop d'attachement ) vous sçavez , dis-je , qu'un tel Poète a beau crier & hurler , afin qu'on le vienne tirer de-là : personne n'ose l'entreprendre ; car , enfin , que sçavent ceux qui le pourroient secourir en lui jettant une corde , si un homme , si extravagant , ne s'est point précipité lui-même de dessein prémédité ?

On sçait que le Poète Empedocles de l'Isle de Sicile , dans les accès de sa mélancholie , se précipita dans les fournaïses du Mont Ethna , s'imaginant follement que

si les hommes ne trouvoient pas son corps, ils se persuaderoient qu'il avoit été enlevé au rang des Dieux, & lui rendroient des honneurs divins.

Ainsi vous voyez que personne n'oseroit s'opposer à leur dessein ; puisque l'on a quelque raison de croire, que de donner la vie à un homme qui demande à mourir, c'est à peu-près commettre la même violence que de donner la mort à un homme qui demande à vivre.

Après-tout, qu'avanceroit-on de garantir une fois du péril, un Poète possédé de la folle envie de mourir pour acquérir de la gloire, puisqu'il n'en seroit pas plus sage une autre fois, & ne perdrait pas pour cela, & sa fureur, & sa manie ?

Ne semble-t-il pas que les Dieux ont permis que ces gens-là soient possédés de l'enthousiasme Poétique, pour leur faire expier quelque grand crime ? Ne semble-t-il pas qu'ils ont violé les sépulcres, foulé aux pieds les cendres de ceux qui leur ont donné la vie, ou commis quelque sacrilège ?

Considérez un peu dans les ruës un de ces furieux : à voir comme tout le monde évite sa rencontre, vous ne le prendriez pas pour un homme, mais pour une bête féroce : les sçavans & les ignorans prennent la fuite dès qu'il paroît, de crainte qu'il

qu'il ne les accable par le récit de ses vers : on a plus de frayeur de lui, qu'on n'en auroit d'un ours qui auroit échappé à ceux qui le gardent ; & ce n'est pas sans raison que l'on craint, car lorsqu'un tel Poète a une fois saisi quelqu'un, il l'assassine sans miséricorde par la lecture de ses vers extravagans , il n'y a point de quartier à attendre ; c'est une sangsue , il ne quitte point prise , qu'il ne se soit soulé lui-même , & qu'il n'ait épuisé toute la patience de celui qui l'écoute.

Vous voyez donc , mes chers Pisons , que la Poésie est un métier délicat , qui dégénère quelquefois en folie , & qu'il y a du danger de s'en mêler , quand on n'a pas reçu du Ciel une heureuse disposition ; enfin vous voyez combien il est important de se soumettre à tous les préceptes de l'Art , & de pratiquer exactement tous les avis que je viens de vous donner.

F I N.

---

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Oeuvres de Théâtre de M. de Brueys.  
A Paris le 22. Octobre 1734.

GALLIOT.

PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Sieur DALENÇON, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Les Oeuvres de Théâtre du Sieur de Brueys, contenant les Tragédies & Comédies de Gabinie, Asba, Lisimachus, le Grondeur en cinq Actes, le Muet, l'Important, l'Opiniâtre, les Emphyriques, le Sot-toujours-Sot, ou la Force du Sang, ou le Baron Paysan, l'Avocat Patelin; avec un Prologue & trois Intermèdes, les Quiproquo, & les Embarras du Derriere du Théâtre, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdites Oeuvres de Théâtre dudit Sieur de Brueys, ci-dessus spécifiées en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papiers & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel; & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de*

notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuille séparée, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement.

Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtième jour de Novembre l'an de grace mil sept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-neuvième, Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 648. fol. 655. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, article IV. à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris, ce 8. Janvier 1734.*

Signé, G. MARTIN, Syndic.

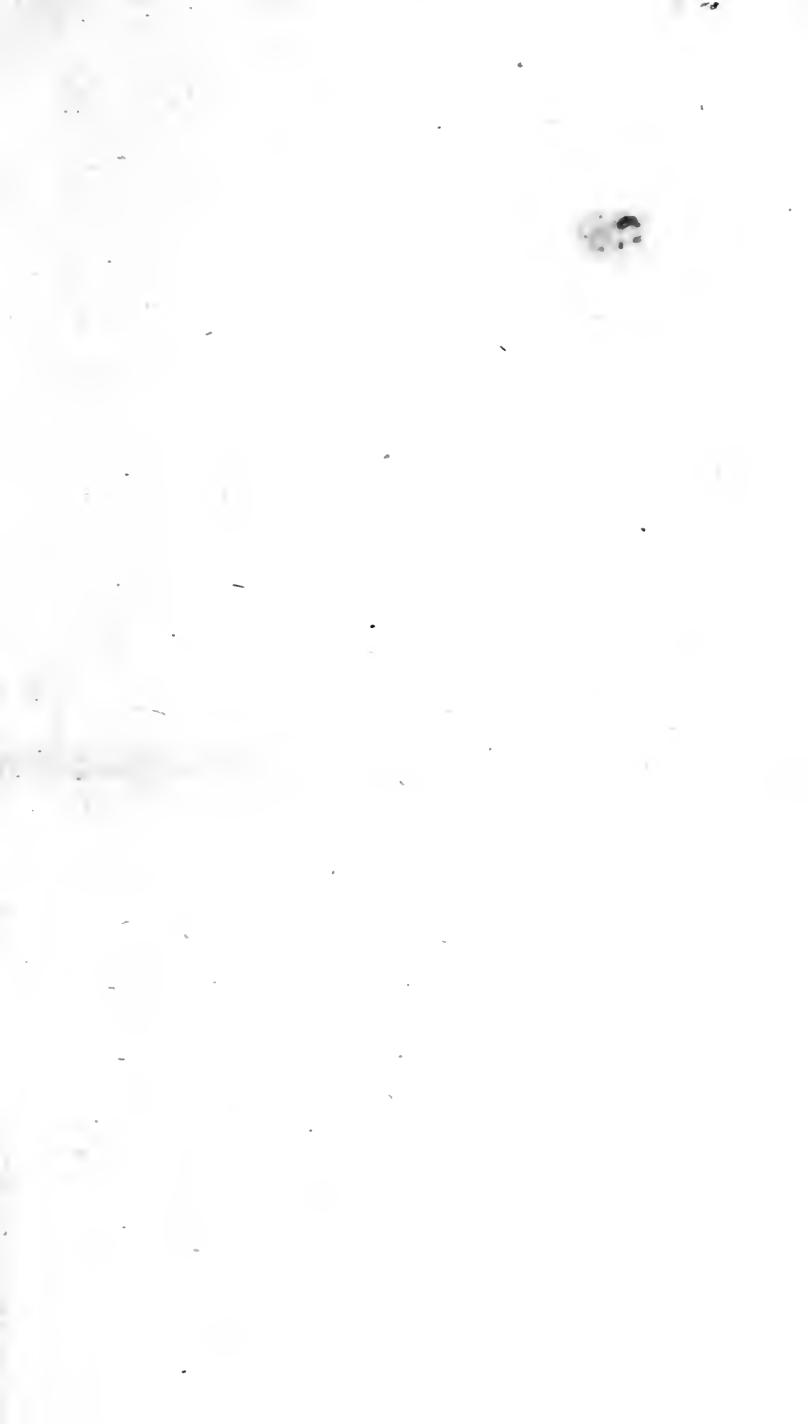
J'ai cédé le présent Privilège à M. Briasson, pour en jouir suivant l'accord fait entre-nous. Fait à Paris ce 22. Juillet 1734. DALENÇON.

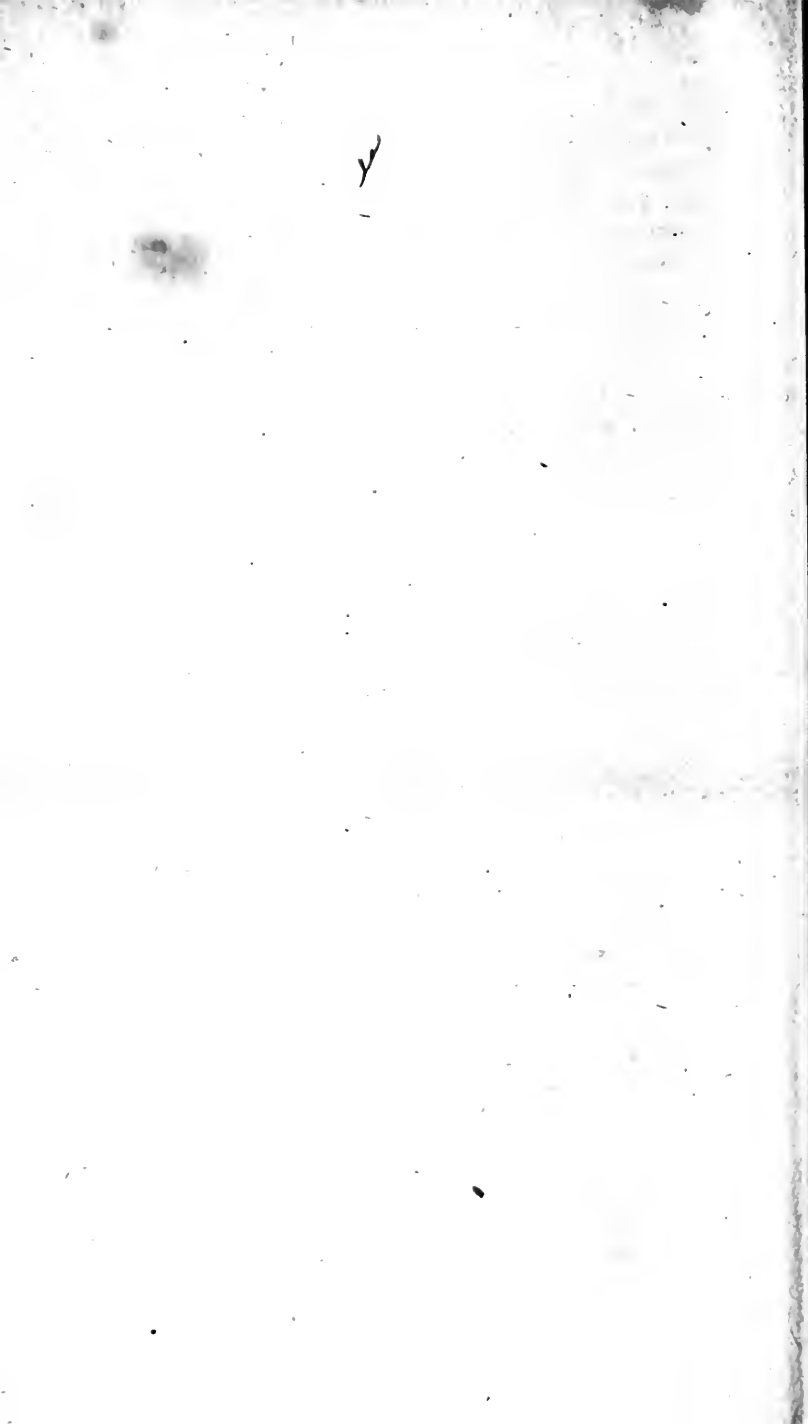
*Registré la présente Cession sur le Registre VIII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 738. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris ce 7. Août 1734. Signé, G. MARTIN, Syndic.*

---

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, 1735.





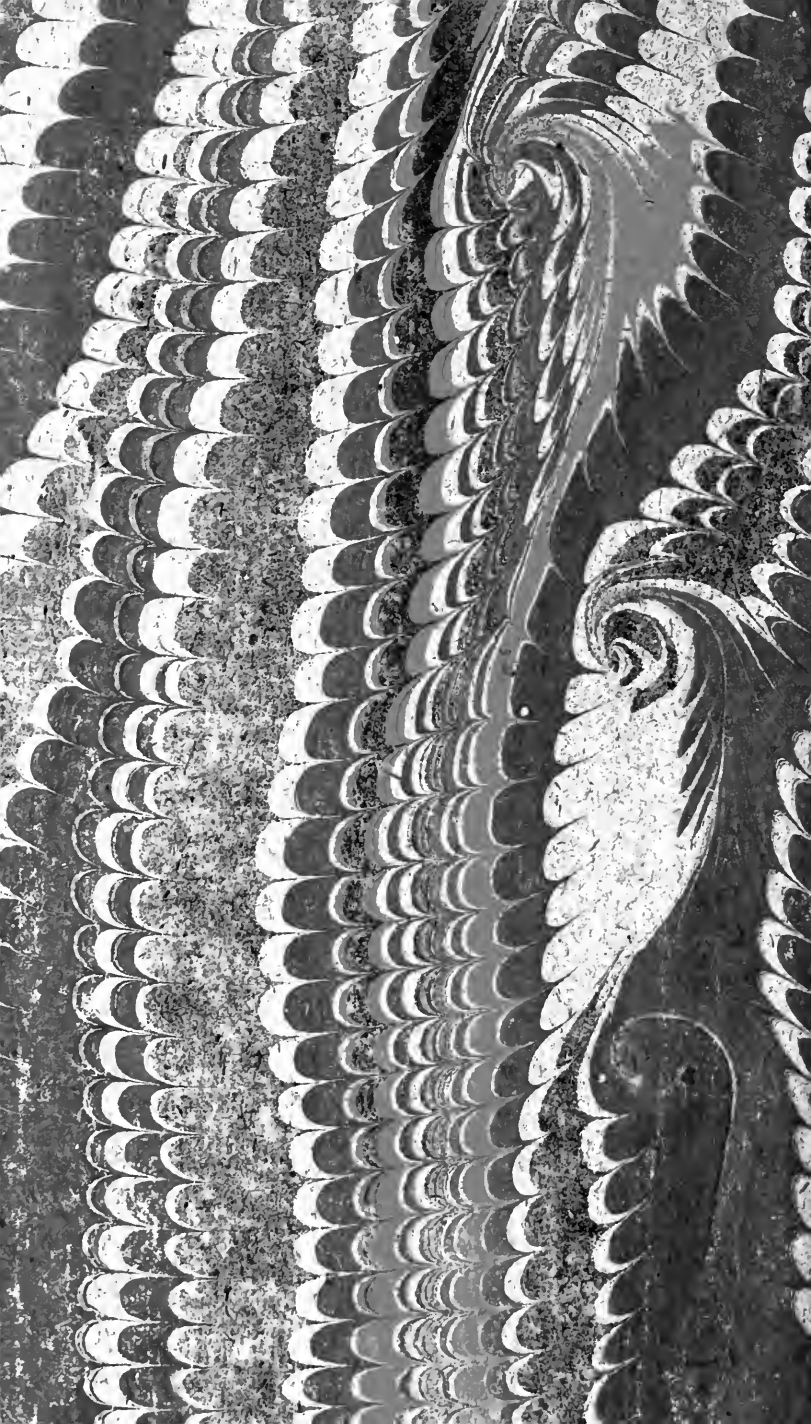


N

3

-

1



# *Collection spéciale*

**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

## **Échéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The  
University**

## **Date**

For failure to return or before the last date below there will be a fine of five cents, and an extra cent for each day of delay.

|  |  |  |  |
|--|--|--|--|
|  |  |  |  |
|--|--|--|--|

